Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete52volt

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa

PQ
2070
1785a
v.52

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

G.

GENEALOGIE.

SECTION PREMIERE.

Les théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier St *Matthieu* avec St *Luc* sur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (*a*) que vingt-sept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (*b*) en met quarante-deux, et l'en fait descendre par *Nathan*. Voici comment le savant *Calmet* résout une difficulté semblable en parlant de *Melchisédech*. Les Orientaux et les Grecs, féconds en fables et en inventions, lui ont forgé une généalogie dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent

(*a*) Chap. I. (*b*) Chap. III, v. 23.

qu'il était d'une race obscure et honteuse, et il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchisédech* était la figure, suivant l'apôtre (*c*). En effet, l'évangile de *Nicodème* (*d*) dit expressément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant *Fabricius* observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant sa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la suite. Cependant les Actes des apôtres (*e*) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que *Paul* leur disait de JESUS, et *Origène* (*f*) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de St *Jean:* Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais servi personne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils faisaient à JESUS sur le défaut de sa naissance et sur son état de serviteur ; car ils prétendaient, comme nous l'apprend ce père (*g*),

(*c*) Epître aux Hébreux, chap. VII, v 3.
(*d*) Article II.
(*e*) Chap. XIII.
(*f*) Sur saint *Jean*, chap. VIII, v. 41.
(*g*) Contre *Celse*, chap. VIII.

que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, et avait eu pour mère une pauvre villageoiſe qui ne vivait que de ſon travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un ſoldat nommé *Panther*, fut chaſſée par ſon fiancé, qui était charpentier de profeſſion ; qu'après cet affront, errant miſérablement de lieu en lieu, elle accoucha ſecrétement de JESUS, lequel ſe trouvant dans la néceſſité, fut contraint de s'aller louer ſerviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces ſecrets que les Egyptiens ſont tant valoir, il retourna en ſon pays, et que, tout fier des miracles qu'il ſavait faire, il ſe proclama lui-même Dieu.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la mépriſe des Juifs, était le ſurnom du père de *Joſeph*, comme l'aſſure ſaint *Epiphane* (*h*) ; ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme St *Jean Damaſcène*. (*i*)

Quant à l'état de ſerviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir. *Zoroaſtre*, ſelon les Arabes, avait également été ſerviteur d'*Eſdras* ; *Epictète* était

(*h*) Héréſie LXXVIII.
(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.
(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

même né dans la ſervitude ; auſſi St *Cyrille* de Jéruſalem a grande raiſon de dire (*l*) qu'elle ne déshonore perſonne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline* que les Egyptiens avaient le ſecret de teindre des étoffes de diverſes couleurs en les plongeant dans la même cuve ; et c'eſt-là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance (*m*) ; mais, comme nous l'apprend St *Chryſoſtôme* (*n*), JESUS ne fit aucun miracle avant ſon baptême, et ceux qu'on lui attribue ſont de purs menſonges. La raiſon qu'en donne ce père, c'eſt que la ſageſſe du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant ſon enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des preſtiges.

C'eſt en vain que St *Epiphane* (*o*) prétend que de nier les miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans ſon enfance, ce ſerait fournir aux hérétiques un prétexte ſpécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effuſion du Saint-Eſprit, qui deſcendit ſur lui dans ſon baptême ; ce ſont les Juifs que nous combattons ici, et non pas les hérétiques.

(*l*) Sixième Catéchèſe, art. XIV.

(*m*) Art. XXXVII.

(*n*) Homélie XX ſur ſaint *Jean*.

(*o*) Héréſie LI, n° 20.

Monſieur *Wagenſeil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé *Toldos Jeſchu*, dans lequel il eſt rapporté (*p*) que *Jeſchu* étant à Bethléem de Juda, lieu de ſa naiſſance, il ſe mit à crier tout haut : Quels ſont ces hommes méchans qui prétendent que je ſuis bâtard et d'une origine impure? ce ſont eux qui ſont des bâtards et des hommes très-impurs. N'eſt-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté? et je ſuis entré en elle par le ſommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un ſi grand poids à M. *Bergier*, que ce ſavant théologien n'a point fait difficulté de l'employer ſans en citer la ſource. Voici ſes propres termes, page 23 de la Certitude des preuves du chriſtianiſme : » JESUS eſt né d'une vierge par l'opération du » Saint-Eſprit ; JESUS lui même nous l'a ainſi » aſſuré pluſieurs fois de ſa propre bouche. » Tel eſt le récit des apôtres. » Il eſt certain que ces paroles de JESUS ne ſe trouvent que dans le Toldos Jeſchu, et la certitude de cette preuve de M. *Bergier* ſubſiſte, quoique St *Matthieu* (*q*) applique à JESUS ce paſſage d'*Iſaïe* (*r*) : Il ne diſputera point, il ne criera point, et perſonne n'entendra ſa voix dans les rues.

(*p*) Page 7.
(*q*) Chap. XII, v. 19.
(*r*) Chap. XLII, v. 2.

Selon St *Jérôme* (*s*), c'eſt auſſi une ancienne tradition parmi les gymnoſophiſtes de l'Inde que *Buddas*, auteur de leur dogme, naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'eſt ainſi que naquirent *Jules-Céſar*, *Scipion l'Africain*, *Manlius*, *Edouard VI*, roi d'Angleterre, et d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment céſarienne, parce qu'elle conſiſte à tirer un enfant de la matrice par une inciſion faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) ſurnommé le *magicien*, et *Manès*, prétendaient auſſi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela ſignifierait ſeulement que leurs mères étaient vierges lorſqu'elles les conçurent. Or, pour ſe convaincre combien ſont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la gloſe du célèbre évêque du Puy en Velai, M. de *Pompignan*, ſur ce paſſage des Proverbes (*u*) : Trois choſes me ſont difficiles à comprendre, et la quatrième m'eſt entièrement inconnue ; la voie de l'aigle dans l'air, la voie du ſerpent ſur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans ſa jeuneſſe. Pour traduire littéralement ces paroles, ſuivant ce prélat, chap. III, ſeconde partie de l'Incrédulité convaincue par les prophéties, il aurait fallu dire :

(*s*) Liv. I, contre *Jovinien*. (*u*) Chap. XXX, v. 18.
(*t*) Récognitions, liv. II, art. XIV.

Viam viri in virgine adoleſcentulâ, la voie de l'homme dans une jeune fille. La traduction de notre Vulgate, dit-il, ſubſtitue un autre ſens exact et véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme ſa curieuſe interprétation par l'analogie de ce verſet avec le ſuivant : telle eſt la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'eſſuie la bouche et dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en ſoit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troiſième ſiècle. Pluſieurs ont été dans cette opinion et y ſont encore, diſait St *Clément* d'Alexandrie (*x*), que *Marie* eſt accouchée d'un fils ſans que ſon accouchement ait produit aucun changement dans ſa perſonne ; car quelques-uns diſent qu'une ſage-femme l'ayant viſitée après ſon enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'évangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriel* lui dit (*y*) : Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; et du protévangile de *Jacques*, où la ſage-femme s'écrie (*z*) : Quelle merveille inouie ! *Marie* vient de mettre

(*x*) Stromates, liv. VII. (*z*) Art. XIX.
(*y*) Art. IX.

un fils au monde et a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux évangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la ſuite, quoiqu'ils fuſſent en ce point conformes au ſentiment adopté par l'Egliſe ; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeſchu* ajoute : Je ſuis entré en elle par le ſommet de la tête, a de même été le ſentiment de l'Egliſe (*a*). Le bréviaire des maronites porte que le verbe du père eſt entré par l'oreille de la femme bénie. St *Auguſtin* et le pape *Félix* diſent expreſſément que la vierge devint enceinte par l'oreille. St *Ephrem* dit la même choſe dans une hymne, et *Voiſin* ſon traducteur obſerve que cette penſée vient originairement de *Grégoire de Néocéſarée*, ſurnommé *Thaumaturge*. *Agobar* (*b*) rapporte que l'Egliſe chantait de ſon temps : Le verbe eſt entré par l'oreille de la vierge, et il en eſt ſorti par la porte dorée. *Antichius* parle auſſi d'*Elianus* qui aſſiſta au concile de Nicée, et qui diſait que le verbe entra par l'oreille de la vierge, et qu'il en ſortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque, dont le nom ſe trouva dans la liſte arabe des pères de Nicée, publiée par *Selden*.

(*a*) *Aſſeman*, Bibl. orient. tome I, page 91.
(*b*) Chap. VIII de la Pſalmodie.

On n'ignore pas que le jéſuite *Sanchez* a ſérieuſement agité la queſtion ſi la vierge *Marie* a fourni de la ſemence dans l'incarnation du *Chriſt*, et qu'il s'eſt décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens ; mais ces écarts d'une imagination licencieuſe doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin*, qui y fait intervenir le S^t Eſprit ſous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait viſité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Egliſe, tels que S^t *Juſtin*, *Athénagore*, *Tertullien*, St *Clément* d'Alexandrie, St *Cyprien*, *Lactance*, St *Ambroiſe* et autres, ont cru, d'après les juifs *Philon* et *Joſephe* l'hiſtorien, que les anges avaient connu charnellement les femmes et avaient engendré avec elles. St *Auguſtin* (*c*) impute même aux manichéens d'enſeigner que de belles filles et de beaux garçons apparaiſſant tout nus aux princes des ténèbres qui ſont les mauvais anges, font échapper de leurs membres relâchés par la concupiſcence la ſubſtance vitale, que ce père appelle *la nature de* DIEU. *Evode* (*d*) tranche le mot en diſant que la majeſté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

(*c*) Liv. XX, contre *Fauſte*, chap. XLIV, de la Nature du bien, et ailleurs.

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.

Il eſt vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels (*e*); mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la ſpiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes, en diſant que le même ange, qui transformé en femme avait reçu la ſemence d'un homme, ſe ſervait de cette ſemence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à ſon tour la figure d'un homme. Les théologiens déſignent par les termes d'*incube* et de *ſuccube* ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèſe par *Othon Gualterius*, liv. II, chap. XV, des diſquiſitions magiques par *Delrio;* et chap. XIII, du diſcours des ſorciers par *Henri Boguet.*

SECTION II.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le *Moréri*, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed*, fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem;* lequel *Mohammed* fut, dans ſon jeune âge, palefrenier de la veuve *Cadisha*, puis ſon facteur,

(*e*) *Tertullien*, contre *Praxée*, chap. VII.

puis ſon mari, puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant et roi d'Arabie, puis mourut de ſa belle mort, raſſaſié de gloire et de femmes.

Les barons allemands ne remontent que juſqu'à *Vitikind*, et nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui ſubſiſte encore, a toujours fait voir un arbre généalogique dont le tronc eſt *Adam*, et dont les branches s'étendent d'*Iſmaël* juſqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de couſins de *Mahomet*.

Nulle difficulté ſur cette généalogie, nulle diſpute entre les ſavans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impoſſibilités qu'on cherche à rendre poſſibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous deſcendez d'*Adam*, auſſi-bien que le grand prophète, ſi *Adam* eſt le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de perſonne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conſéquent vous vous inſcrivez en faux contre les titres de nobleſſe de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un

premier homme, quel qu'ait été ſon nom, vous en deſcendez tout auſſi-bien que l'illuſtre palefrenier de *Cadisha;* et que s'il n'y a point eu de premier homme, ſi le genre-humain a toujours exiſté, comme tant de ſavans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, ſi vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes ſont égaux; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, ſont d'une invention nouvelle; qu'il n'y a aucune raiſon qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzée*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux ſecrétaires du roi du grand collége. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves phyſiques, ou métaphyſiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon; et je ſuis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conſeille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'eſt d'être le plus fort.

GENERATION.

Je dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enſeigné comment DIEU s'y eſt pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philoſophes, tous les coſmogonites ſans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque choſe de rien a paru une contradiction à tous les penſeurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philoſophie. Et nous demandons au contraire comment quelque choſe peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'eſt auſſi impoſſible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il eſt arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal, engendre ſon ſemblable; mais telle eſt notre deſtinée, que nous ſavons parfaitement comment on tue un homme, et que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal, ne peut ſe former ſans germe; autrement une carpe pourrait naître ſur un if, et un lapin au fond d'une rivière, ſauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre ; il devient chêne. Mais ſavez-vous ce qu'il faudrait pour que vous fuſſiez comment ce germe ſe développe et ſe change en chêne? Il faudrait que vous fuſſiez DIEU.

Vous cherchez le myſtère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord ſeulement le myſtère qui lui donne des cheveux et des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon ſyſtême que c'eſt celui d'un grand ignorant : j'en conviens ; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de ſes confrères. Il avait eu deux enfans de ſon mariage avant d'entrer dans les ordres ; il les préſenta, et on rit. *Meſſieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'eſt que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque choſe de plus ſur la génération et ſur les germes, liſez ou reliſez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures (*) qui ſe perdent quand elles ne ſont pas enchâſſées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

(*) *L'Homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans.*

GENESE.

GENESE.

L'ECRIVAIN ſacré s'étant conformé aux idées reçues, et n'ayant pas dû s'en écarter, puiſque ſans cette condeſcendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reſte que quelques remarques à faire ſur la phyſique de ces temps reculés ; car pour la théologie nous la reſpectons; nous y croyons, et nous n'y touchons jamais.

Au cõmencement DIEU *créa le ciel et la terre.*

C'eſt ainſi qu'on a traduit; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte : *Au commencement les dieux firent*, ou *les dieux fit le ciel et la terre.* Cette leçon, d'ailleurs eſt conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puiſſant, qui avait ſa théogonie avant que les Hébreux ſe fuſſent emparés de quelques cantons vers ſon pays. Il eſt bien naturel de penſer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains

purent emprunter l'ancienne phyſique de leurs maîtres ; c'eſt la marche de l'eſprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïſe*, les philoſophes phéniciens en ſavaient-ils aſſez pour regarder la terre comme un point en comparaiſon de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immenſité de l'eſpace qu'on nomme *le ciel* ? Cette idée ſi ancienne et ſi fauſſe, que le ciel fut fait pour la terre, a preſque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'eſt à peu-près comme ſi on diſait que DIEU créa toutes les montagnes et un grain de ſable, et qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de ſable. Il n'eſt guère poſſible que les Phéniciens, ſi bons navigateurs, n'euſſent pas quelques bons aſtronomes ; mais les vieux préjugés prévalaient, et ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèſe, qui écrivait pour enſeigner les voies de DIEU et non la phyſique.

La terre était tohu bohu et vide ; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme ; et l'eſprit de DIEU *était porté ſur les eaux.*

Tohu bohu ſignifie préciſément chaos, déſordre ; c'eſt un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme ſens-deſſus-deſſous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée

telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encore arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent*, qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniathon*. Les Phéniciens croyaient, comme tous les autres peuples, la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien ; non que la création de rien ne ſoit très-vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit : Que la lumière ſoit faite, et la lumière fut faite ; et il vit que la lumière était bonne ; il diviſa la lumière des ténèbres ; et il appela la lumière* jour *et les ténèbres* nuit ; *et le ſoir et le matin furent un jour. Et* DIEU *dit auſſi : Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, et qu'il ſépare les eaux des eaux ; et* DIEU *fit le firmament ; et il diviſa les eaux au-deſſus du firmament*

des eaux au-deſſous du firmament ; et DIEU *appela le firmament* ciel ; *et le ſoir et le matin fit le ſecond jour, &c. et il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner ſi l'évêque d'Avranches *Huet*, *le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence ſublime.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puiſſance de DIEU, employait ſeulement cette expreſſion : *Il dit, que la lumière ſoit, et la lumière fut ;* ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſaume, *dixit, et facta ſunt.* C'eſt un trait qui, étant unique en cet endroit, et placé pour faire une grande image, frappe l'eſprit et l'enlève. Mais ici c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, *et* DIEU *vit que cela était bon.* Tout eſt ſublime dans la création ſans doute ; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs ; le ſublime eſt ce qui s'élève au-deſſus du reſte, et le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On

la voyait répandue dans l'air avant le lever et après le coucher de cet aſtre ; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, et même il ne fait créer le ſoleil et la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin et un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues et groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité ; mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière et des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique ; il ſemble que la nuit et le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, et qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-ſolides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux

roulaient ſur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de ſupputer combien les exhalaiſons de la terre et des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On ſe figurait donc des réſervoirs d'eau dans le ciel. Ces réſervoirs ne pouvaient être portés que ſur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de criſtal. Pour que les eaux ſupérieures tombaſſent de cette voûte ſur la terre, il était néceſſaire qu'il y eût des portes, des écluſes, des cataractes qui s'ouvriſſent et ſe fermaſſent. Telle était l'aſtronomie d'alors ; et puiſqu'on écrivait pour des juifs, il fallait bien adopter leurs idées groſſières, empruntées des autres peuples un peu moins groſſiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ; il fit auſſi les étoiles.*

C'eſt toujours, il eſt vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne ſavaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles ſoient autant de ſoleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Eſprit ſaint ſe proportionnait donc à l'eſprit du

temps. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, et la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſque également grands.

DIEU *dit auſſi : Feſons l'homme à notre image, et qu'il préſide aux poiſſons*, &c.

Qu'entendaient les Juifs par *feſons l'homme à notre image?* Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un dieu ſans corps ; et il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons ; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Egliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt juſqu'à ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Il les créa mâle et femelle.

Si DIEU ou les dieux ſecondaires créèrent l'homme mâle et femelle à leur reſſemblance, il ſemble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU et les dieux mâles et femelles. On a recherché ſi l'auteur veut dire que l'homme

avait d'abord les deux ſexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* et *Eve* le même jour. Le ſens le plus naturel eſt que DIEU forma *Adam* et *Eve* en même temps; mais ce ſens contredirait abſolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les ſept jours.

Et il ſe repoſa le ſeptième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens diſaient que DIEU avait fait le monde en ſix temps, que l'ancien *Zoroaſtre* appelle les ſix *gahambars* ſi célèbres chez les Perſes.

Il eſt inconteſtable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitaſſent les déſerts d'Oreb et de Sinaï, avant qu'ils puſſent avoir des écrivains. Pluſieurs ſavans ont cru vraiſemblable que l'allégorie de ſix jours eſt imitée de celle des ſix temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euſſent cette idée avant qu'il l'eût inſpirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaſſent les arts avant que les Juifs en euſſent aucun.

Du lieu de volupté ſortait un fleuve qui arroſait le jardin, et de là ſe partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phiſon, qui tourne dans le pays d'Hévilath où vient l'or.... Le ſecond s'appelle Géhon, qui entoure l'Ethiopie.... Le troiſième eſt le Tygre, et le quatrième l'Euphrate.

Suivant

Suivant cette verſion, le paradis terreſtre aurait contenu près du tiers de l'Aſie et de l'Afrique. L'Euphrate et le Tygre ont leur ſource à plus de ſoixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, et qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des ſources du Tygre et de l'Euphrate ; et ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie et celle d'un fleuve d'Afrique. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes. Il a donc fallu chercher une autre explication et d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait ſon paradis terreſtre.

On a dit que le jardin d'Eden reſſemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité ; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde arabe, et ſe faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie ; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans le jardin de volupté afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin*; mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long : apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien et du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien et le mal, comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaiſſe le bien et le mal? Le contraire ne paraît-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, et beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, et conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea et n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin.

Cette explication ſerait peut-être la plus raiſonnable; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi : Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, feſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme ; mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales ; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* et *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq et du coucou. *Tintamarre*, *trictrac ; alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très-petit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déjà plus que la ſociété royale de Londres et l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la Genèſe. Le

premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieuſement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre; et ſa femme *Procriti*, la vie; c'eſt ce que dit le Veidam dans la ſeconde formation du monde. *Adam* et *Eve* ſignifiaient ces mêmes choſes dans la langue phénicienne; nouvelle preuve que l'Eſprit ſaint ſe conformait aux idées reçues.

Lorſque Adam était endormi, DIEU *prit une de ſes côtes, et mit de la chair à la place; et de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, et il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle et la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui exiſtait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie ſoumet la femme à ſon mari, et exprime leur union intime. Bien des gens ont cru ſur ce verſet que les hommes ont une côte de moins que les femmes; mais c'eſt une héréſie; et l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'eſt pas pourvue de plus de côtes que ſon mari.

Or le ſerpent était le plus ruſé de tous les animaux de la terre, &c. *il dit à la femme*, &c.

Il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du diable; tout y eſt phyſique. Le

ſerpent était regardé non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU et le ſerpent ; et cette fable avait été conſervée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans ſon livre VI contre *Celſe*. On portait un ſerpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une eſpèce de divinité au ſerpent, au rapport d'*Euſèbe*, dans ſa Préparation évangélique, livre premier, chapitre X. Dans l'Arabie et dans les Indes, à la Chine même, le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie ; et de là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïſe*, portèrent toujours l'image d'un ſerpent ſur la poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires ; et c'eſt pourquoi lorſque *Pilpay* et *Lokman* firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette aventure paraît ſi phyſique et ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rampe depuis ce temps-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraſer, et pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit), préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamor-

phoſes, pourquoi le corbeau, qui était blanc autrefois, eſt noir aujourd'hui ; pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit ; pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus sûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos misères et vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, et il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition ? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, et ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entièrement naturelle ; c'eſt l'effet de la force du corps, et même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, et ſont plus propres aux travaux de la tête et du bras. Mais quand une femme a le poignet et l'eſprit plus forts que ſon mari, elle en eſt par-tout la

maîtreſſe ; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai ; mais il ſe peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni ſujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabbin nommé *Eliezer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* et *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés ; et *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot *l'un de nous*, ſignifie la Trinité ; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs dieux, c'eſt le même Dieu triple ; et jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges, *Eloïm*. C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent

la croyance de ces dieux inférieurs ; mais c'eſt une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, diſent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin.* Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils diſent qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette ſolution nous ſemble trop peu ſérieuſe. Il vaut mieux dire que DIEU punit la déſobéiſſance par le banniſſement du lieu natal.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte, ſelon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, et qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le préſent et vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, et on ſe forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'eſt à peu-près comme ſi on diſait : Il fut un temps où il ne périſſait aucun arbre ; où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre ; où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De là l'idée du

ſiècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ſerpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuſe et immortelle que l'homme avait miſe ſur ſon bât ; de là ce combat de *Typhon* contre *Oſiris*, d'*Ophionée* contre les dieux, et cette fameuſe boîte de *Pandore*, et tous ces vieux contes dont quelques-uns ſont ingénieux, et dont aucun n'eſt inſtructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples ſont des imitations de l'hiſtoire hébraïque, puiſque nous avons l'ancienne hiſtoire des Hébreux, et que les premiers livres des autres nations ſont preſque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèſe ſont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant et enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* ſignifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un ſabre enflammé fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs repréſentèrent depuis des anges en forme de bœufs et d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent viſiblement ces bœufs et ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choſes. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le ſymbole de l'agriculture, et l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne

firent jamais un portier d'un bœuf. C'eſt probablement une allégorie ; et les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un ſymbole compoſé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme et d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un ſigne à Caïn.

Quel Seigneur ! diſent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, et il rejette celle de *Caïn* ſon aîné, ſans qu'on en rapporte la moindre raiſon. Par là le Seigneur devient la cauſe de l'inimitié entre les deux frères. C'eſt une inſtruction morale, à la vérité, et une inſtruction priſe dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exiſta qu'un frère aſſaſſine ſon frère. Mais ce qui paraît aux ſages du monde contre toute morale, contre toute juſtice, contre tous les principes du ſens commun, c'eſt que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain, et ait fait mourir inutilement ſon propre fils pour une pomme, et qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner ! il prend le coupable ſous ſa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* ſera puni ſept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un ſigne qui lui ſert de ſauve-garde. C'eſt, diſent les impies, une fable auſſi exécrable qu'abſurde. C'eſt le délire de quelque malheureux juif,

qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voiſins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif inſenſé attribua ces rêveries atroces à *Moïſe* dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité, qui diſpoſe de tout, a fait parvenir ce malheureux livre juſqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, et des imbécilles l'ont cru. Ainſi parle une foule de théiſtes qui, en adorant DIEU, oſent condamner le Dieu d'Iſraël, et qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite et de notre juſtice erronée. Ils admettent DIEU pour le ſoumettre à nos lois. Gardons-nous d'être ſi hardis, et reſpectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions, *ô altitudo !* de toutes nos forces.

Les dieux, Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples. Il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels deſcendaient ſouvent ſur la terre pour viſiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces dieux et des mortelles devaient être ſupérieurs aux

autres hommes : auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géans. C'eſt encore ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge. (*)

Je remarquerai ſeulement ici que ſaint *Auguſtin*, dans ſa Cité de Dieu, n° 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria :* ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de *Deucalion* et d'*Ogygès*, en Gréce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. St *Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle point.

DIEU *dit à Noé : Je vais faire alliance avec vous et avec votre ſemence après vous, et avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, et il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plupart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en

(*) Voyez l'article DELUGE.

vertu de ce pacte que *François d'Aſſiſe*, fondateur de l'ordre ſéraphique, diſait aux cigales et aux lièvres : Chantez, ma ſœur la cigale; broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité, que tous les animaux ſe dévoreraient les uns les autres, qu'ils ſe nourriraient de notre chair et nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, et qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos ſemblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce paſſage ne veut dire autre choſe ſinon que DIEU eſt également le maître abſolu de tout ce qui reſpire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, et le mot d'*alliance* n'eſt là que par extenſion. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'eſprit, et remonter aux temps où l'on écrivait ce livre, qui eſt un ſcandale aux faibles et une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, et il ſera un ſigne de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées; il dit, je mettrai : cela ſuppoſe évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours exiſté. C'eſt un phénomène cauſé néceſſairement par la pluie, et on le donne

ici comme quelque choſe de ſurnaturel qui avertit que la terre ne ſera plus inondée. Il eſt étrange de choiſir le ſigne de la pluie pour aſſurer qu'on ne ſera pas noyé. Mais auſſi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on eſt raſſuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur deſcendit pour voir la ville et la tour que les enfans d'Adam bâtiſſaient; et il dit: Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela; et ils ne s'en déſiſteront point juſqu'à ce qu'ils aient achevé. Venez donc, deſcendons, confondons leur langue, afin que perſonne n'entende ſon voiſin. (*)

Obſervez ſeulement ici que l'auteur ſacré continue toujours à ſe conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui ſe paſſe, qui veut voir par ſes yeux ce qu'on fait dans ſes domaines, qui appelle les gens de ſon conſeil pour ſe réſoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ſes gens (qui étaient trois cents dix-huit), *tomba ſur les cinq rois, les défit, et les pourſuivit juſqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du bord méridional du lac Sodome juſqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues; et encore faut-il franchir le Liban et l'anti-Liban.

(*) Voyez ſur ce paſſage l'article BABEL.

Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puiſque le Seigneur favoriſait *Abraham*, rien n'eſt exagéré.

Et ſur le ſoir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'hiſtoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, eſt peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut conſidérer que preſque toute l'Aſie croyait qu'il y avait des démons incubes et ſuccubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, et qu'ils devaient être plus beaux, et allumer plus de déſirs chez un peuple corrompu que des hommes ordinaires. Il ſe peut que ce trait d'hiſtoire ne ſoit qu'une figure de rhétorique, pour exprimer les horribles débordemens de Sodome et de Gomorrhe. Nous ne propoſons cette ſolution aux ſavans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propoſe ſes deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, et la femme de *Loth* changée en ſtatue de ſel, et tout le reſte de cette hiſtoire, qu'oſerons-nous dire? L'ancienne fable arabique de *Cinira* et de *Mirrha* a quelque rapport à l'inceſte de *Loth* et de ſes filles; et l'aventure de *Philémon* et de *Baucis* n'eſt pas ſans reſſemblance avec les deux

anges qui apparurent à *Loth* et à ſa femme. Pour la ſtatue de ſel, nous ne ſavons pas à quoi elle reſſemble ; eſt-ce à l'hiſtoire d'*Orphée* et d'*Eurydice* ?

Bien des ſavans penſent, avec le grand *Newton* et le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* ; lorſque les Juifs eurent un peu appris à lire et à écrire ; et que toutes ces hiſtoires ſont des imitations des fables ſyriennes.

Mais il ſuffit que tout cela ſoit dans l'Ecriture ſainte pour que nous le révérions, ſans chercher à voir dans ce livre autre choſe que ce qui eſt écrit par l'Eſprit ſaint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne ſont pas les nôtres ; et ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Teſtament eſt une hiſtoire véritable, et que tout ce qui a été inventé par le reſte de l'univers eſt fabuleux.

Il s'eſt trouvé quelques ſavans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les faibles ; mais on a dit que ces ſavans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, et qu'il eſt impoſſible d'être honnête homme ſi on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'eſt

ainſi

ainſi que raiſonne une eſpèce de monſtres qui veut dominer ſur les eſprits.

Il eſt vrai que pluſieurs célèbres pères de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories, à l'exemple des Juifs, et ſurtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur propoſait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas; car ſi ceux-ci n'y entendent rien, ce n'eſt pas leur faute; mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer auſſi ceux qui comprennent tout.

Les ſavans trop remplis de leur ſcience ont prétendu qu'il était impoſſible que *Moïſe* eût écrit la Genèſe. Une de leurs grandes raiſons eſt que dans l'hiſtoire d'*Abraham*, il eſt dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer ſa femme, en *argent monnayé*, et que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorſqu'il la rendit, après l'avoir enlevée pour ſa beauté à l'âge de ſoixante et quinze ans. Ils diſent qu'ils ont conſulté tous les anciens auteurs, et qu'il eſt avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce ſont-là de pures chicanes,

puiſque l'Egliſe a toujours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* et par *Baruch Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc*, beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine; mais elles ne le ſont pas à la piété humble et ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; et les ſimples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raiſon; ſoyons ſoumis d'eſprit et de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur; et le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans; qu'elle avait déjà été enlevée par un roi d'Egypte; et qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Iſaac*, fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, et de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante et ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires; avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent; comme ils mettent fort au-deſſous des Mille et une nuits l'hiſtoire

(*) Voyez MOÏSE.

d'un *Abimelech* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur, et d'un autre *Abimelech* amoureux de *Rébecca* qu'*Iſaac* fait auſſi paſſer pour ſa ſœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces ſavans critiques eſt de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raiſon, et de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France et de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem, fils du roi Hémor, fut conglutinée avec l'ame de Dina; et il charma ſa triſteſſe par des careſſes tendres; et il alla à Hémor ſon père, et lui dit: Donnez-moi cette fille pour femme.

C'eſt ici que les ſavans ſe révoltent plus que jamais. Quoi! diſent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouſer; le mariage ſe conclut; on comble de préſens *Jacob* le père et *Dina* la fille; le roi de Sichem daigne recevoir dans ſa ville ces voleurs errans qu'on appelle patriarches; il a la bonté incroyable, incompréhenſible, de ſe faire circoncire, lui, ſon fils, ſa cour et ſon peuple, pour condeſcendre à la ſuperſtition de cette petite horde, qui ne poſsède pas une demi-lieue de terrain en propre! Et pour prix d'une ſi étonnante bonté, que font nos patriarches ſacrés? ils attendent le jour où la plaie de la circonciſion donne

ordinairement la fièvre. *Siméon* et *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main ; ils maſſacrent le roi, le prince ſon fils et tous les habitans. L'horreur de cette Saint-Barthelemi n'eſt ſauvée que parce qu'elle eſt impoſſible. C'eſt un roman abominable, mais c'eſt évidemment un roman ridicule. Il eſt impoſſible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau ſouffrir un peu de ſon prépuce entamé, on ſe défend contre deux ſcélérats, on s'aſſemble, on les entoure, on les fait périr par les ſupplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impoſſibilité plus palpable ; c'eſt que, par la ſupputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, et que ſi on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'eſt ſur quoi on ſe récrie. On dit : Qu'eſt-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé ; un livre inconnu ſi long-temps de toute la terre, un livre où la droite raiſon et les mœurs ſont outragées à chaque page, et qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour ſaint, pour dicté par DIEU même ? n'eſt-ce pas une impiété de le croire ? n'eſt-ce pas une fureur d'anthropophages de perſécuter les hommes ſenſés et modeſtes qui ne le croient pas ?

A cela nous répondons : l'Egliſe dit qu'elle le croit. Les copiſtes ont pu mêler des abſurdités révoltantes à des hiſtoires reſpectables. C'eſt à la ſainte Egliſe ſeule d'en juger. Les profanes doivent ſe laiſſer conduire par elle. Ces abſurdités, ces horreurs prétendues, n'intéreſſent point le fond de notre religion. Où en ſeraient les hommes, ſi le culte et la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem et à la petite *Dina ?*

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent un roi.

C'eſt ici le paſſage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eſt ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux et ſage *Samuel Clarke*, le profond philoſophe *Bolingbroke*, le docte *le Clerc*, le ſavant *Fréret*, et une foule d'autres ſavans, à ſoutenir qu'il était impoſſible que *Moïſe* fût l'auteur de la Genèſe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'eſt principalement ce verſet qui détermina *Aſtruc* à bouleverſer toute la Genèſe, et à ſuppoſer des mémoires dans leſquels l'auteur avait puiſé. Son travail eſt ingénieux, il eſt exact, mais il eſt téméraire. Un concile aurait à peine oſé l'entreprendre. Et de quoi a ſervi

ce travail ingrat et dangereux d'*Aſtruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eſt-là le fruit de l'arbre de la ſcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance ſoient plus nourriſſans et plus aiſés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verſet, que ce chapitre ait été écrit par *Moïſe* ou par *Samuel*, ou par le ſacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Eſdras*, ou par un autre ? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être, peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemiſes ne s'informent jamais ſi nous exiſtons ; ils pillent des caravanes et mangent du pain d'orge ; et nous nous tourmentons pour ſavoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée, avant qu'il y en eût dans un canton voiſin, à l'occident du lac de Sodome.

O miſeras hominum mentes ! ô pectora cæca !

GENIE.

SECTION PREMIERE.

GENIE, daimon; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les daimons des Grecs; mais cela eſt fort probable.

Il ſe peut que les ames des morts appelées *ombres*, *manes* (*a*), aient paſſé pour des daimons. *Hercule*, dans *Héſiode*, dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée*, l'auteur de l'Ane d'or, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être *ſans religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait préciſément comme frère *Garaſſe* et frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, et le reſte du monde n'en ſait rien. Ces démons, dit le très-religieux et très-ordurier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'éther et notre baſſe région. Ils

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos prières et nos mérites aux dieux. Ils en rapportent les ſecours et les bienfaits, comme des interprètes et des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

Cæterùm, ſunt quædam divinæ mediæ poteſtates inter ſummum æther et infimas terras, in iſto interſitæ aëris ſpatio, per quas et deſideria noſtra et merita ad deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cælicolaſque vectores, hinc precum, indè donorum; qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, indè ſuppetias, ceu quidam utriuſque interpretes, et ſalutigeri. Per hos eoſdem, ut Plato in Sympoſio autumat, cuncta denuntiata, et magorum varia miracula, omneſque præſagiorum ſpecies reguntur.

St *Auguſtin* a daigné réfuter *Apulée :* voici ſes paroles :

„ (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que „ les démons ne ſont ni mortels ni éternels ; „ car tout ce qui a la vie, ou vit éternelle- „ ment, ou perd par la mort la vie dont il eſt „ vivant; et *Apulée* a dit que quant au temps, „ les démons ſont éternels. Que reſte-t-il „ donc, ſinon que les démons tenant le

(*b*) Cité de DIEU, liv. IX, chap. XII, page 324, traduction de *Giri*.

„ milieu,

„ milieu, ils aient une choſe des deux plus „ hautes et une choſe des deux plus baſſes. „ Ils ne ſont plus dans le milieu, et ils „ tombent dans l'une des deux extrémités ; et „ comme des deux choſes qui ſont, ſoit de „ l'une, ſoit de l'autre part, il ne ſe peut „ faire qu'ils n'en aient pas deux, ſelon que „ nous l'avons montré, pour tenir le milieu „ il faut qu'ils aient une choſe de chacune ; „ et puiſque l'éternité ne leur peut venir des „ plus baſſes, où elle ne ſe trouve pas, c'eſt „ la ſeule choſe qu'ils ont des plus hautes ; „ et ainſi pour achever le milieu qui leur „ appartient, que peuvent-ils avoir des plus „ baſſes que la misère ? „

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, ſoit bienfeſans, ſoit malfeſans, je n'en puis parler en connaiſſance de cauſe ; et je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains, on ne ſe ſervait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous feſons, un rare talent ; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité ſous ſa garde, ou d'un machiniſte, ou d'un muſicien.

Ce terme de *génie* ſemble devoir déſigner,

non pas indiſtinctement les grands talens, mais ceux dans leſquels il entre de l'invention. C'eſt ſurtout cette invention qui paraiſſait un don des dieux, cet *ingenium*, *quaſi ingenitum*, une eſpèce d'inſpiration divine. Or un artiſte, quelque parfait qu'il ſoit dans ſon genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'eſt point original, n'eſt point réputé génie; il ne paſſera pour avoir été inſpiré que par les artiſtes ſes prédéceſſeurs, quand même il les ſurpaſſerait.

Il ſe peut que pluſieurs perſonnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, et qu'ils lui gagnaſſent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie, et ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Pouſſin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon muſicien en France, avait le génie de la muſique.

Lequel vaut le mieux de poſſéder ſans maître le génie de ſon art, ou d'atteindre à la perfection en imitant et en ſurpaſſant ſes maîtres?

Si vous faites cette queſtion aux artiſtes, ils ſeront peut-être partagés: ſi vous la faites au public, il n'héſitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapiſſerie des Gobelins qu'une tapiſſerie faite en Flandre dans les commencemens

de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en eſtampes aux premières gravures en bois, la muſique d'aujourd'hui aux premiers airs qui reſſemblaient au chant grégorien, l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront : J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conſcience, que nous reſpectons les génies qui ont ébauché les arts ; et que les eſprits qui les ont perfectionnés ſont plus à notre uſage.

SECTION II.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'oſera donc dire que peu de choſe après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois ſon génie, on s'imagina que ceux qui feſaient des choſes extraordinaires étaient inſpirés par ce génie. Les neuf muſes étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'eſt pourquoi *Ovide* dit :

Eſt deus in nobis, agitante caleſcimus illo.
Il eſt un dieu dans nous, c'eſt lui qui nous aime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent? qu'eſt-ce que le talent, ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue? c'eſt que chaque langue, par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche, néceſſairement ſimple et régulière, ne gênera jamais l'eſprit. Le grec et le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar* que de cette ſeule manière; mais en grec et en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtyle lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe et de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même, qui diſtinguent un peuple d'un autre. Il ſuffit de voir des français, des eſpagnols et des anglais, pour ſentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts n'eſt autre choſe que ſon talent; mais on ne donne ce nom

qu'à un talent très-ſupérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poëſie, pour la muſique, pour la peinture! cependant il ſerait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute groſſière : auſſi *Racine* depuis Andromaque, *le Pouſſin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie ſans goût en commettra d'énormes; et ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il ne les ſentira pas.

GENIES.

La doctrine des génies, l'aſtrologie judiciaire et la magie ont rempli toute la terre. Remontez juſqu'à l'ancien *Zoroaſtre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité eſt pleine d'aſtrologues et de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; ſi nous étions à leur place, ſi nous commencions comme eux à cultiver les ſciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous ſommes des gens d'eſprit qui commençons à raiſonner ſur notre être, et à obſerver les aſtres : la terre eſt ſans doute immobile au milieu du monde; le ſoleil et les planètes ne tournent que pour elle; et les étoiles ne ſont faites que pour

nous ; l'homme eſt donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement deſtinés à notre uſage, et de l'immenſité du ciel ? Il eſt tout vraiſemblable que l'eſpace et les globes ſont peuplés de ſubſtances ; et puiſque nous ſommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, et que tout eſt fait pour l'homme, ces ſubſtances ſont évidemment deſtinées à veiller ſur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la choſe poſſible, aura bientôt trouvé des diſciples perſuadés que la choſe exiſte. On a donc commencé par dire : Il peut exiſter des génies, et perſonne n'a dû affirmer le contraire ; car où eſt l'impoſſibilité que les airs et les planètes ſoient peuplés ? On a dit enſuite : Il y a des génies ; et certainement perſonne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques ſages virent ces génies, et on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop conſidérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de ſa ville, l'autre celui de Mars et de Saturne ; les génies des quatre élemens s'étaient manifeſtés à pluſieurs philoſophes ; plus d'un ſage avait vu ſon propre génie, tout cela d'abord en ſonge ; mais les ſonges étaient les ſymboles de la vérité.

On ſavait poſitivement comment ces génies étaient faits. Pour venir ſur notre globe, il fallait bien qu'ils euſſent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaiſſons que des corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient des génies, et plus légers, puiſqu'ils venaient de ſi loin. Les ſages qui avaient le privilége de converſer avec des génies, inſpiraient aux autres l'eſpérance de jouir du même bonheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génies, donc il n'y en a point ? on lui aurait répondu : Vous raiſonnez fort mal ; il ne ſuit point du tout de ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, qu'elle n'exiſte point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enſeigne la nature de ces puiſſances aëriennes, nulle impoſſibilité qu'elles nous rendent viſite ; elles ſe ſont montrées à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous ; vous n'êtes pas digne de voir des génies.

Tout eſt mêlé de bien et de mal ſur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons et de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *péris* et leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* et *cacodaimons*, les Latins *bonos et malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt

eſſentiellement tout le contraire. *Platon* admit ſans difficulté un bon et un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, et lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; et de graves hiſtoriens ne l'ont-ils pas dit ? et *Plutarque* aurait-il été aſſez mal-aviſé pour aſſurer ce fait s'il n'avait été bien vrai ?

Conſidérez encore quelle ſource de fêtes, de divertiſſemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(*a*) *Scit genius natale comes qui temperat aſtrum.*

(*b*) *Ipſe ſuos adſit genius viſurus honores,*
Cui decorent ſanctas florea ſerta comas.

Il y avait des génies mâles et des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaiſir de voir croître ſon génie. Dans l'enfance, c'était une eſpèce de Cupidon avec des ailes ; dans la vieilleſſe de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un ſerpent. On conſerve à Rome un marbre où l'on voit un beau ſerpent ſous un palmier, auquel ſont appendues deux couronnes ; et l'inſcription porte, *Au génie des Auguſtes ;* c'était l'emblème de l'immortalité,

(*a*) *Horace.* (*b*) *Tibulle.*

Quelle preuve démonſtrative avons-nous aujourd'hui que les génies univerſellement admis par tant de nations éclairées ne ſont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire ſe réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génies ; aucun homme de ma connaiſſance n'en a vu : *Brutus* n'a point laiſſé par écrit que ſon génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Deſcartes*, qui ſe livrait à ſon imagination, ni aucun roi, ni aucun miniſtre d'Etat, n'ont jamais été ſoupçonnés d'avoir parlé à leur génie ; je ne crois donc pas une choſe dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette choſe n'eſt pas impoſſible, je l'avoue ; mais la poſſibilité n'eſt pas une preuve de la réalité. Il eſt poſſible qu'il y ait des ſatyres avec de petites queues retrouſſées et des pieds de chèvre ; cependant j'attendrai que j'en aye vu pluſieurs pour y croire : car ſi je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

Comme le genre d'exécution que doit employer tout artiſte dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Pouſſin* n'eſt point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maiſon commune, ni la muſique

d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon ; auſſi chaque genre d'écrire a ſon ſtyle propre en proſe et en vers. On ſait aſſez que le ſtyle de l'hiſtoire n'eſt pas celui d'une oraiſon funèbre ; qu'une dépêche d'ambaſſadeur ne doit pas être écrite comme un ſermon ; que la comédie ne doit point ſe ſervir des tours hardis de l'ode, des expreſſions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores et des comparaiſons de l'épopée.

Chaque genre a ſes nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le ſimple et le relevé. Ces deux genres, qui en embraſſent tant d'autres, ont des beautés néceſſaires qui leur ſont également communes : ces beautés ſont la juſteſſe des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expreſſions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il ſoit, exige ces qualités ; les différences conſiſtent dans les idées propres à chaque ſujet, dans les tropes. Ainſi un perſonnage de comédie n'aura ni idées ſublimes, ni idées philoſophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne reſpirera point la paſſion; et dans aucun de ces écrits on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expreſſions véhémentes.

Entre le ſimple et le ſublime, il y a pluſieurs

nuances ; et c'eſt l'art de les aſſortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et de la poëſie. C'eſt par cet art que *Virgile* s'eſt élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abſtulit error !

ſerait auſſi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il eſt naturel, vrai et élégant, et que le ſentiment qu'il renferme convient à toutes ſortes d'états. Mais ce vers,

Caſtaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un perſonnage héroïque, parce qu'il a pour objet une choſe trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui eſt bas et groſſier ; car le bas et le groſſier n'eſt point un genre, c'eſt un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit ſe permettre le mélange des ſtyles, et quand on doit ſe le défendre. La tragédie peut s'abaiſſer, elle le doit même ; la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace :*

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Ainſi ces deux beaux vers de *Titus*, ſi naturels et ſi tendres,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois,

ne seraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expression figurée, *dans l'Orient désert*, est d'un genre trop relevé pour la simplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà, au mot *esprit*, qu'un auteur qui a écrit sur la physique, et qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* physicien, ajoute qu'*on ne pouvait résister à un philosophe de cette force.* Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il suppose être physique et moral) contre l'utilité de l'inoculation, dit que *si on mettait en usage la petite vérole artificielle, la mort serait bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule. Il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence ; c'est de mêler au style simple et noble qu'exige l'histoire, ces termes populaires, ces expressions triviales, que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans *Mézeray*, et même dans *Daniel* qui, ayant écrit long-temps après lui, devrait être plus correct, *qu'un général sur ces entrefaites se mit aux trousses*

de l'ennemi, qu'il ſuivit ſa pointe, qu'il le battit à plate couture. On ne voit point de pareille baſſeſſe de ſtyle dans *Tite-Live*, dans *Tacite*, dans *Guichardin*, dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'eſt fait un genre de ſtyle, peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ſes opéra emploie le même genre qui lui eſt ſi naturel dans ſes contes et dans ſes fables. *Benſerade* mit dans ſa traduction des Métamorphoſes d'*Ovide* le genre de plaiſanterie qui l'avait fait réuſſir dans des madrigaux. La perfection conſiſterait à ſavoir aſſortir toujours ſon ſtyle à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de ſon habitude, et ployer ſon génie à ſon gré?

GENS DE LETTRES.

Ce mot répond préciſément à celui de *grammairiens*. Chez les Grecs et les Romains, on entendait par grammairien, non-ſeulement un homme verſé dans la grammaire proprement dite, qui eſt la baſe de toutes les connaiſſances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philoſophie, dans l'hiſtoire générale et particulière, qui ſurtout feſait ſon étude de la poëſie et de l'éloquence; c'eſt ce que

ſont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaiſſances, ne cultive qu'un ſeul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans ; celui qui ſans aucune littérature aura compoſé au haſard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de ſcience aura fait quelques ſermons, ne ſera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *grammairien* n'en avait chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs ſe contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec ; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute ſouvent à l'étude du grec et du latin celle de l'italien, de l'eſpagnol, et ſurtout de l'anglais. La carrière de l'hiſtoire eſt cent fois plus immenſe qu'elle ne l'était pour les anciens, et l'hiſtoire naturelle s'eſt accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondiſſe toutes ces matières ; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme : mais les véritables gens de lettres ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois, dans le ſeizième ſiècle, et bien avant dans le dix-ſeptième, les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique gram-

maticale des auteurs grecs et latins ; et c'eſt à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, et l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé : c'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractère des gens de lettres ; et quand il ſe joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'eſt un des grands avantages de notre ſiècle, que ce nombre d'hommes inſtruits qui paſſent des épines des mathématiques aux fleurs de la poëſie, et qui jugent également bien d'un livre de métaphyſique et d'une pièce de théâtre. L'eſprit du ſiècle les a rendus pour la plupart auſſi propres pour le monde que pour le cabinet ; et c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiècles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au temps de *Balzac* et de *Voiture ;* ils en ont fait depuis une partie devenue néceſſaire. Cette raiſon approfondie et épurée que pluſieurs ont répandue dans leurs converſations, a contribué beaucoup à inſtruire et à polir la nation ; leur critique ne s'eſt plus conſumée ſur des mots grecs et latins ; mais, appuyée d'une ſaine philoſophie, elle a détruit tous les préjugés dont la ſociété était infectée, prédictions des aſtrologues,

divination des magiciens, ſortiléges de toutes eſpèces, faux preſtiges, faux merveilleux, uſages ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille diſputes puériles, qui étaient autrefois dangereuſes, et qu'ils ont rendues mépriſables : par là ils ont en effet ſervi l'Etat. On eſt quelquefois étonné que ce qui bouleverſait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui; c'eſt aux véritables gens de lettres qu'on en eſt redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'eſprit que les autres hommes; et ceux qui ſont nés ſans fortune, trouvent aiſément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt et la baſſeſſe offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'eſt pas ce qu'on appelle un *bel eſprit :* le bel eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, et n'exige nulle philoſophie; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'homme de lettres, et l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel eſprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne

ſont

ſont point auteurs, et ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti et des faux jugemens; ils jouiſſent plus de la ſociété; ils ſont juges, et les autres ſont jugés.

GEOGRAPHIE.

La géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent et ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Egypte, ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* et d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſsède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard,

excepté quelques grandes villes dont les maſures ſubſiſtent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la poſition relative d'Agra et de Delhi eſt un peu connue ; mais de là juſqu'au royaume de Golconde, tout eſt placé à l'aventure.

On ſait à peu-près que le Japon s'étend en latitude ſeptentrionale, depuis environ le trentième degré juſqu'au quarantième ; et ſi l'on ſe trompe, ce n'eſt que de deux degrés, qui ſont environ cinquante lieues : de ſorte que, ſur la foi de nos meilleures cartes, un pilote riſquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jéſuites la déterminèrent entre le cent cinquante-ſeptième degré, et le cent ſoixante et quinze ; et aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-ſix et le cent ſoixante.

La Chine eſt le ſeul pays de l'Aſie dont on ait une meſure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jéſuites aſtronomes pour dreſſer des cartes exactes ; et c'eſt ce que les jéſuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à meſurer la terre, ils ne ſeraient pas proſcrits ſur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Ruſſie, l'Angleterre, et les principales villes des autres Etats, ont été meſurées par

la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'eſt que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entrepriſe d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des ſciences a envoyé des ingénieurs et des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruiſſeau, les collines, les buiſſons, à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était ſi confuſe, que la veille de la bataille de Fontenoy on examina toutes les cartes du pays, et on n'en trouva pas une ſeule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Verſailles un ordre poſitif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, et de ſe poſter en conſéquence des cartes géographiques, comme cela eſt arrivé quelquefois du temps du miniſtre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uſcoques, des Morlaques, des Montenegrins, et qui n'aurait pour toute connaiſſance des lieux que les cartes, ferait auſſi embarraſſé que s'il ſe trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureuſement on rectifie ſur les lieux ce que les géographes ont ſouvent tracé de fantaiſie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile, en géographie comme en morale, de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin : les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; et le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède et de la Ruſſie, que le thermomètre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans, c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante et dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, et comme ſi chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe

une lieue de terrain qui ne ſoit habitée ; mais dans la Ruſſie, il eſt encore des déſerts de trente à quarante lieues. Le défert des landes de Bordeaux n'eſt que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles, ſur leſquelles il n'a jamais paſſé ni un homme ni même un oiſeau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu deſquels ſont de miſérables îles preſque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France ; cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille ſuiſſes à ſa ſolde ; mais le fait eſt qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marſeille, lui paraît une fortereſſe importante et preſque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle fortereſſe,

Gouvernement commode et beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un ſuiſſe avec ſa hallebarde,
Peint ſur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Auguſte*.

On eſt bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyſe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie et de la Canche. L'Oyſe coule à quelques lieues de Paris; la Sarre eſt en Lorraine près de la baſſe Alſace, et ſe jette dans la Moſelle au-deſſus de Trèves. La Somme prend ſa ſource près de Saint-Quentin, et ſe jette dans la mer au-deſſous d'Abbeville. L'Authie et la Canche ſont des ruiſſeaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyſe que n'en ont la Somme et la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'eſt guère poſſible que l'auteur ſe ſoit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſsède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; et c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rhodès un ſoulier de la ſainte Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velai le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes sur les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que les Turcs possédaient de son temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les possédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de son sein l'hostie consacrée qu'on lui avait donnée en gages, et qu'il demanda vengeance à cette hostie de la perfidie des chrétiens. Un turc, et un turc dévot comme *Amurat II*, faire sa prière à une hostie ! il tira le traité de son sein, il demanda vengeance à DIEU, et l'obtint de son sabre.

Il assure que le czar *Pierre I* se fit patriarche. Il abolit le patriarchat, et fit bien; mais se faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'Eglise grecque est de croire que le Saint-Esprit ne procède que du Père. Mais d'où sait-il que c'est une erreur ? l'Eglise latine ne croit la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils que depuis le neuvième siècle ; la grecque, mère de la latine, date de seize cents ans. Qui les jugera ?

Il affirme que l'Eglise grecque russe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais St *Antoine*. Encore s'il avait attribué la chose à St *Nicolas*, on aurait pu autrefois excuser cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'absurdités, la

géographie ſe perfectionne ſenſiblement dans notre ſiècle.

Il n'en eſt pas de cette connaiſſance comme de l'art des vers, de la muſique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres ſont ſouvent les plus mauvais. Mais dans les ſciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers ſont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils ſoient faits avec quelque ſoin.

Un des plus grands avantages de la géographie eſt, à mon gré, celui-ci : Votre ſotte voiſine et votre voiſin encore plus ſot vous reprochent ſans ceſſe de ne pas penſer comme on penſe dans la rue Saint-Jacques. Voyez, vous diſent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* juſqu'à l'abbé *Petit-Pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le faubourg Saint-Honoré, à Chaillot et à Etampes, à Rome et chez les Uſcoques. Prenez alors une mappemonde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perſe, celui de la Ruſſie, plus vaſte que ne fut l'empire romain ; faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie ; enfin

vous

vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, et dans la cinquième, qui eſt encore auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur; vous oppoſerez l'univers à la rue Saint-Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar*, qui étendit ſon pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne ſut pas un mot de ce qu'ils croient ſi univerſel; que leurs ancêtres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en furent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroiſſe Saint-Severin donnaient le ton au reſte du monde.

GEOMETRIE.

Feu M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie; il voulut remonter à la ſource, et ſuivre la marche de nos découvertes et des beſoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable et utile; mais elle n'a pas été ſuivie; elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe

proportionner, et un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. *Euclide* dit au premier livre que, *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales et inégales, les carrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des carrés conſtruits ſur la moitié de la ligne entière, et ſur la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

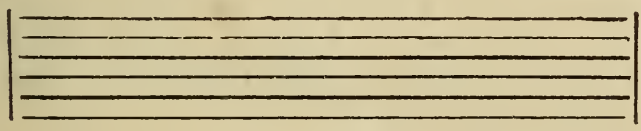
On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorème; et quand il eſt compris, l'étudiant dit: A quoi peut-il me ſervir, et que m'importe? il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le déſir de deſſiner groſſièrement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mélange groſſier de quelques tons qui plaiſent à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile entende ſon père dire à ſon jardinier: Vous planterez dans cette platebande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un

demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé ; il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déjà ſoixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir ſix lignes. L'enfant voit qu'il y aura ſix fois ſoixante, trois cents ſoixante tulipes. Mais de quelle largeur ſera donc cette plate-bande que je ne puis meſurer ? Elle ſera évidemment de ſix fois ſix pouces, qui ſont trois pieds.



Il connaît la longueur et la largeur ; il veut connaître la ſuperficie. N'eſt-il pas vrai, lui dit ſon maître, que ſi vous feſiez courir une règle de trois pieds de long et d'un pied de large ſur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait ſucceſſivement couverte toute entière ? voilà donc la ſuperficie trouvée,

elle eſt de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds carrés.

Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il eſt donc, dit le diſciple, auſſi long qu'un des deux côtés?

LE MAITRE.

Non, il eſt plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi! ſi je fais paſſer des lignes ſur cette tranſverſale que vous appelez *diagonale*,

il n'y en aura pas plus pour elle que pour les deux autres; elle leur eſt donc égale. Quoi! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en ſaura jamais rien, de même qu'on ne ſaura point préciſément quelle eſt la racine carrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine carrée de cinq eſt deux, plus une fraction.

LE MAITRE.

Mais cette fraction ne ſe peut exprimer en chiffre, puiſque le carré d'un nombre plus une fraction ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne ſaurai jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

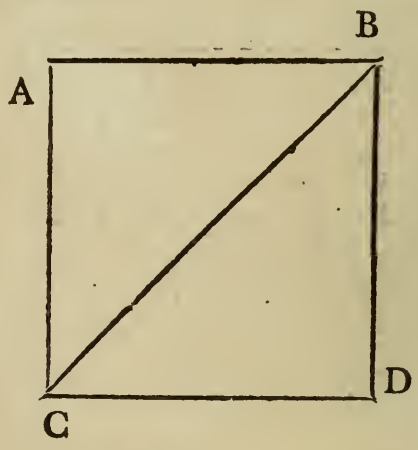
LE MAITRE.

Il eſt certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il n'eſt pas plus ſurprenant que ce petit reſte de la ligne diagonale n'ait pas une commune meſure avec les côtés, qu'il n'eſt ſurprenant que vous ne puiſſiez trouver en arithmétique la racine carrée de cinq.

Vous n'en ſaurez pas moins votre compte ; car ſi un arithméticien dit qu'il vous doit la

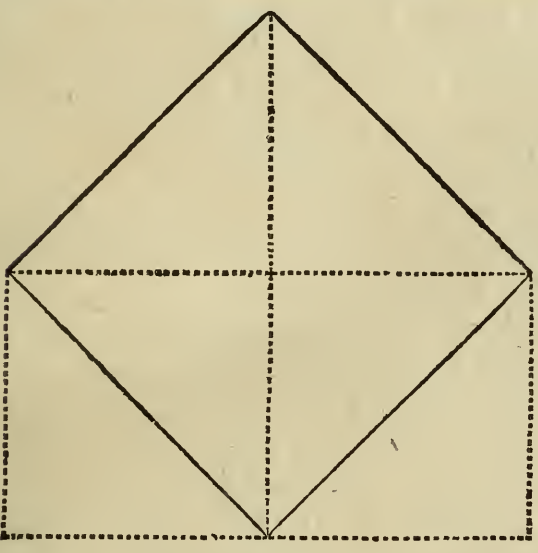
racine carrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards, par exemple; vous en aurez douze cents, dont la racine carrée eſt entre trente-quatre et trente-cinq, et vous ſaurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de myſtère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'eſprit du jeune homme. Son maître, lui ayant dit que la diagonale d'un carré eſt incommenſurable, immeſurable aux côtés et aux baſes, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne ſaura jamais la valeur, il va faire cependant un carré qui ſera démontré être le double du carré A B C D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le carré ſont

égaux. Enſuite traçant cette figure, il démontre à l'eſprit et aux yeux que le carré formé par ces quatre lignes noires vaut les deux carrés



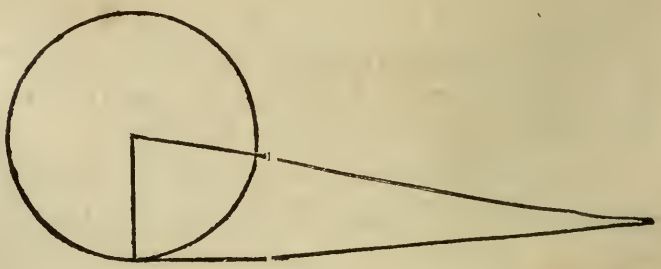
pointillés. Et cette propoſition ſervira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, et qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures ſemblables établies ſur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il meſurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher ? chaque théorème a ſur le champ ſon application ; il apprend la géométrie par l'uſage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème ſtérile ; mais il ſait que l'ombre de cette perche eſt à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voiſine eſt à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds et ſon ombre un pied, et ſi l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit : Comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour ; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il ſait qu'on ne peut avoir la meſure exacte de ſa circonférence. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de polygone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, et dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.

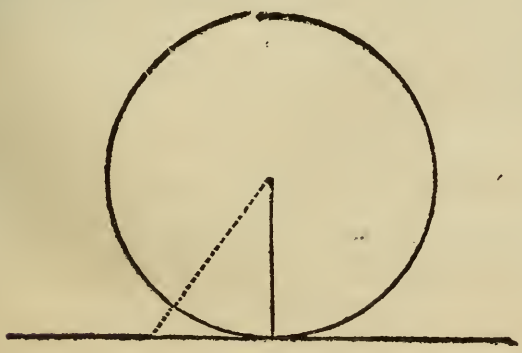


Les circonférences des cercles ſont entre elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes ſemblables, et ces figures étant entre elles comme les carrés de leurs côtés correſpondans, les cercles auront auſſi leurs aires proportionnelles au carré de leurs rayons.

Ainſi, comme le carré de l'hypothénuſe eſt égal au carré des deux côtés, le cercle, dont le rayon ſera cette hypothénuſe, ſera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaiſſance ſervira aiſément pour conſtruire un baſſin d'eau auſſi grand que deux autres baſſins pris enſemble. On double exactement le cercle, ſi on ne le carre pas exactement.

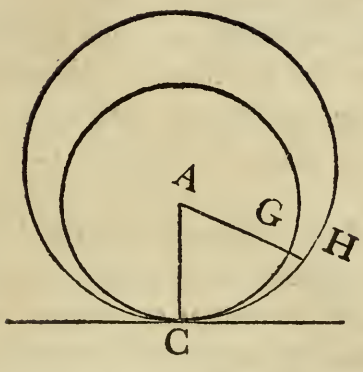
Accoutumé à ſentir ainſi l'avantage des vérités géométriques, il lit dans quelques élémens de cette ſcience, que ſi on tire cette ligne droite appelée *tangente*, qui touchera ce cercle en un point, on ne pourra jamais faire paſſer une autre ligne droite entre ce cercle et cette ligne.



Cela eſt bien évident, et ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact ; cela le ſurprend et ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne paſſera. L'enfant ne ſait plus où il en eſt ; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature ſoit vrai ?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires paſſent à ce point entre le premier cercle et la tangente.



La ſécante A G eſt plus courte que la ſécante A G H, d'accord ; mais il ne ſuit point de là que vos lignes courbes puiſſent paſſer entre deux lignes qui ſe touchent. Elles y peuvent paſſer, répondra le maître, parce que G H eſt un infiniment petit du ſecond ordre.

Je n'entends point ce que c'eſt qu'un infiniment petit, dit l'enfant ; et le maître eſt obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eſt là où *Malezieux* s'extaſie dans ſes Elémens de géométrie. Il dit poſitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus ſimple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C, au-delà et en-deçà duquel elles ſe ſéparent.

Je puis toujours diviſer un nombre par la penſée ; mais ſuit-il de là que ce nombre ſoit infini ? Auſſi *Newton*, dans ſon calcul intégral

et dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot ; et *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner, dans ſes Elémens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule et la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile et la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée*, la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'eſprit et le fortifier ; bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Carrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer ſa fortune.

Lorſque *Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre-humain ; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des carrés de deux ajoutée au cube des trois faſſe toujours un carré, et que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre carré ? *Nugæ difficiles.* (1)

(1) Dans la géométrie, comme dans la plupart des ſciences, il eſt très-rare qu'une propoſition iſolée ſoit d'une utilite immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIERE.

La gloire eſt la réputation jointe à l'eſtime; elle eſt au comble quand l'admiration s'y joint. Elle ſuppoſe toujours des choſes éclatantes, en actions, en vertus, en talens, et toujours de grandes difficultés ſurmontées. *Céſar*, *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu. Il attire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis; mais le terme de gloire ſerait impropre à ſon égard; ſa mémoire eſt reſpectable plutôt que glorieuſe. *Attila* eut beaucoup d'éclat; mais il n'a point de gloire, parce que l'hiſtoire, qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire, parce que ſa valeur, ſon déſintéreſſement, ſa libéralité, ont été extrêmes. Les ſuccès ſuffiſent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient

ſont formées de propoſitions que la curioſité ſeule a fait découvrir, et qui ſont reſtées long-temps inutiles ſans qu'il fût poſſible de ſoupçonner comment un jour elles ceſſeraient de l'être. C'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que, dans les ſciences réelles, aucune théorie, aucune recherche n'eſt vraiment inutile.

incomparablement plus grandes que ſes défauts.

La gloire eſt auſſi le partage des inventeurs dans les beaux arts ; les imitateurs n'ont que des applaudiſſemens. Elle eſt encore accordée aux grands talens, mais dans des arts ſublimes. On dira bien, la gloire de *Virgile*, de *Cicéron*, mais non de *Martial* et d'*Aulu-Gelle*.

On a oſé dire, la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour ſa gloire : ce n'eſt pas que l'Etre ſuprême puiſſe avoir de la gloire ; mais les hommes n'ayant point d'expreſſions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils ſont le plus flattés.

La vaine gloire eſt cette petite ambition qui ſe contente des apparences, qui s'étale dans le grand faſte, et qui ne s'élève jamais aux grandes choſes. On a vu des ſouverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la repréſentation.

La fauſſe gloire tient ſouvent à la vaine, mais ſouvent elle porte à des excès ; et la vaine ſe renferme plus dans les petiteſſes. Un prince qui mettra ſon honneur à ſe venger, cherchera une gloire fauſſe plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, ſe faire honneur, ſe prennent quelquefois dans le même ſens,

et ont auſſi des ſens différens. On dit également, il fait gloire, il fait vanité, il ſe fait honneur de ſon luxe, de ſes excès : alors gloire ſignifie fauſſe gloire. Il fait gloire de ſouffrir pour la bonne cauſe ; et non pas il fait vanité. Il ſe fait honneur de ſon bien ; et non pas il fait gloire ou vanité de ſon bien.

Rendre gloire ſignifie, reconnaître, atteſter. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaiſſez la vérité.

Au DIEU que vous ſervez, Princeſſe, rendez gloire.

ATHALIE.

Atteſtez le DIEU que vous ſervez.

La gloire eſt priſe pour le ciel ; il eſt au ſéjour de la gloire.

Où le conduiſez-vous?... à la mort... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne ſe ſert de ce mot pour déſigner le ciel que dans notre religion. Il n'eſt pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéoſe.

Glorieux, quand il eſt l'épithète d'une choſe inanimée, eſt toujours une louange ; bataille, paix, affaire glorieuſe. Rang glorieux ſignifie, rang élevé, et non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut

en acquérir. Homme glorieux, eſprit glorieux, eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainſi on dit, un règne glorieux, et non pas un roi glorieux. Cependant ce ne ſerait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux conquérans ne valent pas un prince bienfeſant; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illuſtres.

Le glorieux n'eſt pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant et du dédaigneux, et ſe communique peu. L'avantageux abuſe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux eſt plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux ſe croit quelque choſe; le glorieux veut paraître quelque choſe. Les nouveaux parvenus ſont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a appelé quelquefois les ſaints et les anges, les glorieux, comme habitans du ſéjour de la gloire.

Glorieuſement eſt toujours pris en bonne part; il règne glorieuſement; il ſe tira glorieuſement d'un grand danger, d'une mauvaiſe affaire.

Se

Se glorifier eſt tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaiſe, ſelon l'objet dont il s'agit. Il ſe glorifie d'une diſgrace qui eſt le fruit de ſes talens et l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'eſt-à-dire, que leur conſtance rendait reſpectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe, *Frédéric le grand*, penſe ainſi après Rosbac et Liſſa, et après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte et le philoſophe de ſa patrie; qu'il aime paſſionnément la gloire, et qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée, par la brutale inſolence d'un ſultan turc, à déployer tout ſon génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles et l'Aſie mineure; et qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui feſaient trembler l'Europe; on trouvera fort bon qu'elle jouiſſe de ſa gloire,

et on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet air d'indifférence et de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoient de la race mortelle très-chétive.

Mais ſi, au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée Paris, près de Goneſſe, croit avoir de la gloire quand il eſt harangué par un régent de l'univerſité qui lui dit: Monſeigneur, la gloire que vous avez acquiſe dans l'exercice de votre charge, vos illuſtres travaux, dont tout l'univers retentit, &c.; je demande alors s'il y a dans cet univers aſſez de ſifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, et l'éloquence du pédant qui eſt venu braire cette harangue dans l'hôtel de monſeigneur?

Nous ſommes ſi ſots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur diſait un jour: Mes frères, il eſt très-bon que vous vous ſerviez ſouvent de cette ſacrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miſéricordieux;* car DIEU uſe de miſéricorde, et vous apprenez à la faire en répétant ſouvent les mots qui recommandent une vertu ſans laquelle il reſterait peu d'hommes ſur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien

d'imiter des téméraires qui ſe vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille ſoutient une thèſe ſur les catégories, thèſe à laquelle préſide un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractère à la tête de ſa thèſe : *Ek allhà abron doxa; ad majorem Dei gloriam.* Un bon muſulman a-t-il fait blanchir ſon ſalon, il grave cette ſottiſe ſur ſa porte ; un ſaka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'eſt un uſage impie qui eſt pieuſement mis en uſage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaiſe percée de notre ſultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du ſultan à DIEU, que du ſultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, miſérables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il en recevoir de vous ? peut-il en goûter ? juſqu'à quand, animaux à deux pieds ſans plumes, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime auſſi ! S'il y avait pluſieurs dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les ſuffrages de ſes ſemblables. Ce ſerait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la

grandeur infinie avec la baſſeſſe extrême, ce Dieu ſerait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU? Ceſſez de profaner ce nom ſacré. Un empereur, nommé *Octave Auguſte*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que ſon nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre ſuprême, ni l'honorer. Anéantiſſez-vous, adorez, et taiſez-vous.

Ainſi parlait *Ben-al-bétif;* et les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU ! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

SECTION III.

Entretien avec un chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un chinois : ce chinois était lettré et négociant, deux choſes qui ne devraient point du tout être incompatibles, et qui le ſont devenues chez nous, grâces au reſpect extrême qu'on a pour l'argent, et au peu de conſidération que l'eſpèce humaine a montré et montrera toujours pour le mérite.

Ce chinois, qui parlait un peu hollandais, ſe trouva dans une boutique de librairie avec

quelques ſavans : il demanda un livre ; on lui propoſa l'Hiſtoire univerſelle de *Boſſuet*, mal traduite. A ce beau mot d'*Hiſtoire univerſelle*, je ſuis, dit-il, trop heureux, je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation, qui ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiècles ; je vais voir ce qu'on penſe de la religion des lettrés, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre ſuprême. Quel plaiſir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont pluſieurs ſont plus anciens chez nous que tous les royaumes européans ! Je crois que l'auteur ſe ſera bien mépris dans l'hiſtoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin et du Japon ; et ſur cette ambaſſade ſolennelle par laquelle le puiſſant empereur du Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre ; vous êtes trop peu de choſe ; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif ! dit le chinois, ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre

au moins ? Ils ſe flattent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on ; mais en attendant ce ſont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, et de rogner quelquefois les eſpèces. Vous vous moquez, dit le chinois ; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaſte empire ? Ils ont poſſédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays ; mais ce n'eſt point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'eſt point par les richeſſes qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute, dit le ſavant qui était auprès de moi, et qui prenait toujours la parole ; on y parle beaucoup d'un petit pays de ſoixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait ſoixante de large, cela eſt bien beau ! Tout le monde était ſage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était ! dit le chinois. Mais eſt-ce là tout ? Non, répliqua l'européan ; il eſt queſtion encore de ces célèbres Grecs. Qui ſont ces Grecs ? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de cette province à peu-près

grande comme la deux-centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre ſavant, vous ne connaiſſez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment ſe nommait l'âne de *Silène?* Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des myſtères du grand *Fi pſi hi hi*. Mais, de grâce, quelles ſont encore les choſes inconnues dont traite cette hiſtoire univerſelle? Alors le ſavant parla un quart d'heure de ſuite de la république romaine; et quand il vint à *Jules-Céſar*, le chinois l'interrompit, et lui dit: Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc? (*a*)

Comment, dit le ſavant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les païens, les chrétiens et les

(*a*) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européans pour des mahométans.

muſulmans ? eſt-ce que vous ne connaiſſez point *Conſtantin* et l'hiſtoire des papes ? Nous avons entendu parler confuſément, répondit l'aſiatique, d'un certain *Mahomet.*

Il n'eſt pas poſſible, répliqua l'autre, que vous ne connaiſſiez au moins *Luther*, *Zuingle*, *Bellarmin*, *Oecolampade.* Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le chinois. Il ſortit alors, et alla vendre une partie conſidérable de thé peco et de fin grogram, dont il acheta deux belles filles et un mouſſe, qu'il ramena dans ſa patrie en adorant le *Tien*, et en ſe recommandant à *Confucius.*

Pour moi, témoin de cette converſation, je vis clairement ce que c'eſt que la gloire; et je dis : Puiſque *Céſar* et *Jupiter* ſont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaſte, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous ſied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroiſſe, dans une petite ville ! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges ! ô petits auteurs ! ô peſans commentateurs ! il vous ſied bien de prétendre à la réputation !

GOUT.

GOUT.

SECTION PREMIERE.

Le goût, ce ſens, ce don de diſcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le ſentiment des beautés et des défauts dans tous les arts : c'eſt un diſcernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient, comme lui, la réflexion ; il eſt, comme lui, ſenſible et voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui, le mauvais avec ſoulèvement; il eſt ſouvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même ſi ce qu'on lui préſente doit lui plaire, et ayant quelquefois beſoin, comme lui, d'habitude pour ſe former.

Il ne ſuffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſuffit pas de ſentir, d'être touché d'une manière confuſe; il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du diſcernement : et c'eſt encore une reſſemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût ſenſuel; car le gourmet ſent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs :

l'homme de goût, le connaiſſeur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ce vers des *Horaces :*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?—Qu'il mourût.

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant :

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais goût, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans et trop recherchés, ainſi le mauvais goût, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas ſentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'eſt une eſpèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux et l'affecté au beau ſimple et naturel ; c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel; car dans le goût phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes pour leſquelles on

avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes, en général, appriſſent à ſentir ce qui leur eſt néceſſaire; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour ſe former. Un jeune homme ſenſible, mais ſans aucune connaiſſance, ne diſtingue point d'abord les parties d'un grand chœur de muſique; ſes yeux ne diſtinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obſcur, la perſpective, l'accord des couleurs, la correction du deſſin; mais peu à peu ſes oreilles apprennent à entendre, et ſes yeux à voir: il ſera ému à la première repréſentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun perſonnage n'entre ni ne ſort ſans raiſon, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un ſeul, ni enfin les autres difficultés ſurmontées. Ce n'eſt qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à ſentir tout d'un coup avec plaiſir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût ſe forme inſenſiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'eſprit des bons artiſtes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Pouſſin*, de *le Sueur*. On entend la déclamation notée des ſcènes de *Quinault* avec l'oreille de *Lulli*,

et les airs et les ſymphonies avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'eſprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'eſt réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et mépriſés avec le temps, c'eſt que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde ſentait, et qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainſi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût: et ſi des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conſervé leur grande réputation, c'eſt qu'il ne s'eſt point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations, qui leur ait deſſillé les yeux, comme il s'eſt trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point diſputer des goûts, et on a raiſon, quand il n'eſt queſtion que du goût ſenſuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre: on n'en diſpute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en eſt pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les diſcerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on

corrige ſouvent le défaut d'eſprit qui donne un goût de travers. Il y a auſſi des ames froides, des eſprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redreſſer ; c'eſt avec eux qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût eſt arbitraire dans pluſieurs choſes, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'eſt pas au rang des beaux arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaiſie. C'eſt la fantaiſie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut ſe gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les ſiècles de perfection. Les artiſtes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédéceſſeurs ont ſaiſie : il y a du mérite dans leurs efforts : ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux ; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût ſe perd ; on eſt entouré de nouveautés, qui ſont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne ſait plus où il en eſt, et il regrette en vain le ſiècle du bon goût, qui ne peut plus revenir : c'eſt un dépôt que quelques bons eſprits conſervent encore loin de la foule.

Il eſt de vaſtes pays où le goût n'eſt jamais parvenu : ce ſont ceux où la ſociété ne s'eſt point perfectionnée ; où les hommes et les femmes ne ſe raſſemblent point ; où certains arts, comme la ſculpture, la peinture des êtres animés, ſont défendus par la religion. Quand il y a peu de ſociété, l'eſprit eſt rétréci, ſa pointe s'émouſſe, il n'a pas de quoi ſe former le goût. Quand pluſieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi ſe ſoutenir, parce que tous ſe tiennent par la main, et dépendent les uns des autres. C'eſt une des raiſons pourquoi les Aſiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits preſque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

SECTION II.

Y a-t-il un bon et un mauvais goût? oui, ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force et de grâce.

Mais la grâce n'eſt-elle pas arbitraire? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente de la vie et de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier,

l'autre délicat, on convient assez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, *Voiture*, qui, dans sa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicatesse et d'agrément, écrit au grand *Condé* sur sa maladie :

Commencez, Seigneur, à songer
Qu'il importe d'être et de vivre ;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre ?
Si vous aviez, dans les combats,
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos siècles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes ;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang ;
Que d'une force sans seconde
La mort fait ses traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde ; (1)

(1) M. de *Voltaire* a imité et embelli cette idée dans une épître au roi de Prusse.

Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre
Ne ſe doit jamais haſarder :
Pour votre bien et pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort.
Croyez-moi, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-dieu quand il eſt mort.

Ces vers paſſent encore aujourd'hui pour être pleins de goût, et pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même temps, *l'Etoile*, qui paſſait pour un génie ; *l'Etoile*, l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de *Richelieu ; l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, feſait ces vers qui ſont imprimés à la ſuite de *Malherbe* et de *Racan :*

Que j'aime en tout temps la taverne !
Que librement je m'y gouverne !
Elle n'a rien d'égal à ſoi.
J'y vois tout ce que j'y demande ;
Et les torchons y ſont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'eſt point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* ſont d'un courtiſan qui

a le bon goût en partage, et ceux de *l'Etoile* d'un homme groſſier ſans eſprit.

C'eſt dommage qu'on puiſſe dire de *Voiture:* Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût déteſtable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Etampe,
Nous parlâmes fort de vous;
J'en ſoupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.
Etampe et crampe vraiment
Riment merveilleuſement.
Nous trouvâmes près Sercote
(Cas étrange et vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Deſſus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons, &c.

La fameuſe lettre de la carpe au brochet, et qui lui fit tant de réputation, n'eſt-elle pas une plaiſanterie trop pouſſée, trop longue, et en quelques endroits trop peu naturelle? n'eſt-ce pas un mélange de fineſſe et de groſſièreté, de vrai et de faux? Fallait-il dire au grand *Condé*, nommé le *brochet* dans une ſociété de la cour, qu'à ſon nom *les baleines du Nord ſuaient à groſſes gouttes*, et que les gens de

l'empereur penſaient le frire et le manger avec un grain de ſel?

Eſt-ce un bon goût d'écrire tant de lettres ſeulement pour montrer un peu de cet eſprit qui conſiſte en jeux de mots et en pointes?

N'eſt-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, ſur la priſe de Dunkerque: *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il ſemble que ce faux goût fut inſpiré à *Voiture* par le *Marini*, qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* et *Coſtar* le citent très-ſouvent dans ſes lettres comme un modèle. Ils admirent ſa deſcription de la Roſe, fille d'avril, vierge et reine, aſſiſe ſur un trône épineux, tenant majeſtueuſement le ſceptre des fleurs, ayant pour courtiſans et pour miniſtres la famille laſcive des Zéphyrs, et portant la couronne d'or et le manteau d'écarlate:

Bella figlia d'aprile,
Verginella e reina,
Su lo ſpinoſo trono
Del verde ceſpo aſſiſa,
De' fior' lo ſcettro in maeſtà ſoſtiene;
E corteggiata intorno
Da laſciva famiglia
Di Zephiri miniſtri,
Porta d'or' la corona e d'oſtro il manto.

Voiture cite avec complaiſance, dans ſa trente-cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant ailé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, et tout cela pour dire un roſſignol :

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,
Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpiritel' che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoſto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette* que, ni dans les déſerts de la Lybie, ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique ; et que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtyle épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec et de latin, au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la cour et la

ville, et sur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même et les Lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le temps où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna et de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorsque Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?
CORNEILLE.

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son Art poëtique, et son goût non encore épuré dans sa satire sur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie;
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats et des ſouris.

Comme un artiſte forme peu à peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiècles entiers dans la barbarie; enſuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long et triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis long-temps que, malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiècle de *Louis XIV;* et nous commençons à nous plaindre que le ſiècle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon temps.

Nous avons vu, à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Véga* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, et qu'ils voyaient

périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque carrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes; et de même qu'il eſt évident que parmi nous tel homme a le goût bon et tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines, l'une a un goût rude et groſſier, l'autre fin et naturel.

Le malheur eſt que, quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle; comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le temps et l'exemple inſtruiſent une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théâtre, et que les Allemands eſſayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

Il eſt des beautés de tous les temps et de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des pariſiens qui voient rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid et humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens, qui ſera fort bon, et qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite et *Virgile* ont dû vanter l'ombrage et la fraîcheur des eaux dans leurs églogues: *Thomſon*, dans ſa deſcription des Saiſons, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à

l'indiſcrétion ; et ces deux peuples conſéquemment n'auront pas la même eſpèce de comédie.

La poëſie ſera différente chez le peuple qui renferme les femmes, et chez celui qui leur accorde une liberté ſans bornes.

Mais il ſera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint ſes tableaux que *Thomſon* n'a peint les ſiens, et qu'il y a eu plus de goût ſur les bords du Tibre que ſur ceux de la Tamiſe ; que les ſcènes naturelles du *Paſtor fido* ſont incomparablement ſupérieures aux Bergeries de *Racan ;* que *Racine* et *Molière* ſont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaiſſeurs.

En général, le goût fin et sûr conſiſte dans le ſentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, et d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eſt celui qui diſcernera le mélange de deux vins, qui ſentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un ſentiment confus et égaré.

Ne ſe trompe-t-on pas quand on dit que c'eſt un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiſſeur ; qu'alors on eſt trop choqué

choqué des défauts, et trop insensible aux beautés; qu'enfin on perd à être trop difficile? n'est-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés, et moins exercés.

Le connaisseur en musique, en peinture, en architecture, en poësie, en médailles, &c. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas; le plaisir même de découvrir une faute le flatte, et lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme grossier. Il est choqué des draperies mesquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de son dessin. Il a le plaisir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait frissonner, tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur, homme de lettres et de génie, qui a fait la statue colossale de *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec raison l'attitude du *Moïse* de *Michel-Ange*, et sa petite veste serrée qui n'est pas même le costume oriental; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon et du mauvais goût, tirés des tragédies françaises et anglaises.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais, qui, ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont insulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, et qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens, pour se donner le droit de censurer la noble et féconde simplicité de ce grand homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût, sur l'esprit et l'imagination, et qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Addisson* est celui qui a le plus d'autorité : ses ouvrages sont très-utiles. On a désiré seulement qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti, et de procurer un prompt débit aux feuilles du Spectateur qu'il composait avec *Steele*.

Cependant, il a souvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris sur celui de Londres ; il fait sentir les défauts de la scène anglaise ; et quand il écrivit son Caton, il se donna bien de garde d'imiter le style de *Shakespeare*. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son style, il aurait

réformé ſa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti, eut un ſuccès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne reſta à la tragédie de Caton que de très-beaux vers et de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermiſſement de l'empire de *Shakeſpeare*. Le vulgaire en aucun pays ne ſe connaît en beaux vers ; et le vulgaire anglais aime mieux des princes qui ſe diſent des injures, des femmes qui ſe roulent ſur la ſcène, des aſſaſſinats, des exécutions criminelles, des revenans, qui rempliſſent le théâtre en foule, des ſorciers, que l'éloquence la plus noble et la plus ſage.

Colliers a très-bien ſenti les défauts du théâtre anglais ; mais étant ennemi de cet art, par une ſuperſtition barbare dont il était poſſédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui ; il fut haï et mépriſé.

Warburton, évêque de Gloceſter, a commenté *Shakeſpeare* de concert avec *Pope ;* mais ſon commentaire ne roule que ſur les mots. L'auteur des trois volumes des Elémens de critique cenſure *Shakeſpeare* quelquefois ; mais il cenſure beaucoup plus *Racine* et nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'eſt que tous nos héros

ſont des français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans Clélie, dans Aſtrée et dans Zaïde. L'auteur des Elémens de critique reprend ſurtout très-ſévèrement *Corneille* d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopâtre :*

C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princeſſe, et le dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins appas :
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules et extravagantes ; il a ſans doute raiſon : les français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau :*

Qu'Achille aime autrement que Thyrſis et Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, et que ſurtout cet amour eſt très-inſipide dans la tragédie de la Mort de Pompée. Nous ſavons que *Corneille*, qui a

mis de l'amour dans toutes ſes pièces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du Cid imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans Cinna, dans pluſieurs ſcènes des Horaces, de Pompée, de Polyeucte, dans la dernière ſcène de Rodogune.

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes pièces, nous ſommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grâce. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpeare* dans les tragédies de ſon bon temps, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres; et s'il fait dire malheureuſement à *Céſar*, qu'*il vient ennoblir, par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif*, *Céſar* ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpeare*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

„ O terre de mon royaume! ne nourris pas „ mon ennemi; mais que les araignées qui „ ſucent ton venin, et que les lourds crapauds

» ſoient ſur ſa route ; qu'ils attaquent ſes » pieds perfides, qui les foulent de ſes pas » uſurpateurs. Ne produis que de puans char- » dons pour eux ; et quand ils voudront » cueillir une fleur ſur ton ſein, ne leur » préſente que des ſerpens en embuſcade. »

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV.* (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond : » Tu as l'eſprit » ſi gras pour avoir bu du vin d'Eſpagne, » pour t'être déboutonné après ſouper, pour » avoir dormi ſur un banc après dîner, que » tu as oublié ce que tu devrais ſavoir. Que » diable t'importe l'heure qu'il eſt ? à moins » que les heures ne ſoient des taſſes de vin, » que les minutes ne ſoient des hachis de » chapons, que les cloches ne ſoient des lan- » gues de maquerelles ; les cadrans, des » enſeignes de mauvais lieux ; et le ſoleil lui- » même, une fille de joie en taffetas couleur » de feu. »

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de

(*a*) Scène II du premier acte de la Vie et la Mort de *Henri IV.*

commenter ces groſſièretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théâtre et de l'Egliſe anglicane ?

Rareté des gens de goût.

On eſt affligé quand on conſidère, ſurtout dans les climats froids et humides, cette foule prodigieuſe d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne liſent jamais ; et dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, et pour ſe mettre en état de parler au haſard des choſes dont ils ne peuvent avoir que des idées confuſes.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en eſt qui en ſont entièrement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le ſubdélégué, l'élu, le receveur du grenier à ſel, le citoyen aiſé, perſonne n'a de livres ; perſonne n'a l'eſprit cultivé ; on n'eſt pas plus avancé qu'au douzième ſiècle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût eſt rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'eſt-il le partage que du très-petit nombre ; toute la

populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes, où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques et d'une groſſière oiſiveté, amuſée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles, né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait : Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cents mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, et qui doit l'être, on dit : Tout Paris eſt enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord ; où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poëſie, de la peinture, de la muſique ? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie ; il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dîs geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel : *Erectos ad ſidera tollere vultus ;* les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive et ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres et diſcordans n'ont flatté l'oreille de perſonne ? et que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtyle d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, et les tragédies touchantes de *Racine*, et le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables, ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théâtre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, et ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts, tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

Ce ſont les gens de goût ſeuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. *Le Pouſſin* fut obligé de ſortir de France pour laiſſer la place à un mauvais peintre ; *le Moine* ſe tua de déſeſpoir ; *Vanloo* fut près d'aller exercer ailleurs ſes talens. Les connaiſſeurs ſeuls les ont mis tous trois à leur place. On voit ſouvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un ſuccès prodigieux. Les ſoléciſmes, les barbariſmes, les ſentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule, ne ſont pas ſentis pendant un temps, parce que la cabale et le ſot enthouſiaſme du vulgaire cauſent une ivreſſe qui ne ſent rien. Les connaiſſeurs ſeuls ramènent à la longue le public, et c'eſt la ſeule différence qui exiſte entre les nations les plus éclairées et les plus groſſières ; car le vulgaire de Paris n'a rien au-deſſus d'un autre

vulgaire ; mais il y a dans Paris un nombre assez considérable d'esprits cultivés pour mener la foule. Cette foule se conduit presque en un moment dans les mouvemens populaires ; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIERE.

Il faut que le plaisir de gouverner soit bien grand, puisque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement qu'il n'y a de princes sur la terre. Que Dieu me préserve ici d'enseigner les rois, et messieurs leurs ministres, et messieurs leurs valets de chambre, et messieurs leurs confesseurs, et messieurs leurs fermiers-généraux ! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre-humain. De plus, il serait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes sur le gouvernement, avec *Machiavel* et la Politique de l'Ecriture sainte par *Bossuet ;* avec le Citoyen financier, le Guidon des finances, le Moyen d'enrichir un Etat, &c. il y eût encore quelqu'un qui ne sût pas parfaitement

tous les devoirs des rois et l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf* (*a*) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David*, ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ſerment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner *Semeï*, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semeï*. Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions mentales des jéſuites, en permet une ici à l'oint *David* qui ne ſera pas du goût des conſeillers d'Etat.

Peſez les paroles de *Boſſuet* dans ſa Politique de l'Ecriture ſainte à monſeigneur le dauphin : *Voilà donc la royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David et de Salomon, et le trône de David eſt affermi à jamais* (*b*) ; (quoique ce petit eſcabeau appelé *trône* ait très-peu duré.) *En vertu de cette loi, l'aîné devait ſuccéder au préjudice de ſes freres : c'eſt pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Bethſabée mère de Salomon : Vous ſavez que le royaume était à moi, et tout Iſraël m'avait reconnu ; mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était inconteſtable ; *Boſſuet* le dit expreſſément à la fin de cet article. *Le Seigneur*

(*a*) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, article XIII.
(*b*) Liv. II, propoſ. IX.

a transféré n'eſt qu'une expreſſion ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime; la naiſſance de ſon cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit *Boſſuet*, *qu'il n'arrivât quelque choſe d'extraordinaire, l'aîné devait ſuccéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé ſur un double adultère et ſur un meurtre, fit aſſaſſiner au pied de l'autel ſon frère aîné, ſon roi légitime, dont les droits étaient ſoutenus par le pontife *Abiathar* et par le général *Joab.* Après cela, avouons qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de prendre des leçons du droit des gens et du gouvernement dans l'Ecriture ſainte, donnée aux Juifs, et enſuite à nous, pour des intérêts plus ſublimes.

Que le ſalut du peuple ſoit la loi ſuprême : telle eſt la maxime fondamentale des nations; mais on fait conſiſter le ſalut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le ſalut d'un peuple eſt de tuer ſes voiſins et de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il eſt encore difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, et un gouvernement bien favorable à l'art de penſer et à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très-régulières et parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite ; beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toujours uniforme et toujours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines ſans diſcorde ; il eſt donc impoſſible qu'elle ne ſoit dans les royaumes. Chaque gouvernement eſt non-ſeulement comme les couvens, mais comme les ménages : il n'y en a point ſans querelles ; et les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toujours été ſanglantes ; celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer, ou ſe cacher.

SECTION II.

Plus d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle : les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit-jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de Saint-Pierre et de leurs anciennes

ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'Egliſe eût moins d'or, et qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers ; ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied, et où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Gréce : il eſt sûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* et des *Démoſthènes* que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus floriſſans ils ſe plaignaient toujours ; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, et au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë, après avoir été berné par *Ariſtophane ;* où l'on voit les *Amphictyons* livrer imbécillement la Gréce à *Philippe*, parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon !* mais le gouvernement des monarchies voiſines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle eſt la

meilleure forme de gouvernement : il vous dit (*c*) *que pluſieurs prononcent en faveur de la monarchie, et d'autres au contraire ſe déchaînent furieuſement contre les rois, et qu'il eſt hors de ſon ſujet d'examiner en détail les raiſons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en diſe plus que *Puffendorf*, il ſe trompera beaucoup.

Un ſuiſſe, un hollandais, un noble vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire, diſputaient un jour en voyage ſur la préférence de leurs gouvernemens ; perſonne ne s'entendit, chacun demeura dans ſon opinion ſans en avoir une bien certaine ; et ils s'en retournèrent chez eux ſans avoir rien conclu, chacun louant ſa patrie par vanité, et s'en plaignant par ſentiment.

Quelle eſt donc la deſtinée du genre-humain ? preſque nul grand peuple n'eſt gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde ; le Japon a fermé ſes ports aux étrangers, dans la juſte crainte d'une révolution affreuſe.

La Chine a ſubi cette révolution ; elle obéit à des tartares moitié mantchoux, moitié huns ; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Gréce, l'Epire, ſont encore

(*c*) Liv. VII, chap. V.

ſous le joug des Turcs. Ce n'eſt point une race anglaiſe qui règne en Angleterre ; c'eſt une famille allemande qui a ſuccédé à un prince hollandais ; et celui-ci à une famille écoſſaiſe, laquelle avait ſuccédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chaſſé une famille ſaxone et uſurpatrice. L'Eſpagne obéit à une famille françaiſe, qui ſuccéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui ſe vantaient d'être viſigothes ; ces viſigoths avaient été chaſſés long-temps par des arabes, après avoir ſuccédé aux Romains, qui avaient chaſſé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Arabes, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, et preſque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, et tant de papes nés dans des provinces non moins barbares? Gouverne qui peut. Et quand on eſt parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. (*)

(*) Voyez LOIS.

SECTION III.

Un voyageur racontait ce qui fuit en 1769 : J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand et aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent, non pas en ſecret et pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement et pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune et de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre (*d*). Il y a des commiſſions très-importantes dans les armées qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petits ſeſterces ; et ſi le célèbrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture ; elles ſont le réſultat d'un jeu de haſard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, et en feſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent ; s'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique ;

(*d*) Si ce voyageur avait paſſé dans ce même pays deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie, et quatre ans encore après, il l'aurait trouvée rétablie.

ils marient leurs filles à des mandarins, et leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien; et cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir et de payer l'argent dû à ces citoyens ſur cet hôtel imaginaire; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt cenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en déſaiſir pour acquérir un carré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce et commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui ſera bien meilleur. Le ſurlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné; mais de bonnes têtes vous conſolent, en vous aſſurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propoſition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire, et vous y achetez des choſes néceſſaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Paſſez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces

denrées, comme si vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raison, on ne vous répond point; ou si l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, et que par conséquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume sont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux, et me sentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poste. Je ne saurais vous le donner, me dit-il; les commis à la soif, qui sont en très-grand nombre, et tous fort sobres, me feraient payer le *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'est point trop boire, lui dis-je, que de se sustenter d'un verre de vin; et qu'importe que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre?

Monsieur, répliqua-t-il, nos lois sur la soif sont bien plus belles que vous ne pensez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent visiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laisser boire pour notre santé. Ils reviennent au bout de l'année; et s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte

amende ; et pour peu que nous ſoyons récalcitrans, on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuſer d'avoir trop bu ; vous voyez ce que je riſquerais avec les intendans de notre ſanté.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins ſurpris lorſque je rencontrai un plaideur au déſeſpoir, qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je fus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les lois, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre et rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, et je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière misère ; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation

anéantie ; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, induſtrieuſe et fort gaie, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe et barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale et ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté, et on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, et qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle ſe plaignait un jour amèrement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire ; on lui demanda s'il ſe ferait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays, alors barbare, on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les temps des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de Saint-Quentin et de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, et les horreurs de la ſeconde race, et les barbaries de la première ? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de

tous. Il n'y a rien de pis, disait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il, je me trompais; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le temps où il vivait, était, à tout prendre, le moins odieux.

SECTION IV.

Un aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Ornitie. Il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec et de ses serres. Mais enfin, après avoir pourvu à ses repas et à ses plaisirs, il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord désoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'empire, et qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était rusé, il s'associa avec des chauve-souris ; et tandis que les vautours se battaient contre l'aigle, notre hibou et sa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on se disputait.

L'aigle et les vautours, après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au

hibou qui, avec ſa phyſionomie grave, ſut en impoſer aux deux partis.

Il perſuada à l'aigle et aux vautours de ſe laiſſer rogner un peu les ongles, et couper le petit bout du bec, pour ſe mieux concilier enſemble. Avant ce temps, le hibou avait toujours dit aux oiſeaux, obéiſſez à l'aigle; enſuite il avait dit, obéiſſez aux vautours. Il dit bientôt, obéiſſez à moi ſeul. Les pauvres oiſeaux ne ſurent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant et les chauve-ſouris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION V.

„ J'AI un grand nombre de catapultes et de „ baliſtes des anciens Romains, qui ſont à la „ vérité vermoulues, mais qui pourraient „ encore ſervir pour la montre. J'ai beaucoup „ d'horloges d'eau dont la moitié ſont caſſées; „ des lampes ſépulcrales et le vieux modèle „ en cuivre d'une quinquérème; je poſsède „ auſſi des toges, des prétextes, des laticlaves „ en plomb; et mes prédéceſſeurs ont établi „ une communauté de tailleurs qui font aſſez „ mal des robes d'après ces anciens monu- „ mens. A ces cauſes, à ce nous mouvans, „ ouï le rapport de notre principal antiquaire, „ nous ordonnons que tous ces vénérables

„ uſages

» uſages ſoient en vigueur à jamais, et qu'un » chacun ait à ſe chauſſer et à penſer dans » toute l'étendue de nos Etats comme on ſe » chauſſait et comme on penſait du temps de » *Cnidus Rufillus*, propréteur de la province » à nous dévolue par le droit de bien- » ſéance, &c. »

On repréſenta au chauffe-cire qui employait ſon miniſtère à ſceller cet édit, que tous les engins y ſpécifiés ſont devenus inutiles.

Que l'eſprit et les arts ſe perfectionnent de jour en jour; qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, et non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perſonne ne monterait ſur les quinquérèmes de ſon alteſſe ſéréniſſime.

Que ſes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en acheterait pas un ſeul, et qu'il était digne de ſa ſageſſe de condeſcendre un peu à la manière de penſer actuelle des honnêtes gens de ſon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à ſon alteſſe ſéréniſſime quand l'occaſion pourrait s'en préſenter.

SECTION VI.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une chose curieuse de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan* ou *Timurleng*, parce que je ne sais pas bien précisément quel est le mystère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'administration de l'Angleterre; et j'aime mieux examiner cette administration que celle de l'Inde; attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, et point d'esclaves; et que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'esclaves, et très-peu d'hommes.

Considérons d'abord un bâtard normand qui se met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que St *Louis* en eut depuis sur le grand Caire. Mais St *Louis* eut le malheur de ne pas commencer par se faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome; et *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre sa cause légitime et sacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui assurait son bon droit, sans même avoir entendu la partie adverse, et seulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié sur la terre, sera*

lié dans les cieux. Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* et *Clovis* en France, les Goths et les Lombards en Italie, les Viſigoths et enſuite les Arabes en Eſpagne, les Vandales en Afrique, et tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons et les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, ſi vous voulez, celui des renards et des fouines, quand ces animaux font des conquêtes dans les baſſes-cours.

Tous ces grands hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches et de bœufs volés à main armée. Dans la fable, *Mercure* vole les vaches d'*Apollon*; et dans l'ancien Teſtament, le prophète *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, et qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-ſalal-has-bas,

partagez vîte les dépouilles. Nous avons déjà remarqué que les noms de *ſoldat* et de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté ; et ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſième uſurpateur.

Les barons normands qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'Angleterre, voulaient des récompenſes. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vaſſaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, et faire de tous ces ſeigneurs ſes gardes et ſes eſtafiers ; mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs anglo-ſaxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vaſſaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il ? ce qu'étaient devenus preſque tous les peuples de l'Europe ; des ſerfs, des vilains.

Enfin, après la folie des croiſades, les princes ruinés vendent la liberté à des ſerfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail et par le commerce. Les villes ſont affranchies; les communes ont des priviléges; les droits des hommes renaiſſent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en diſpute avec leur roi et entre eux. La diſpute devenait par-tout une petite guerre inteſtine, compoſée de cent guerres civiles. C'eſt de cet abominable et ténébreux chaos que ſortit encore une faible lumière qui éclaira les communes, et qui rendit leur deſtinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vaſſaux de France pour la Normandie, enſuite pour la Guienne et pour d'autres provinces, prirent aiſément les uſages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent long-temps compoſés, comme en France, des barons et des évêques.

La cour de chancellerie anglaiſe fut une imitation du conſeil d'Etat auquel le chancelier de France préſide. La cour du banc du roi fut créée ſur le modèle du parlement inſtitué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juridiction du châtelet. La cour de l'échiquier reſſemblait à celle des généraux

des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine du roi eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, et quand il feſait ſon fils chevalier; tout cela rappelait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux, que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, juſqu'à cette époque du quatorzième ſiècle, le gouvernement anglais ſuivre pas à pas celui de la France. Les deux Egliſes ſont entièrement ſemblables; même aſſujettiſſement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on ſe plaint, et qu'on finit toujours par payer à cette cour avide; mêmes querelles plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines;

même chaos ; même mélange de rapines ſacrées, de ſuperſtitions et de barbarie.

La France et l'Angleterre, ayant donc été adminiſtrées ſi long-temps ſur les mêmes principes, ou plutôt ſans aucun principe, et ſeulement par des uſages tout ſemblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens ſont devenus auſſi différens que ceux de Maroc et de Veniſe ?

N'eſt-ce point que, l'Angleterre étant une île, le roi n'a pas beſoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui ſerait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'eſt-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'eſprit quelque choſe de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre, que quelques autres peuples ?

N'eſt-ce point par cette raiſon que s'étant toujours plaints de la cour de Rome, ils en ont entièrement ſecoué le joug honteux, tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, et en danſant avec ſes chaînes ?

La ſituation de leur pays, qui leur a rendu la navigation néceſſaire, ne leur a-t-elle pas donné auſſi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs, qui a fait de leur île le théâtre de tant de ſanglantes tragédies,

n'a-t-elle pas contribué auſſi à leur inſpirer une franchiſe généreuſe ?

N'eſt-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires qui a fait couler tant de ſang royal dans les combats et ſur les échafauds, et qui n'a jamais permis qu'ils employaſſent le poiſon dans leurs troubles civils ; tandis qu'ailleurs, ſous un gouvernement ſacerdotal, le poiſon était une arme ſi commune ?

L'amour de la liberté n'eſt-il pas devenu leur caractère dominant, à meſure qu'ils ont été plus éclairés et plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puiſſans, mais ils peuvent tous être également libres ; et c'eſt ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur conſtance.

Etre libre, c'eſt ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les pères aiment leurs enfans parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard, parce qu'il a fallu long-temps combattre des puiſſances reſpectées ; la puiſſance du pape, la plus terrible de toutes, puiſqu'elle était fondée ſur le préjugé et ſur l'ignorance ; la puiſſance royale, toujours prête à ſe déborder, et qu'il fallait contenir dans ſes bornes ; la puiſſance du baronage, qui était une anarchie ; la puiſſance des évêques, qui, mêlant

toujours

toujours le profane au ſacré, voulurent l'emporter ſur le baronage et ſur les rois.

Peu à peu la chambre des communes eſt devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eſt véritablement la nation ; puiſque le roi, qui eſt le chef, n'agit que pour lui, et pour ce qu'on appelle *ſa prérogative ;* puiſque les pairs ne ſont en parlement que pour eux ; puiſque les évêques n'y ſont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eſt pour le peuple, puiſque chaque membre eſt député du peuple. Or ce peuple eſt au roi comme environ huit millions ſont à l'unité. Il eſt aux pairs et aux évêques comme huit millions ſont à deux cents tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres ſont repréſentés par la chambre baſſe.

De cet établiſſement, en comparaiſon duquel la république de *Platon* n'eſt qu'un rêve ridicule, et qui ſemblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eſt né des abus affreux, et qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaſte machine l'ont preſque détruite du temps de *Fairfax* et de *Cromwell*. Le fanatiſme abſurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui conſume un beau bâtiment qui n'eſt que de bois.

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philoſophie a détruit le fanatiſme, qui ébranle les Etats les plus fermes. Il eſt à croire qu'une conſtitution qui a réglé les droits du roi, des nobles et du peuple, et dans laquelle chacun trouve ſa ſureté, durera autant que les choſes humaines peuvent durer.

Il eſt à croire auſſi que tous les Etats qui ne ſont pas fondés ſur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la légiſlation anglaiſe eſt enfin parvenue; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature, dont ils ſont dépouillés dans preſque toutes les monarchies. Ces droits ſont, liberté entière de ſa perſonne, de ſes biens; de parler à la nation par l'organe de ſa plume; de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un *juré* formé d'hommes indépendans; de ne pouvoir être jugé en aucun cas que ſuivant les termes précis de la loi; de profeſſer en paix quelque religion qu'on veuille, en renonçant aux emplois dont les ſeuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'eſt une très-grande et très-heureuſe prérogative par-deſſus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous poſſédiez

la veille ; que vous ne ſerez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon ou dans un déſert ; que vous aurez, en ſortant du ſommeil, le pouvoir de publier tout ce que vous penſez ; que, ſi vous êtes accuſé, ſoit pour avoir mal agi, ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne ſerez jugé que ſuivant la loi. Cette prérogative s'étend ſur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ſes biens et de ſa perſonne ; et s'il eſt accuſé, il peut demander que la moitié des jurés ſoit compoſée d'étrangers.

J'oſe dire que ſi on aſſemblait le genre-humain pour faire des lois, c'eſt ainſi qu'on les ferait pour ſa ſureté. Pourquoi donc ne ſont-elles pas ſuivies dans les autres pays ? n'eſt-ce pas demander pourquoi les cocos mûriſſent aux Indes et ne réuſſiſſent point à Rome ? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre ; qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de temps ; que la Suède en a élevé à ſon exemple pendant quelques années, et qu'ils n'ont pas réuſſi ; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple, en Boſnie, en Servie. Eſſayez donc d'en planter.

Et ſurtout, pauvre homme, ſi vous êtes bacha, effendi ou mollah, ne ſoyez pas aſſez

imbécillement barbare pour reſſerrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appeſantirez le joug, plus vos enfans, qui ne ſeront pas tous bachas, ſeront eſclaves. Quoi! malheureux, pour le plaiſir d'être tyran ſubalterne pendant quelques jours, vous expoſez toute votre poſtérité à gémir dans les fers! Oh qu'il eſt aujourd'hui de diſtance entre un anglais et un boſniaque!

SECTION VII.

Ce mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords et le roi, n'a pas toujours ſubſiſté. L'Angleterre a été long-temps eſclave; elle l'a été des Rómains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna ſurtout avec un ſceptre de fer. Il diſpoſait des biens, de la vie de ſes nouveaux ſujets, comme un monarque de l'Orient; il défendit, ſous peine de mort, qu'aucun anglais osât avoir du feu et de la lumière chez lui paſſé huit heures du ſoir, ſoit qu'il prétendît par là prévenir leurs aſſemblées nocturnes, ſoit qu'il voulût eſſayer, par une défenſe ſi bizarre, juſqu'où peut aller le pouvoir des hommes ſur d'autres hommes. Il eſt vrai qu'avant et après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont

eu des parlemens ; ils s'en vantent, comme ſi ces aſſemblées, appelées alors *parlemens*, compoſées de tyrans eccléſiaſtiques et de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté et de la félicité publiques.

Les barbares qui, des bords de la mer Baltique, fondirent dans le reſte de l'Europe, apportèrent avec eux l'uſage des états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, et qu'on connaît ſi peu. Les rois n'étaient point deſpotiques, cela eſt vrai ; et c'eſt préciſément par cette raiſon que les peuples gémiſſaient dans une ſervitude miſérable. Les chefs de ces ſauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Eſpagne et l'Angleterre, ſe firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entre eux les terres des vaincus : de là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces ſous-tyrans, qui diſputaient ſouvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiſeaux de proie, combattant contre un aigle pour ſucer le ſang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres ſe mirent bientôt de la partie. De tout temps le ſort des Gaulois, des Germains, des inſulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides et par les chefs de leurs villages, ancienne eſpèce de barons, mais moins tyrans que leurs ſucceſſeurs. Ces

druides se disaient médiateurs entre la Divinité et les hommes ; ils fesaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth et vandale. Les papes se mirent à leur tête ; et avec des brefs, des bulles et des moines, ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, et tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier qui, dans un pélerinage à Rome, se soumit à payer le denier de St *Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple ; l'Angleterre devint petit à petit une province du pape ; le saint père y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié ; les barons, qui n'y trouvèrent pas leur compte, chassèrent ce misérable roi, et mirent à sa place *Louis VIII*, père de St *Louis* roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, et lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes, déchiraient tous ainsi l'Angleterre,

où tous voulaient commander, le peuple, la plus nombreuſe, la plus utile, et même la plus vertueuſe partie des hommes, compoſée de ceux qui étudient les lois et les ſciences, des négocians, des artiſans, des laboureurs enfin qui exercent la première et la plus mépriſée des profeſſions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-deſſous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes euſſent alors part au gouvernement; c'étaient des vilains: leur travail, leur ſang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes étaient en Europe, ce qu'ils ſont encore en pluſieurs endroits du monde, ſerfs d'un ſeigneur, eſpèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des ſiècles pour rendre juſtice à l'humanité, pour ſentir qu'il était horrible que le grand nombre ſemât, et que le petit recueillît; et n'eſt-ce pas un bonheur pour les Français que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puiſſance légitime des rois, comme elle l'a été en Angleterre par celle du roi et de la nation?

Heureuſement, dans les ſecouſſes que les querelles des rois et des grands donnaient aux empires, les fers des nations ſe ſont plus ou moins relâchés: la liberté eſt née

en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean ſans terre* et *Henri III* à accorder cette fameuſe charte, dont le principal but était, à la vérité, de mettre les rois dans la dépendance des lords ; mais dans laquelle le reſte de la nation fut un peu favoriſé, afin que, dans l'occaſion, elle ſe rangeât du parti de ſes prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés anglaiſes, fait bien voir elle-même combien peu la liberté était connue ; le titre ſeul prouve que le roi ſe croyait abſolu de droit, et que les barons et le clergé même ne le forçaient à ſe relâcher de ce droit prétendu que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : » Nous accordons, de notre » libre volonté, les priviléges ſuivans aux » archevêques, évêques, abbés, prieurs et » barons de notre royaume, &c. » Dans les articles de cette charte, il n'eſt pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'exiſtait pas encore, ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre ; triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas. On voit, par l'article XXXII, que les hommes prétendus libres devaient le ſervice à leur ſeigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de

l'eſclavage. Par l'article XXI, le roi ordonne que ſes officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux et les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant et politique heureux, qui feſait ſemblant d'aimer les barons, mais qui les haïſſait et les craignait, s'aviſa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par là les vilains, qui, dans la ſuite, acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illuſtres pairs qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puiſſante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps ; et comme il n'y a proprement que les pairs qui ſoient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait preſque plus de nobleſſe en ce pays-là ſi les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, et conſervé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'oppoſer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui compoſent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, et rien de plus, puiſque aucun d'eux n'a la terre dont il

porte le nom. L'un eſt duc de *Dorſet*, et n'a pas un pouce de terre en Dorſetshire ; l'autre eſt comte d'un village, qui ſait à peine où ce village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne et baſſe juſtice, ni du droit de chaſſer ſur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fuſil ſur ſon propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il eſt noble ou prêtre, n'eſt point exempt de payer certaines taxes : tous les impôts ſont réglés par la chambre des communes qui, n'étant que la ſeconde par ſon rang, eſt la première par ſon crédit. Les ſeigneurs et les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorſqu'il s'agit de lever de l'argent ; mais il ne leur eſt pas permis d'y rien changer : il faut, ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent ſans reſtriction. Quand le bill eſt confirmé par les lords et approuvé par le roi, alors tout le monde paye ; chacun donne, non ſelon ſa qualité (ce qui ſerait abſurde), mais ſelon ſon revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire,

(1) La chaſſe n'eſt pas abſolument libre en Angleterre, et il y ſubſiſte ſur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui ſe croit libre.

mais une taxe réelle ſur les terres ; elles ont été évaluées toutes ſous le fameux roi *Guillaume III.* La taxe ſubſiſte toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainſi perſonne n'eſt foulé, et perſonne ne ſe plaint ; le payſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il mange du pain blanc, il eſt bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux, ni de couvrir ſon toit de tuiles, de peur que l'on ne hauſſe ſes impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de payſans qui ont environ cinq ou ſix cents livres ſterling de revenu, et qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, et dans laquelle ils vivent libres.

SECTION VIII.

Vous ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne, vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entrecoupée de vallées délicieuſes ; vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encore aujourd'hui par des deſcendans des Maures, qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le disais, il y avait sous *Philippe II* une nation peu nombreuse qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée est entre Pitos et Portugos; les habitans de ce séjour ignoré étaient presque inconnus des Maures même; ils parlaient une langue qui n'était ni l'espagnole, ni l'arabe, et qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raison en était que les Arabes leurs voisins, et avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne ni de la juive, connaissait médiocrement celle de *Mahomet*, et n'en fesait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait et des fruits à une statue d'*Hercule*. C'était-là toute sa religion. Du reste, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence et dans l'innocence. Un familier de l'inquisition les découvrit enfin. Le grand inquisiteur les fit tous brûler; c'est le seul événement de leur histoire.

Les motifs sacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé; et qu'ils ne connaissaient point la monnaie;

qu'ils n'avaient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin ; et que perſonne n'avait pris la peine de les baptiſer. On les déclara ſorciers et hérétiques ; ils furent tous revêtus du ſan-benito et grillés en cérémonie.

Il eſt clair que c'eſt ainſi qu'il faut gouverner les hommes : rien ne contribue davantage aux douceurs de la ſociété.

GRACE.

DANS les perſonnes, dans les ouvrages, grâce ſignifie non-ſeulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'eſt pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeſſe de la beauté ne devait jamais paraître ſans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce charme ſecret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un ſentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les diſcours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle perſonne n'aura point de grâces dans le viſage, ſi la bouche eſt fermée ſans ſourire, ſi les yeux ſont ſans douceur. Le ſérieux n'eſt jamais gracieux ; il n'attire point ; il approche trop du ſévère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eſt mal aſſuré ou gêné, la démarche précipitée ou peſante, les geſtes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans ſon extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur, ſera ſans grâce.

Il en eſt de même dans tous les arts. La proportion, la beauté peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du coloſſe de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'eſt pas celui des grâces.

Ce ſerait mal connaître *Michel-Ange* et le *Caravage*, que de leur attribuer les grâces de l'*Albane*. Le ſixième livre de l'Enéide eſt ſublime ; le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'*Horace* reſpirent les grâces, comme quelques-unes de ſes épîtres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre ſoit plus ſuſceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraiſon funèbre, une tragédie, un ſermon, ſi on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon en étant oppoſé aux

grâces; car leur oppoſé eſt la rudeſſe, le ſauvage, la ſéchereſſe. L'Hercule Farnèſe ne devait point avoir les grâces du Belvedère et de l'Antinoüs; mais il n'eſt ni rude, ni agreſte. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'eſt point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle;* il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être ſans grâces, ſans que cet ouvrage ait le moindre déſagrément. Le terrible, l'horrible, la deſcription, la peinture d'un monſtre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui eſt gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'oppoſé. Car ſi un artiſte, en quelque genre que ce ſoit, n'exprime que des choſes affreuſes, s'il ne les adoucit point par des contraſtes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en ſculpture, conſiſte dans la molleſſe des contours, dans une expreſſion douce; et la peinture a, par-deſſus la ſculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui ſe prêtent des agrémens par leurs attributs et par leurs regards.

Les grâces de la diction, ſoit en éloquence, ſoit en poëſie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phraſes, et encore plus de la délicateſſe des idées et des deſcriptions riantes. L'abus des grâces eſt l'afféterie,

comme l'abus du ſublime eſt l'ampoulé ; toute perfection eſt près d'un défaut.

Avoir de la grâce, s'entend de la choſe et de la perſonne : *Cet ajuſtement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la perſonne ſeulement : *Elle ſe préſente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans ſon maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir ſa grâce, c'eſt, par métaphore, obtenir ſon pardon, comme faire grâce eſt pardonner. On fait grâce d'une choſe en s'emparant du reſte. *Les commis lui prirent tous ſes effets, et lui firent grâce de ſon argent. Faire des grâces, répandre des grâces*, eſt le plus bel apanage de la ſouveraineté ; c'eſt faire du bien, c'eſt plus que juſtice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne ſe dit que par rapport à un ſupérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame, c'eſt être ſon amant favoriſé. Etre en grâce ſe dit d'un courtiſan qui a été en diſgrâce : on ne doit pas faire dépendre ſon bonheur de l'un, ni ſon malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui ſont aux deux côtés du chevet. Les grâces, en grec *charites*, terme qui ſignifie *aimable.*

Les Grâces, divinités de l'antiquité, ſont une des plus belles allégories de la mythologie

des

des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours, tantôt par l'imagination des poëtes qui en furent les théologiens, tantôt par les uſages des peuples; le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent ſouvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, et à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphroſyne*; c'eſt-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles préſidaient, aux bienfaits, à la concorde, aux réjouiſſances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblème ſenſible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait danſantes, et ſe tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont condamné la mythologie fabuleuſe, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont réſulterait la félicité du genre-humain.

GRACE. (DE LA)

SECTION PREMIERE.

Ce terme qui signifie faveur, privilége, est employé en ce sens par les théologiens. Ils appellent grâce une action de DIEU particulière sur les créatures pour les rendre justes et heureuses. Les uns ont admis la grâce universelle que DIEU présente à tous les hommes, quoique le genre-humain, selon eux, soit livré aux flammes éternelles, à l'exception d'un très-petit nombre; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion, les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il est évident qu'une grâce générale qui laisse l'univers dans le vice, dans l'erreur et dans le malheur éternel, n'est point une grâce, une faveur, un privilége, mais que c'est une contradiction dans les termes.

La grâce particulière est, selon les théologiens, ou suffisante, et cependant on y résiste : en ce cas elle ne suffit pas ; elle ressemble à un pardon donné par un roi à un criminel, qui n'en est pas moins livré au supplice.

Ou efficace, à laquelle on ne réſiſte jamais, quoiqu'on y puiſſe réſiſter ; et en ce cas les juſtes reſſemblent à des convives affamés à qui on préſente des mets délicieux, dont ils mangeront ſurement, quoiqu'en général ils ſoient ſuppoſés pouvoir n'en point manger.

Ou néceſſitante, à laquelle on ne peut ſe ſouſtraire ; et ce n'eſt autre choſe que l'enchaînement des décrets éternels et des événemens. On ſe gardera bien d'entrer ici dans le détail immenſe et rebattu de toutes les ſubtilités et de cet amas de ſophiſmes dont on a embarraſſé ces queſtions. L'objet de ce dictionnaire n'eſt point d'être le vain écho de tant de vaines diſputes.

St *Thomas* appelle la grâce une forme ſubſtantielle ; et le jéſuite *Bouhours* la nomme *un je ne ſais quoi ;* c'eſt peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donnée.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule ſur la Providence, ils ne s'y ſeraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomiſtes aſſurent que l'homme, en recevant la grâce efficace, n'eſt pas libre dans *le ſens compoſé*, mais qu'il eſt libre dans le ſens *diviſé ;* de l'autre, les moliniſtes inventent la ſcience moyenne de DIEU et le congruiſme ; on imagine des grâces excitantes, des prévenantes, des concomitantes, des coopérantes.

Laiſſons là toutes ces mauvaiſes plaiſanteries que les théologiens ont faites ſérieuſement. Laiſſons là tous leurs livres, et que chacun conſulte le ſens commun; il verra que tous les théologiens ſe ſont trompés avec ſagacité, parce qu'ils ont tous raiſonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont ſuppoſé que DIEU agit par des voies particulières. Or un DIEU éternel, ſans lois générales, immuables et éternelles, eſt un être de raiſon, un fantôme, un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés, dans toutes les religions où l'on ſe pique de raiſonner, d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas? c'eſt qu'ils ont voulu que le ſalut ne fût que pour leur ſecte; et ils ont voulu encore que ce ſalut dans leur ſecte ne fût le partage que de ceux qui leur ſeraient ſoumis. Ce ſont des théologiens particuliers, des chefs de parti diviſés entre eux. Les docteurs muſulmans ont les mêmes opinions et les mêmes diſputes, parce qu'ils ont le même intérêt; mais le théologien univerſel, c'eſt-à-dire le vrai philoſophe, voit qu'il eſt contradictoire que la nature n'agiſſe pas par les voies les plus ſimples; qu'il eſt ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe, et qu'il laiſſe tous les Aſiatiques indociles; qu'il lutte contre un autre homme,

lequel tantôt lui cède et tantôt briſe ſes armes divines ; qu'il préſente à un autre un ſecours toujours inutile. Ainſi la grâce conſidérée dans ſon vrai point de vue eſt une abſurdité. Ce prodigieux amas de livres compoſés ſur cette matière eſt ſouvent l'effort de l'eſprit, et toujours la honte de la raiſon.

SECTION II.

TOUTE la nature, tout ce qui exiſte, eſt une grâce de DIEU ; il fait à tous les animaux la grâce de les former et de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de ſoixante et dix pieds eſt accordée au ſapin et refuſée au roſeau. Il donne à l'homme la grâce de penſer, de parler et de le connaître ; il m'accorde la grâce de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit ſur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace et gratuite, c'eſt ſans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que St *Auguſtin*. Mais qu'il liſe le troiſième livre de l'Iliade, il verra que *Pâris* dit à ſon frère *Hector :* » Si les dieux vous » ont donné la valeur, et s'ils m'ont donné la » beauté, ne me reprochez pas les préſens de » la belle *Vénus ;* nul don des dieux n'eſt

„ mépriſable, il ne dépend pas des hommes „ de les obtenir. „

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter*, ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon, et enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grâce a manqué tour à tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la Providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers ; qu'elle gouvernait tout par des lois univerſelles ; que *Therſite* et *Achille* étaient égaux devant elle ; et que ni *Calchas*, ni *Thaltibius*, n'avaient jamais eu de grâce verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes, le chiendent et le chêne, la mite et l'éléphant, l'homme, les élémens et les aſtres obéiſſent à des lois invariables, que DIEU, immuable comme elles, établit de toute éternité. (*)

(*) Voyez PROVIDENCE.

SECTION III.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Meſſieurs, je vous avertis que notre ſouverain ſeigneur a pris pour ſa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican et dans ſes dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : » Vous ne pouvez la » mériter ; mon maître a fait la liſte de tous » les temps ; il n'a écouté que ſon bon plaiſir ; » il s'occupe continuellement à faire une » infinité de pots de chambre, et quelques » douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes pots » de chambre, tant pis pour vous. »

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'Etre éternel ſouverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices et tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon*, qui

lui fait ce juſte reproche, n'a pas héſité à l'appeler *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce grec, qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël* eut, dit-on, cinq cents enfans. Que diriez-vous ſi un marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage et le bon *Mulei-Iſmaël*, donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc; et pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié et qu'on brûle l'autre; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël*.

Vous prendriez aſſurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille marabouts, entretenus graſſement à vos dépens, venaient

vous

vous répéter la même nouvelle ; que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain et à l'eau, juſqu'à ce qu'ils fuſſent revenus dans leur bon ſens ?

Vous m'alléguez que mon indignation eſt aſſez raiſonnable contre les ſupralapſaires, qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour ſa gloire, et qu'il a toujours eu l'intention de les faire rouer et de les faire brûler, excepté deux qui étaient deſtinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapſaires, qui avouent que la première intention de *Mulei-Iſmaël* n'était pas de faire périr ſes enfans dans les ſupplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos, en bon père de famille, de ſe défaire d'eux par le feu et par la roue.

Ah ! ſupralapſaires, infralapſaires, gratuits, ſuffiſans, efficaciens, janſéniſtes, moliniſtes, devenez enfin hommes, et ne troublez plus la terre pour des ſottiſes ſi abſurdes et ſi abominables.

SECTION IV.

SACRÉS consulteurs de Rome moderne, illustres et infaillibles théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si *Paul-Emile*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, *César*, *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grâce de santé, selon St *Thomas*, et de la grâce médicinale selon *Cajetan ;* de la grâce extérieure et intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace, qui quelquefois est sans effet ; de la suffisante, qui quelquefois ne suffit pas ; de la versatile et de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous et moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des lois particulières, comme les vils humains, mais par ses lois générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU

fût ſemblable à un maître inſenſé qui donne un pécule à un eſclave, et refuſe la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être ſon courrier.

Tout eſt grâce de la part de DIEU ; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former ; aux arbres, la grâce de les faire croître ; aux animaux, celle de les nourrir : mais dira-t-on que ſi un loup trouve dans ſon chemin un agneau pour ſon ſouper, et qu'un autre loup meure de faim, DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière ? S'eſt-il occupé, par une grâce prévenante, à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres ſont ſoumis aux lois générales, comment une ſeule eſpèce d'animaux n'y ſerait-elle pas ſoumiſe ?

Pourquoi le maître abſolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un ſeul homme qu'à conduire le reſte de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque choſe dans le cœur d'un courlandais ou d'un biſcaïen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a impoſées à tous les aſtres ?

Quelle pitié de ſuppoſer qu'il fait, défait, refait continuellement des ſentimens dans

nous ! et quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changemens ſont imaginés. Un ſavoyard, un bergamaſque aura le lundi la grâce de faire dire une meſſe pour douze ſous ; le mardi il ira au cabaret et la grâce lui manquera ; le mercredi il aura une grâce coopérante qui le conduira à confeſſe, mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce ſera une grâce ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, et le reſte de la terre ne lui ſera de rien ! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens et des Chinois ! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, et ce roſeau qui rampe à ſes pieds ; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne, et a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des lois générales et éternelles. Voyez la même lumière ſe réfléchir du ſoleil à Saturne, et de Saturne à nous ; et dans cet accord de tant

d'aſtres emportés par un cours rapide dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que DIEU s'occupe de donner une grâce verſatile à ſœur *Thérèſe*, et une grâce concomitante à ſœur *Agnès*.

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voiſinage; qu'il donne ſa grâce à celui-là, et la refuſe à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grâce hier, l'aura demain; ne répète pas cette ſottiſe. DIEU a fait l'univers, et ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens ſont comme les combattans chez *Homère*, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt *Marc-Aurèle* qui parle, ce n'eſt pas moi; car DIEU, qui vous inſpire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, et tout ce que vous direz.

GRACIEUX.

Gracieux eſt un terme qui manquait à notre langue, et qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en eſt l'auteur, prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuſſi. Il veut dire plus qu'agréable ; il indique l'envie de plaire, des manières gracieuſes, un air gracieux. *Boileau*, dans ſon ode ſur Namur, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier moins fier, abaiſſé, modeſte :

Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord diſent : Notre gracieux ſouverain ; apparemment qu'ils entendent bienfeſant. De gracieux on a fait diſgracieux, comme de grâce on a formé diſgrâce : des paroles diſgracieuſes, une aventure diſgracieuſe. On dit diſgracié, et on ne dit pas gracié. On commence à ſe ſervir du mot gracieuſer, qui ſignifie recevoir, parler obligeamment ; mais ce mot n'eſt pas employé par les bons écrivains dans le ſtyle noble.

GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND eſt un des mots le plus fréquemment employés dans le ſens moral, et avec le moins de circonſpection. Grand homme, grand génie, grand eſprit, grand capitaine, grand philoſophe, grand orateur, grand poëte; on entend par cette expreſſion, *quiconque dans ſon art paſſe de loin les bornes ordinaires.* Mais comme il eſt difficile de poſer ces bornes, on donne ſouvent le nom de grand au médiocre.

On ſe trompe moins dans les ſignifications de ce terme au phyſique. On ſait ce que c'eſt qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande misère.

Quelquefois le terme *gros* eſt mis au phyſique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour grandes richeſſes; une groſſe pluie, pour grande pluie; mais non pas gros capitaine, pour grand capitaine; gros miniſtre, pour grand miniſtre. Grand financier ſignifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme eſt plus difficile à définir que le grand artiſte. Dans un art, dans une profeſſion, celui qui a paſſé de loin ſes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir ſurpaſſés, eſt appelé grand dans ſon art, et ſemble n'avoir eu beſoin que d'un ſeul mérite; mais le grand homme doit réunir des mérites différens. *Gonſalve*, ſurnommé le *grand capitaine*, qui diſait: *La toile d'honneur doit être groſſièrement tiſſue*, n'a jamais été appelé grand homme. Il eſt plus aiſé de nommer ceux à qui l'on doit refuſer l'épithète de grand homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il ſemble que cette dénomination ſuppoſe quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de ſon temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain, cependant, ne lui donne le titre de grand homme, parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'eſt le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux et les ſuccès ont éclaté. Les ſuccès ſont néceſſaires, parce qu'on ſuppoſe qu'un homme toujours malheureux l'a été par ſa faute.

Grand tout court exprime ſeulement une

dignité ; c'eſt en Eſpagne un nom appellatif, honorifique, diſtinctif, que le roi donne aux perſonnes qu'il veut honorer. Les grands ſe couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou ſeulement en ſe mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à ſeize principaux ſeigneurs les priviléges de la grandeſſe. Cet empereur, roi d'Eſpagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses ſucceſſeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les grands d'Eſpagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs et les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à pluſieurs premiers officiers de la couronne, comme grand ſénéchal, grand maître, grand chambellan, grand écuyer, grand échanſon, grand panetier, grand veneur, grand louvetier, grand fauconnier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les diſtinguer de ceux qui ſervaient ſous eux. On ne le donna ni au connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux, quoique le connétable fût le premier des grands officiers, le chancelier le ſecond officier de l'Etat, et le maréchal le ſecond officier de l'armée. La raiſon en eſt qu'ils n'avaient point de vice-

gérens, de ſous-connétables, de ſous-maréchaux, de ſous-chanceliers, mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres, au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel ſous le grand maître, des chambellans ſous le grand chambellan, des écuyers ſous le grand écuyer, &c.

Grand, qui ſignifie grand ſeigneur, a une ſignification plus étendue et plus incertaine. Nous donnons ce titre au ſultan des Turcs, qui prend celui de *Padisha* auquel grand ſeigneur ne répond point. On dit un grand, en parlant d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le diſent. Un homme de quelque naiſſance, ou un peu illuſtré, ne donne ce nom à perſonne. Comme on appelle communément grand ſeigneur celui qui a de la naiſſance, des dignités et des richeſſes, la pauvreté ſemble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, et non pas un pauvre grand ſeigneur.

Grand eſt autre que puiſſant; on peut être l'un et l'autre, mais le puiſſant déſigne une place importante: le grand annonce plus d'extérieur et moins de réalité; le puiſſant commande, le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'eſprit, dans les ſentimens, dans les manières, dans la con-

duite. Cette expreſſion n'eſt point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, ſont obligés à montrer de l'élévation. Il eſt bien vrai que l'homme le plus obſcur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque; mais l'uſage ne permet pas qu'on diſe: *Ce marchand, ce fermier, s'eſt conduit avec grandeur;* à moins que dans une circonſtance ſingulière, et par oppoſition, on ne diſe, par exemple: *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans ſa maiſon, et qui alluma un fagot de cannelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes conſtitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appellent encore votre grandeur. Ces titres que la baſſeſſe prodigue, et que la vanité reçoit ne ſont plus guère en uſage.

La hauteur eſt ſouvent priſe pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'eſt épuiſé à écrire ſur la grandeur, ſelon ce mot de *Montagne: Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au ſens moral, tient toujours du phyſique; il exprime quelque choſe de poids; c'eſt pourquoi on dit : *Un homme*, *un auteur*, *des maximes de poids;* pour *homme*, *auteur*, *maximes graves*. Le grave eſt au ſérieux ce que le plaiſant eſt à l'enjoué : il a un degré de plus, et ce degré eſt conſidérable. On peut être ſérieux par humeur, et même faute d'idées. On eſt grave, ou par bienſéance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave et être un homme grave. C'eſt un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui eſt grave dans la ſociété eſt rarement recherché. Un homme grave eſt celui qui s'eſt concilié de l'autorité, plus par ſa ſageſſe que par ſon maintien.

Pietate gravem ac meritis ſi fortè virum quem.

L'air décent eſt néceſſaire par-tout; mais l'air grave n'eſt convenable que dans les fonctions d'un miniſtère important, dans un conſeil. Quand la gravité n'eſt que dans le maintien, comme il arrive très-ſouvent, on dit gravement des inepties : cette eſpèce de ridicule inſpire de l'averſion. On ne pardonne

pas à qui veut en impoſer par cet air d'autorité et de ſuffiſance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit que *la gravité eſt un myſtère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'eſprit.* Sans examiner ſi cette expreſſion, *myſtère du corps*, eſt naturelle et juſte, il ſuffit de remarquer que la réflexion eſt vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité, mais non pour ceux qui ont dans l'occaſion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils ſont, aux matières qu'on traite.

Un auteur grave eſt celui dont les opinions ſont ſuivies dans les matières contentieuſes; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit ſur des choſes hors de doute. Il ſerait ridicule d'appeler *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le ſtyle. *Tite-Live*, de *Thou*, ont écrit avec gravité : on ne peut pas dire la même choſe de *Tacite*, qui a recherché la préciſion, et qui laiſſe voir de la malignité; encore moins du cardinal de *Retz*, qui met quelquefois dans ſes écrits une gaieté déplacée, et qui s'écarte quelquefois des bienſéances.

Le ſtyle grave évite les ſaillies, les plaiſanteries : s'il s'élève quelquefois au ſublime, ſi dans l'occaſion il eſt touchant, il rentre bientôt dans cette ſageſſe, dans cette ſimplicité

noble qui fait ſon caractère ; il a de la force, mais peu de hardieſſe. Sa plus grande difficulté eſt de n'être point monotone.

Affaire grave, cas grave, ſe dit plutôt d'une cauſe criminelle que d'un procès civil. Maladie grave ſuppoſe du danger.

GREC.

Obſervation ſur l'anéantiſſement de la langue grecque à Marſeille.

Il eſt bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marſeille, il ne reſte preſque aucun veſtige de la langue grecque en Provence, ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, et que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de ſiècles auparavant : nous ne les avons reçus que de la ſeconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos*, plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines, et depuis,

ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les Latins, et tous les mots d'anatomie et de médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare;* acier d'*axi* plutôt que d'*acies;* acre d'*agros* plutôt que d'*ager;* aile d'*ily* plutôt que d'*ala?*

On a été juſqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec ſignifie du miel, et *oon* ſignifie un œuf. On a fait encore mieux dans le Jardin des racines grecques; on y prétend que dîner vient de *dipnein*, qui ſignifie ſouper.

Si on veut s'en tenir aux expreſſions grecques que la colonie de Marſeille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liſte en ſera courte.

Aboyer, peut être de *bauzein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.

Babiller, peut être de *babazo.*
Balle, de *ballo.*
Bas, de *bathys.*
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto.*
Bouteille, de *bouttis.*
Bride, de *bryter.*
Brique, de *bryka.*
Coin, de *gonia.*
Colère, de *cholé.*
Colle, de *colla.*
Couper, de *copto.*
Cuiſſe, peut être d'*iſchis.*
Entraille, d'*entera.*
Fier, de *fiaros.*
Gargariſer, de *gargarizein.*
Hermite, d'*eremos.*
Idiot, d'*idiotes.*
Maraud, de *miaros.*
Moquer, de *mokeuo.*
Mouſtache, de *muſtax.*
Orgueil, d'*orge.*
Page, de *païs.*
Siffler, peut être de *ſiffloo.*
Tuer, de *thuein.*

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille, du temps d'*Auguſte*, dans toute ſa pureté; et je m'étonne ſurtout que la plupart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de

choſes

choſes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain; mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaſtèrent l'empire romain; barbarie dont il reſte encore tant de traces.

GREGOIRE VII.

Bayle lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le boute-feu de l'Europe (*a*), lui accorde le titre de grand homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne ſe piquait que de conquêtes et de la vertu militaire, ait ſubjugué tant d'autres peuples, cela eſt beau et glorieux ſelon le monde; mais on n'en eſt pas ſurpris quand on y fait un peu réflexion. C'eſt bien un autre ſujet de ſurpriſe, quand on voit la nouvelle Rome, ne ſe piquant que du miniſtère apoſtolique, acquérir une autorité ſous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a preſque point*

(*a*) Voyez *Bayle*, à l'article GREGOIRE.

d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne ſe ſoit enfin très-mal trouvé de ſa réſiſtance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puiſſans princes avec la cour de Rome ſe terminent preſque toujours à leur confuſion.

Je ne ſuis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra ſe trouver bien des gens qui ne ſeront pas de mon avis : mais le voici ; et le réfutera qui voudra :

1°. Ce n'eſt pas à la confuſion des princes d'Orange et des ſept Provinces-Unies, que ſe ſont terminés leurs différens avec Rome. Et *Bayle* ſe moquant de Rome dans Amſterdam, était un aſſez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Eliſabeth*, de *Guſtave Vaſa* en Suède, des rois de Danemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la ſeule petite ville de Genève, ſur la politique de la cour romaine, ſont d'aſſez bons témoignages qu'il eſt aiſé de lui réſiſter en fait de religion et de gouvernement.

2°. Le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint ;* le pape *Clément VII* priſonnier au château Saint-Ange : *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, et érigeant dans Rome même un monument de la ſoumiſſion du pape ; et de

nos jours les jéſuites, cette principale milice papale détruite ſi aiſément en Eſpagne, en France, à Naples, à Goa et dans le Paraguai, tout cela prouve aſſez que quand les princes puiſſans ſont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confuſion; ils pourront ſe laiſſer fléchir, mais ils ne ſeront pas confondus.

3° Quand les papes ont marché ſur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait préciſément, dans ces temps de leur grandeur, que ce que feſaient les califes ſucceſſeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns et les autres, en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'inveſtiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit : *Ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de ſa dignité d'empereur et de ſes royaumes de Germanie et d'Italie.*

Maimbourg ſe trompe. Le pape *Zacharie*, long-temps auparavant, avait mis une couronne ſur la tête de l'auſtraſien *Pepin* uſurpateur du royaume des Francs; puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident, et privé par là l'impératrice *Irène* de tout cet empire; et depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de

l'Egliſe romaine qui ne s'imaginât que ſon évêque diſpoſait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme ſacrée qui repoſait dans la ſacriſtie de Saint-Jean de Latran, et qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occaſions. Cette prérogative eſt ſi belle, elle élève ſi haut la dignité d'un exorciſte né à Velletri, ou à Civita-Vecchia, que ſi *Luther*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin* et tous les prophètes des Cévènes étaient nés dans un miſérable village auprès de Rome et y avaient été tonſurés, ils auraient ſoutenu cette Egliſe avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps, du lieu où l'on eſt né, et des circonſtances où l'on ſe trouve. *Grégoire VII* était né dans un ſiècle de barbarie, d'ignorance et de ſuperſtition ; et il avait affaire à un empereur jeune, débauché, ſans expérience, manquant d'argent, et dont le pouvoir était conteſté par tous les grands ſeigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'auſtraſien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aiſe d'obéir à des Francs, ou à des Teutons ; il les haïſſait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, ſi les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons*

n'avaient laiſſé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y avaient été puiſſans; et depuis les *Othons*, on ſait que l'Europe fut dans une anarchie affreuſe.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée ſous les empereurs de la maiſon de Franconie. La moitié de l'Allemagne était ſoulevée contre *Henri IV;* la grande ducheſſe comteſſe *Mathilde* ſa couſine-germaine, plus puiſſante que lui en Italie, était ſon ennemie mortelle. Elle poſſédait, ſoit comme fiefs de l'empire, ſoit comme allodiaux, tout le duché de Toſcane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmeſan, une partie de la Marche d'Ancône, Reggio, Modène, Spolète, Vérone; elle avait des droits, c'eſt-à-dire des prétentions, ſur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, ſelon ſon uſage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane et le ſacré pour gouverner cette princeſſe, et pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint ſon directeur, et de ſon directeur ſon héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet ſon amant, ou s'il feignit de l'être, ou ſi ſes ennemis feignirent qu'il l'était, ou ſi dans des momens d'oiſiveté, ce petit homme très-pétulant et

très-vif abuſa quelquefois de ſa pénitente, qui était femme, faible et capricieuſe : rien n'eſt plus commun dans l'ordre des choſes humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point regiſtre ; comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs et de dirigées ; comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ſes ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accuſation pour une preuve. C'eſt bien aſſez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de ſa pénitente, ſans aſſurer qu'il prétendit encore à ſa perſonne.

6°. La donation qu'il ſe fit faire en 1077 par la comteſſe *Mathilde*, eſt plus que ſuſpecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'eſt que non-ſeulement on ne montra jamais cet acte, mais que dans un ſecond acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la fortereſſe de Canoſſe ; et dans le ſecond acte, on dit qu'elle avait été faite dans Rome (*). Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop ſcrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là (et ces temps ſont bien longs), il y en a plus de neuf cents d'évidemment fauſſes.

Il y eut deux ſortes d'uſurpateurs dans

(*) Voyez DONATIONS.

notre Europe, et ſurtout en Italie, les brigands et les fauſſaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort ſon héroïſme par ſes prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur ; et en cela il fit bien, puiſque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape. *Henri* le dépoſait, et il dépoſait *Henri :* juſque-là il n'y a rien à dire, tout eſt égal de part et d'autre. Mais *Grégoire* s'aviſa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; et le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait et tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthouſiaſte qu'habile.

Je ſigne de tout mon cœur ce que dit *Bayle : Quand on s'engage à prédire l'avenir, on fait proviſion ſur toutes choſes d'un front d'airain et d'un magaſin inépuiſable d'équivoques.* Mais vos ennemis ſe moquent de vos équivoques ; leur front eſt d'airain comme le vôtre ; et ils vous traitent de fripon inſolent et mal-adroit.

8°. Notre grand homme finit par voir prendre la ville de Rome d'aſſaut en 1083 ; il fut aſſiégé dans le château nommé depuis Saint-Ange, par ce même empereur *Henri IV*

qu'il avait osé dépossséder. Il mourut dans la misère et dans le mépris à Salerne, sous la protection du normand *Robert Guiscard*.

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'histoire des *Scipion*, des *Caton*, des *Pompée* et des *César*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux, devenu pape sous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint, du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoît XIII*. On imprima même un office de St *Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidelles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur*.

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio*, qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appelait la *Constitution*, et qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende ;* homme d'ailleurs fort aimable et de la meilleure compagnie ; obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, et d'en rire. (*)

(*) Voyez dans l'*Essai sur les mœurs*, tome II, page 315, la note des éditeurs sur la canonisation de *Grégoire VII*.

GUERRE.

TOUS les animaux ſont perpétuellement en guerre : chaque eſpèce eſt née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas juſqu'aux moutons et aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpèce ſe font la guerre pour des femelles, comme *Ménélas* et *Pâris*. L'air, la terre et les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations, il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada, *komme* et *guerrier* ſont ſynonymes; et nous avons vu que dans notre hémiſphère, *voleur* et *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine que la guerre traîne toujours à ſa

ſuite la peſte et la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, et qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très-bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations et fait périr, année commune, quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la la Phrygie et des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent long-temps ſur mer et ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte dont les parens avaient fait un pacte de famille, il y a trois ou quatre cents ans, avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt

mort d'apoplexie. Le prince et ſon conſeil voient ſon droit évident. Cette province, qui eſt à quelques centaines de lieues de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui ; que pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement, ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun ſelon ſon pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que *Gengis-kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, et qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie ; ils ſe diviſent auſſitôt en deux bandes, comme des moiſſonneurs, et vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre

les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux, et invoque DIEU solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché

des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie ; elle ſe repréſente un DIEU juſte et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, ſéditions, brigandages, embuſcades, ſurpriſes de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime ſous la bannière de ſon ſaint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns ſont vêtus d'un long juſtaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemiſe par-deſſus une robe ; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par-deſſus leur chemiſe. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'eſt fait jadis en Paleſtine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reſte de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèſes que les dames qui étendent légérement un peu de carmin ſur leurs joues fraîches, feront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Polyeucte et Athalie ſont les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait ſervir ſur ſa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement ſon ſalut, et qu'un pauvre homme

qui mange pour deux ſous et demi de mouton, va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpèce, il y en a trois ou quatre, tout au plus, compoſées par un gaulois nommé *Maſſillon*, qu'un honnête homme peut lire ſans dégoût ; mais dans tous ces diſcours à peine en trouverez-vous deux où l'orateur oſe dire quelques mots contre ce fléau et ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux et tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation du genre-humain, et la ſeule manière de le réparer ; ils ne diſent rien des efforts abominables que nous feſons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô *Bourdaloue !* mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure ſur quelques piqûres d'épingles, et vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philoſophes moraliſtes, brûlez tous

vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre-humain conſacrée à l'héroïſme ſera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfeſance, la modeſtie, la tempérance, la douceur, la ſageſſe, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de ſix cents pas me fracaſſe le corps, et que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou ſix mille mourans, tandis que mes yeux, qui s'ouvrent pour la dernière fois, voient la ville où je ſuis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers ſons qu'entendent mes oreilles, ſont les cris des femmes et des enfans expirans ſous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaiſſons pas ?

Ce qu'il y a de pis, c'eſt que la guerre eſt un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu *Mars ; Sabaoth* chez les Juifs ſignifie *le dieu des armes :* mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux, inſenſé, infernal.

Le célèbre *Monteſquieu*, qui paſſait pour humain, a pourtant dit qu'il eſt juſte de porter le fer et la flamme chez ſes voiſins, dans la crainte qu'ils ne faſſent trop bien leurs affaires.

Si c'eſt là l'eſprit des lois, c'eſt celui des lois de *Borgia* et de *Machiavel*. Si malheureuſement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle ſoit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Monteſquieu* : (*a*)

„ Entre les ſociétés le droit de la défenſe „ naturelle entraîne quelquefois la néceſſité „ d'attaquer, lorſqu'un peuple voit qu'une „ plus longue paix en mettrait un autre en „ état de le détruire, et que l'attaque eſt dans „ ce moment le ſeul moyen d'empêcher cette „ deſtruction. „

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le ſeul moyen d'empêcher cette deſtruction ? Il faut donc que vous ſoyez sûr que ce voiſin vous détruira s'il devient puiſſant. Pour en être sûr, il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas c'eſt lui qui commence la guerre, ce n'eſt pas vous ; votre ſuppoſition eſt fauſſe et contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuſte, c'eſt celle que vous propoſez ; c'eſt d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne ſoit en état de vous attaquer : c'eſt-à-dire qu'il faut que vous haſardiez de ruiner le pays dans l'eſpérance de ruiner ſans raiſon celui d'un

(*a*) *Eſprit des lois*, liv. X, chap. II.

autre ; cela n'eſt aſſurément ni honnête ni utile, car on n'eſt jamais sûr du ſuccès ; vous le ſavez bien.

Si votre voiſin devient trop puiſſant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puiſſant comme lui ? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si, ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers et de ſoldats, imitez-le dans cette ſage économie. S'il exerce mieux ſes matelots, exercez les vôtres ; tout cela eſt très-juſte. Mais d'expoſer votre peuple à la plus horrible misère, dans l'idée ſi ſouvent chimérique d'accabler votre cher frère le ſéréniſſime prince limitrophe ! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conſeil.

GUEUX, MENDIANT.

Tout pays où la gueuſerie, la mendicité eſt une profeſſion, eſt mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, eſt une vermine qui s'attache à l'opulence, oui, mais il faut la ſecouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté ; que les hôpitaux ſoient pour les maladies et la vieilleſſe, les ateliers pour la jeuneſſe ſaine et vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit, il y a dix ans, pour la paroiſſe Saint-Leu et Saint-Gilles, qui eſt la paroiſſe des gueux et des convulſionnaires :

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangélifés.

Que veut dire évangile, Gueux, mes chers frères ? il ſignifie *bonne nouvelle*. C'eſt donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre ; et quelle eſt-elle ? c'eſt que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit ; et ils finirent par n'avoir pas un aſile. Si vous travaillez, vous ſerez auſſi heureux que les autres hommes.

Meſſieurs les prédicateurs de Saint-Euſtache et de Saint-Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux ſermons en ſtyle fleuri, qui procurent aux auditeurs une digeſtion aiſée dans un doux aſſoupiſſement, et mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'Ecriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job*, qui fut quelque temps dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre

juſtice, et pour vous envoyer aux galères ſi votre fainéantiſe vous porte à voler maladroitement.

Le roi travaille ; il aſſiſte tous les jours à ſes conſeils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en eſt pas plus riche : d'accord ; mais ce n'eſt pas ſa faute. Les financiers ſavent mieux que vous et moi qu'il n'entre pas dans ſes coffres la moitié de ſon revenu ; il a été obligé de vendre ſa vaiſſelle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que ſoixante et quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout d'un coup ſept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job*, il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la ſienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères ; agiſſez pour vous ; car je vous avertis que ſi vous n'avez pas ſoin de vous-mêmes, perſonne n'en aura ſoin ; on vous traitera comme dans pluſieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous aſſiſte.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous ; nous ſerons nourris par les ſeigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger

à leur table ; ils ont pour la plupart assez de peine à se nourrir eux-mêmes, malgré la *Méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture*, et cent ouvrages de cette espèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'usage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque esprit ; ils disent qu'ils feront des vers, qu'ils composeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet ;* qu'ils travailleront pour les nouvelles ecclésiastiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*, des oraisons funèbres pour des évêques, des chansons pour l'opéra comique. C'est du moins une occupation ; on ne vole pas sur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire, on ne vole que ses créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui risquez les galères en passant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous serez riches et honorés.

H.

HABILE, HABILETÉ.

HABILE, terme adjectif, qui, comme preſque tous les autres, a des acceptions diverſes, ſelon qu'on l'emploie. Il vient évidemment du latin *habilis*, et non, comme le prétend *Pezron*, du celte *habil*. Mais il importe plus de ſavoir la ſignification des mots que leur ſource.

En général il ſignifie plus que capable, plus qu'inſtruit, ſoit qu'on parle d'un artiſte ou d'un général, ou d'un ſavant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit ſur la guerre, ou même l'avoir vue, ſans être habile à la faire. Il peut être capable de commander; mais pour acquérir le nom d'habile général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec ſuccès.

Un juge peut ſavoir toutes les lois ſans être habile à les appliquer. Le ſavant peut n'être habile ni à écrire ni à enſeigner. L'habile homme eſt donc celui qui fait un grand uſage de ce qu'il ſait; le capable peut, et l'habile exécute. Ce mot ne convient point aux arts de pur génie; on ne dit pas, un habile poëte,

un habile orateur ; et ſi on le dit quelquefois d'un orateur, c'eſt lorſqu'il s'eſt tiré avec habileté, avec dextérité, d'un ſujet épineux.

Par exemple, *Boſſuet* ayant à traiter, dans l'oraiſon funèbre du grand *Condé*, l'article de ſes guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence auſſi glorieuſe que l'innocence même. Il manie ce morceau habilement, et dans le reſte il parle avec grandeur.

On dit, habile hiſtorien, c'eſt-à-dire l'hiſtorien qui a puiſé dans les bonnes ſources, qui a comparé les relations, qui en juge ſainement, en un mot qui s'eſt donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquence convenable, il eſt plus qu'habile, il eſt grand hiſtorien, comme *Tite-Live*, de *Thou*, &c.

Le mot d'habile convient aux arts qui tiennent à la fois de l'eſprit et de la main, comme la peinture, la ſculpture. On dit, un habile peintre, un habile ſculpteur, parce que ces arts ſuppoſent un long apprentiſſage, au lieu qu'on eſt poëte preſque tout d'un coup, comme *Virgile*, *Ovide*, &c. et qu'on eſt même orateur ſans avoir beaucoup étudié, ainſi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant habile prédicateur? C'eſt qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence, et ce n'eſt pas un grand

éloge. On ne dit pas du ſublime *Boſſuet*, c'eſt un *habile feſeur d'oraiſons funèbres*. Un ſimple joueur d'inſtrumens eſt habile. Un compoſiteur doit être plus qu'habile ; il lui faut du génie. Le metteur-en-œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a deſſiné habilement.

Dans le ſtyle comique, habile peut ſignifier diligent, empreſſé. *Molière* fait dire à M. *Loyal:*

Que chacun ſoit habile
A vider de céans juſqu'au moindre uſtenſile.

Un habile homme dans les affaires eſt inſtruit, prudent et actif ; ſi l'un de ces trois mérites lui manque, il n'eſt point habile.

Habile courtiſan emporte un peu plus de blâme que de louange ; il veut dire trop ſouvent habile flatteur : il peut auſſi ne ſignifier qu'un homme adroit qui n'eſt ni bas ni méchant. Le renard qui, interrogé par le lion ſur l'odeur qu'exhale ſon palais, lui répond qu'il eſt enrhumé, eſt un courtiſan habile. Le renard qui, pour ſe venger de la calomnie du loup, conſeille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer ſa majeſté, eſt plus qu'habile courtiſan. C'eſt en conſéquence qu'on dit, un habile fripon, un habile ſcélérat.

Habile, en juriſprudence, ſignifie reconnu capable par la loi; et alors capable veut dire ayant droit, ou pouvant avoir droit. On eſt habile à ſuccéder; les filles ſont quelquefois habiles à poſſéder une pairie, elles ne ſont point habiles à ſuccéder à la couronne.

Les particules *dans*, *à* et *en*, s'emploient avec ce mot. On dit habile dans un art, habile à manier le ciſeau, habile en mathématique.

On ne s'étendra point ici ſur le moral, ſur le danger de vouloir être trop habile, ou de faire l'habile homme, ſur les riſques que court ce qu'on appelle une habile femme, quand elle veut gouverner les affaires de ſa maiſon ſans conſeil. On craint d'enfler ce dictionnaire d'inutiles déclamations (*a*). Ceux qui préſident à ce grand et important ouvrage, doivent traiter au long les articles des arts et des ſciences qui inſtruiſent le public; et ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature, doivent avoir le mérite d'être courts.

Habileté. Ce mot eſt à capacité ce qu'habile eſt à capable : habileté dans une ſcience, dans un art, dans la conduite.

On exprime une qualité acquiſe en diſant, il a de l'habileté. On exprime une action en diſant, il a conduit cette affaire avec habileté.

(*a*) Ces mots ont été compoſés pour le Dictionnaire encyclopédique.

Habilement

Habilement a les mêmes acceptions : il travaille, il joue, il enſeigne habilement ; il a ſurmonté habilement cette difficulté. Ce n'eſt guère la peine d'en dire davantage ſur ces petites choſes.

HAUTAIN.

HAUTAIN eſt le ſuperlatif de haut et d'altier. Ce mot ne ſe dit que de l'eſpèce humaine : on peut dire en vers :

Un courſier plein de feu levant ſa tête altière.

. . . . . .

J'aime mieux ces forêts altières
Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un courſier. On a blâmé dans *Malherbe*, et il paraît que c'eſt à tort, ces vers ſi connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a ſuppoſé mal à propos les ames dans ces ſépulcres ; mais on pouvait ſe ſouvenir qu'il y avait deux ſortes d'ames chez les poëtes anciens, l'une

était l'entendement, et l'autre l'ombre légère, le ſimulacre du corps. Cette dernière reſtait quelquefois dans les tombeaux, ou errait autour d'eux. La théologie ancienne eſt toujours celle des poëtes, parce que c'eſt celle de l'imagination. On a cru cette petite obſervation néceſſaire.

Hautain eſt toujours pris en mauvaiſe part. C'eſt l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant; c'eſt le plus sûr moyen de ſe faire haïr, et le défaut dont on doit le plus ſoigneuſement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occaſion avec bienſéance. Un prince peut et doit rejeter avec une hauteur héroïque des propoſitions humiliantes, mais non pas avec des airs hautains, un ton hautain, des paroles hautaines. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être hautaines, parce qu'ils leur paſſent tout; mais les femmes ne leur pardonnent pas.

L'ame haute eſt l'ame grande; la hautaine eſt ſuperbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modeſtie; on n'a point l'humeur hautaine ſans un peu d'inſolence; l'inſolent eſt à l'égard du hautain ce qu'eſt le hautain à l'impérieux. Ce ſont des nuances qui ſe ſuivent, et ces nuances ſont ce qui détruit les ſynonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a

pu, par les mêmes raiſons qu'on peut voir au mot *Habile*. Le lecteur ſent combien il ſerait aiſé et ennuyeux de déclamer ſur ces matières.

HAUTEUR.

Grammaire, morale.

Si hautain eſt pris en mal, hauteur eſt tantôt une bonne, tantôt une mauvaiſe qualité, ſelon la place qu'on tient, l'occaſion où l'on ſe trouve, et ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une hauteur noble et bien placée, eſt celui de *Popilius*, qui trace un cercle autour d'un puiſſant roi de Syrie, et lui dit : Vous ne ſortirez pas de ce cercle ſans ſatisfaire à la république ou ſans attirer ſa vengeance. Un particulier qui en uſerait ainſi ſerait un impudent. *Popilius*, qui repréſentait Rome, mettait toute la grandeur de Rome dans ſon procédé, et pouvait être un homme modeſte.

Il y a des hauteurs généreuſes ; et le lecteur dira que ce ſont les plus eſtimables. Le duc d'*Orléans*, régent du royaume, preſſé par M. *Sum*, envoyé de Pologne, de ne point recevoir le roi *Staniſlas*, lui répondit : Dites à votre maître que la France a toujours été l'aſile des rois.

La hauteur avec laquelle *Louis XIV* traita quelquefois ſes ennemis, eſt d'un autre genre, et moins ſublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le père *Bouhours* dit du miniſtre d'Etat *Pompone. Il avait une hauteur, une fermeté d'ame que rien ne feſait ployer. Louis XIV*, dans un mémoire de ſa main (*a*), dit de ce même miniſtre qu'il n'avait ni fermeté, ni dignité.

On a ſouvent employé au pluriel le mot hauteur dans le ſtyle relevé, les *hauteurs de l'eſprit humain ;* et on dit dans le ſtyle ſimple, il a eu des hauteurs, il s'eſt fait des ennemis par ſes hauteurs.

Ceux qui ont approfondi le cœur humain en diront davantage ſur ce petit article.

HEMISTICHE.

HEMISTICHE, ἡμίστιχος, *ſ. m.* moitié de vers, demi-vers, repos au milieu du vers. Cet article, qui paraît d'abord une minutie, demande pourtant toute l'attention de quiconque veut s'inſtruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'eſt proprement le partage que des vers alexandrins. La néceſſité de couper toujours ces vers en deux parties égales, et la

(*a*) On trouve ce mémoire dans le *Siècle de Louis XIV.*

néceſſité non moins forte d'éviter la monotonie, d'obſerver ce repos, et de le cacher, ſont des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il eſt plus difficile.

Voici des vers techniques qu'on propoſe, quelque faibles qu'ils ſoient, pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'hémiſtiche ſemble entraîner avec elle :

Obſervez l'hémiſtiche, et redoutez l'ennui
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
Que votre phraſe heureuſe, et clairement rendue,
Soit tantôt terminée, et tantôt ſuſpendue ;
C'eſt le ſecret de l'art. Imitez ces accens
Dont l'aiſé Géliotte avait charmé nos ſens.
Toujours harmonieux, et libre ſans licence,
Il n'appeſantit point ſes ſons et ſa cadence.
Sallé, dont Terpſicore avait conduit les pas,
Fit ſentir la meſure, et ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreille n'ont qu'à conſulter ſeulement les points et les virgules de ces vers ; ils verront qu'étant toujours partagés en deux parties égales, chacune de ſix ſyllabes, cependant la cadence y eſt toujours variée, la phraſe y eſt contenue ou dans un demi-vers, ou dans un vers entier, ou dans deux. On peut même ne compléter le ſens

qu'au bout de ſix vers ou de huit ; et c'eſt ce mélange qui produit une harmonie dont on eſt frappé, et dont peu de lecteurs voient la cauſe.

Pluſieurs dictionnaires diſent que l'hémiſtiche eſt la même choſe que la céſure, mais il y a une grande différence. L'hémiſtiche eſt toujours à la moitié du vers. La céſure qui rompt le vers eſt par-tout où elle coupe la phraſe.

Tiens, le voilà, marchons, il eſt à nous, viens, frappe.

Preſque chaque mot eſt une céſure dans ce vers.

Hélas quel eſt le prix des vertus? la ſouffrance.

La céſure eſt ici à la neuvième ſyllabe.

Dans les vers de cinq pieds ou de dix ſyllabes, il n'y a point d'hémiſtiche, quoï qu'en diſent tant de dictionnaires ; il n'y a que des céſures, on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds et demi.

Ainſi partagés, — boiteux et mal faits,
Ces vers languiſſans — ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette eſpèce dans le temps qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très-difficilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres latins,

les ſeuls qui ont en effet naturellement cet hémiſtiche; mais on ne ſongeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les ſpondées et par les dactyles; que leurs hémiſtiches pouvaient contenir ou cinq ou ſix ou ſept ſyllabes. Mais ce genre de vers français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des hémiſtiches de cinq ſyllabes égales, et ces deux meſures étant trop courtes et trop rapprochées, il en réſultait néceſſairement cette uniformité ennuyeuſe qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus, le vers pentamètre latin, venant après un hexamètre, produiſait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux hémiſtiches égaux pourraient ſe ſouffrir dans des chanſons; ce fut pour la muſique que *Sapho* les inventa chez les Grecs, et qu'*Horace* les imita quelquefois, lorſque le chant était joint à la poëſie, ſelon ſa première inſtitution. On pourrait parmi nous introduire dans le chant cette meſure qui approche de la ſaphique :

L'Amour eſt un Dieu — que la terre adore,
Il fait nos tourmens — il ſait les guérir :
Dans un doux repos — heureux qui l'ignore,
Plus heureux cent fois — qui peut le ſervir.

Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cauſe de la

cadence uniforme. Les vers de dix ſyllabes ordinaires ſont d'une autre meſure ; la céſure ſans hémiſtiche eſt preſque toujours à la fin du ſecond pied, de ſorte que le vers eſt ſouvent en deux meſures, l'une de quatre, l'autre de ſix ſyllabes. Mais on lui donne auſſi ſouvent une autre place, tant la variété eſt néceſſaire.

Languiſſant, faible et courbé ſous les maux,
J'ai conſumé mes jours dans les travaux.
Quel fut le prix de tant de ſoins ? l'envie ;
Son ſouffle impur empoiſonna ma vie.

Au premier vers, la céſure eſt après le mot *faible* ; au ſecond, après *jours* ; au troiſième, elle eſt encore plus loin, après *ſoins* ; au quatrième elle eſt après *impur*.

Dans les vers de huit ſyllabes il n'y a ni hémiſtiche ni céſure.

Loin de nous ce diſcours vulgaire,
Que la nature dégénère,
Que tout paſſe et que tout finit.
La nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt un Dieu qui la rajeunit.

Au premier vers s'il y avait une céſure, elle ſerait à la ſixième ſyllabe. Au troiſième, elle ſerait à la troiſième ſyllabe, *paſſe*, plutôt

à

à la quatrième *ſe*, qui eſt confondue avec la troiſième *pas*; mais en effet il n'y a point là de céſure. L'harmonie des vers de cette meſure conſiſte dans le choix heureux des mots et dans les rimes croiſées ; faible mérite ſans les penſées et les images.

Les Grecs et les Latins n'avaient point d'hémiſtiches dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poëſies.

Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,
Le corteſie, l'audaci impreſe io canto
Che furo al tempo che paſſaro i mori
D'Africa il mar, et in Francia nocquer tanto, &c.

Ces vers ſont comptés d'onze ſyllabes, et le génie de la langue italienne l'exige. S'il y avait un hémiſtiche, il faudrait qu'il tombât au deuxième pied et trois quarts.

La poëſie anglaiſe eſt dans le même cas. Les grands vers anglais ſont de dix ſyllabes ; ils n'ont point d'hémiſtiches, mais ils ont des céſures marquées.

At tropington — not far from Cambridge, ſtood
A croſs a pleaſing ſtream — a bridge of would
Near it a mill — in low and plashy ground,
Where corn for all the neibouring parts — was ground.

Les céſures différentes de ces vers ſont déſignées par les tirets.

Au reſte, il eſt inutile de dire que ces vers ſont le commencement de l'ancien conte italien du *Berceau*, traité depuis par *la Fontaine*. Mais ce qui eſt utile pour les amateurs, c'eſt de ſavoir que non-ſeulement les Anglais et les Italiens ſont affranchis de la gêne de l'hémiſtiche, mais encore qu'ils ſe permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles; et qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'alonger et d'accourcir les mots ſelon le beſoin, d'en changer la terminaiſon; de leur ôter des lettres; qu'enfin dans leurs pièces dramatiques et dans quelques poëmes, ils ont ſecoué le joug de la rime. De ſorte qu'il eſt plus aiſé de faire cent vers italiens et anglais paſſables que dix français, à génie égal.

Les vers allemands ont un hémiſtiche, les eſpagnols n'en ont point. Tel eſt le génie différent des langues, dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui conſiſte dans la conſtruction des phraſes, dans les termes plus ou moins longs, dans la facilité des inverſions, dans les verbes auxiliaires, dans le plus ou moins d'articles, dans le mélange plus ou moins heureux des voyelles et des conſonnes; ce génie, dis-je, détermine toutes les différences qui ſe trouvent dans la poëſie de toutes les nations. L'hémiſtiche tient évidemment à ce génie des langues,

C'eſt bien peu de choſe qu'un hémiſtiche. Ce mot ſemblait à peine mériter un article, cependant on a été forcé de s'y arrêter un peu. Rien n'eſt à mépriſer dans les arts ; les moindres règles ſont quelquefois d'un très-grand détail. Cette obſervation ſert à juſtifier l'immenſité de ce dictionnaire, et doit inſpirer de la reconnaiſſance pour les peines prodigieuſes de ceux qui ont entrepris un ouvrage, lequel doit rejeter, à la vérité, toute déclamation, tout paradoxe, toute opinion haſardée, mais qui exige que tout ſoit approfondi.

HERESIE.

SECTION PREMIERE.

Mot grec qui ſignifie *croyance*, *opinion de choix*. Il n'eſt pas trop à l'honneur de la raiſon humaine qu'on ſe ſoit haï, perſécuté, maſſacré, brûlé pour des opinions choiſies ; mais ce qui eſt encore fort peu à notre honneur, c'eſt que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, et jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous ſavons bien, théologiquement parlant, que l'héréſie étant devenue un crime, ainſi que le mot une injure, nous ſavons, dis-je, que l'Egliſe latine pouvant ſeule

avoir raiſon, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la ſienne.

D'un autre côté, l'Egliſe grecque avait le même droit (*a*); auſſi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choiſi une autre opinion que les Grecs ſur la proceſſion du Saint-Eſprit, ſur les viandes de carême, ſur l'autorité du pape, &c. &c.

Mais ſur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler, quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix? ils étaient ſans doute criminels devant DIEU, puiſqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci? ils repréſentaient que c'était entreprendre ſur la juſtice de DIEU; que ce ſupplice était bien dur de la part des hommes; que de plus il était inutile, puiſqu'une heure de ſouffrance ajoutée à l'éternité eſt comme zéro.

Les ames pieuſes répondaient à ces reproches que rien n'était plus juſte que de placer ſur des braſiers ardens quiconque avait une *opinion choiſie;* que c'était ſe conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait

(*a*) Voyez les conciles de Conſtantinople, à l'article CONCILE.

brûler lui-même ; et qu'enfin, puiſqu'un bûcher d'une heure ou deux eſt zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brûlât cinq ou ſix provinces pour des opinions de choix, pour des héréſies.

On demande aujourd'hui chez quels anthropophages ces queſtions furent agitées, et leurs ſolutions prouvées par les faits ? Nous ſommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes et d'amour.

Malheureuſement ce fut un tyran qui introduiſit la méthode de faire mourir les hérétiques ; non pas un de ces tyrans équivoques qui ſont regardés comme des ſaints dans un parti, et comme des monſtres dans l'autre : c'était un *Maxime*, compétiteur de *Théodoſe I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves, par la main des bourreaux, l'eſpagnol *Priſcillien* et ſes adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Eſpagne (*b*). Ces prélats ſollicitèrent le ſupplice des priſcillianiſtes avec une charité ſi ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuſer. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fît couper le cou à St *Martin* comme

(*b*) Hiſtoire de l'Egliſe, quatrième ſiècle.

à un hérétique. Il fut bien heureux de ſortir de Trèves, et de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un uſage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de ſon ennemi, & fit une coupe de ſon crâne, fut ſuivi par tout ce qu'il y avait de plus illuſtre chez les Scythes. Ainſi fut conſacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des *opinions*.

On ne vit jamais d'héréſie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale et le culte. Dès que la métaphyſique fut un peu liée au chriſtianiſme, on diſputa; et de la diſpute naquirent différens partis, comme dans les écoles de philoſophie. Il était impoſſible que cette métaphyſique ne mêlât pas ſes incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, et ſon incarnation était un problème que les nouveaux chrétiens, qui n'étaient pas inſpirés par lui-même, réſolvaient de pluſieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit expreſſément St *Paul* (*c*); *les uns étaient pour Apollos, les autres pour Céphas*.

Les chrétiens en général s'appelèrent longtemps *nazaréens;* et même les gentils ne leur donnèrent guère d'autre nom dans les deux premiers ſiècles. Mais il y eut bientôt une

(*c*) I. aux Corinth. chap. I, v. 11 et 12.

école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très-peu de celui de St *Matthieu*, et lui était antérieur. St *Epiphane* et St *Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du chriſtianiſme.

Ceux qui ſe crurent plus ſavans que les autres prirent le titre de gnoſtiques, les *connaiſſeurs*; et ce nom fut long-temps ſi honorable, que St *Clément* d'Alexandrie, dans ſes Stromates (*d*), appelle toujours les bons chrétiens, vrais gnoſtiques. *Heureux ceux qui ſont entrés dans la ſainteté gnoſtique!*

Celui qui mérite le nom de gnoſtique (*e*) *réſiſte aux ſéducteurs, et donne à quiconque demande.*

Les cinquième et ſixième livres des Stromates ne roulent que ſur la perfection du gnoſtique.

Les ébionites étaient inconteſtablement du temps des apôtres; ce nom, qui ſignifie *pauvre*, leur rendait chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (*f*)

(*d*) Liv. I, n. 7.

(*e*) Liv. IV, n. 4.

(*f*) Il paraît peu vraiſemblable que les autres chrétiens les aient appelés *ébionites*, pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joſeph*.

Cérinthe était auſſi ancien (*g*); on lui attribuait l'Apocalypſe de St *Jean*. On croit même que St *Paul* et lui eurent de violentes diſputes.

Il ſemble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers diſciples une déclaration ſolennelle, une profeſſion de foi complète et inaltérable, qui terminât toutes les diſputes paſſées, et qui prévînt toutes les querelles futures : DIEU ne le permit pas. Le ſymbole nommé *des apôtres*, qui eſt court, et où ne ſe trouvent ni la conſubſtantialité, ni le mot *trinité*, ni les ſept ſacremens, ne parut que du temps de St *Jérôme*, de St *Auguſtin* et du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin*. Ce fut, dit-on, ce ſaint prêtre, ennemi de St *Jérôme*, qui le rédigea.

Les héréſies avaient eu le temps de ſe multiplier; on en comptait plus de cinquante dès le cinquième ſiècle.

Sans oſer ſcruter les voies de la Providence, impénétrables à l'eſprit humain, et conſultant autant qu'il eſt permis les lueurs de notre faible raiſon, il ſemble que de tant d'opinions ſur tant d'articles il y en eut toujours quelqu'une qui devait prévaloir.

(*g*) *Cérinthe* et les ſiens diſaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après ſon baptême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans, qui fut embraſſée par tant de pères de l'Egliſe.

Celle-là était l'orthodoxe, *droit enſeignement*. Les autres ſociétés ſe diſaient bien orthodoxes auſſi; mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques*.

Lorſque dans la ſuite des temps l'Egliſe chrétienne orientale, mère de l'Egliſe d'Occident, eut rompu ſans retour avec ſa fille, chacune reſta ſouveraine chez elle, et chacune eut ſes héréſies particulières, nées de l'opinion dominante.

Les barbares du Nord étant nouvellement chrétiens ne purent avoir les mêmes ſentimens que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes uſages. Par exemple, ils ne purent de long-temps adorer les images, puiſqu'ils n'avaient ni peintres ni ſculpteurs. Il était bien dangereux de baptiſer un enfant en hiver dans le Danube, dans le Véſer, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une choſe aiſée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de ſavoir préciſément les opinions du Milanais et de la Marche d'Ancône. Les peuples du midi et du nord de l'Europe eurent donc des opinions choiſies, différentes les unes des autres. C'eſt, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle *Claude*, évêque de Turin, conſerva dans le neuvième ſiècle tous les uſages et tous les dogmes reçus au huitième et au

ſeptième depuis le pays des Allobroges juſqu'à l'Elbe et au Danube.

Ces dogmes et ces uſages ſe perpétuèrent dans les vallées et dans les creux des montagnes, et vers les bords du Rhône, chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laiſſait en paix dans leur retraite et dans leur pauvreté, juſqu'à ce qu'enfin ils parurent ſous le nom de *Vaudois*, au douzième ſiècle, et ſous celui d'*Albigeois* au treizième. On ſait comme leurs *opinions choiſies* furent traitées, comme on prêcha contre eux des croiſades, quel carnage on en fit, et comment depuis ce temps juſqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur et de tolérance dans l'Europe.

C'eſt un grand mal d'être hérétique; mais eſt-ce un grand bien de ſoutenir l'orthodoxie par des ſoldats et par des bourreaux? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât ſon pain en paix à l'ombre de ſon figuier? Je ne fais cette propoſition qu'en tremblant.

SECTION II.

De l'extirpation des héréſies.

Il faut, ce me ſemble, diſtinguer dans une héréſie l'opinion et la faction. Dès les premiers temps du chriſtianiſme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne penſaient pas ſur pluſieurs points comme ceux d'Antioche; les Achaïens étaient oppoſés aux Aſiatiques. Cette diverſité a duré dans tous les temps et durera vraiſemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ſes fidelles dans le même ſentiment, ne l'a pas fait; il eſt donc à préſumer qu'il ne l'a pas voulu, et que ſon deſſein était d'exercer toutes ſes égliſes à l'indulgence et à la charité, en leur permettant des ſyſtêmes différens, qui tous ſe réuniſſaient à le reconnaître pour leur chef et leur maître. Toutes ces ſectes, long-temps tolérées par les empereurs, ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient ſe perſécuter et ſe proſcrire les unes les autres, puiſqu'elles étaient également ſoumiſes aux magiſtrats romains; elles ne pouvaient que diſputer. Quand les magiſtrats les pourſuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature;

elles dirent : Laiſſez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous raviſſez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les ſectes aujourd'hui peuvent tenir le même diſcours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des priviléges aux Juifs : Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laiſſez-nous prier DIEU comme eux ſelon notre conſcience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre Etat que n'en fait le judaïſme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST, tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, et qui ne différons de vous que ſur des ſubtilités de théologie ; ne vous privez pas vous-mêmes de ſujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres ; et il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'eſt de leurs bras que vous avez beſoin, et non de leur catéchiſme.

La faction eſt une choſe toute différente. Il arrive toujours, et néceſſairement, qu'une ſecte perſécutée dégénère en faction. Les opprimés ſe réuniſſent et s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut, ou qu'ils ſoient écraſés, ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui arriva après la

perſécution excitée en 303 par le céſar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens ayant été favoriſés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux et trop riches pour être exterminés. Ils ſe donnèrent à *Conſtance Chlore*, ils combattirent pour *Conſtantin* ſon fils, et il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arrivée en Hollande, en Ecoſſe, en Suiſſe. Quand *Ferdinand* et *Iſabelle* chaſsèrent d'Eſpagne les Juifs, qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures et les Goths, et même avant les Carthaginois, les Juifs auraient fait une révolution en Eſpagne s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, et s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais ſecte n'a changé le gouvernement que quand le déſeſpoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réuſſi que pour avoir été chaſſé de la Mecque, et parce qu'on y avait mis ſa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une ſecte ne bouleverſe un Etat, uſez de tolérance; imitez la ſage conduite que tiennent aujourd'hui

l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Ruſſie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique, avec une ſecte nouvelle, que de faire mourir ſans pitié les chefs et les adhérens, hommes, femmes, enfans, ſans en excepter un ſeul, ou de les tolérer quand la ſecte eſt nombreuſe. Le premier parti eſt d'un monſtre, le ſecond eſt d'un ſage.

Enchaînez à l'Etat tous les ſujets de l'Etat par leur intérêt; que le quaker et le turc trouvent leur avantage à vivre ſous vos lois. La religion eſt de DIEU à l'homme; la loi civile eſt de vous à vos peuples.

SECTION III.

ON ne peut que regretter la perte d'une relation que *Strategius* écrivit ſur les héréſies par ordre de *Conſtantin*. *Ammien Marcellin* (*a*) nous apprend que cet empereur voulant ſavoir exactement les opinions des ſectes, et ne trouvant perſonne qui fût propre à lui donner là-deſſus de juſtes éclairciſſemens, il en chargea cet officier, qui s'en acquitta ſi bien, que *Conſtantin* voulut qu'on lui donnât depuis le nom de *Muſonianus*. M. de *Valois*, dans ſes Notes ſur *Ammien*, obſerve que *Strategius*, qui fut fait préfet d'Orient, avait autant de

(*a*) Liv. XV, chap. XIII.

ſavoir et d'éloquence que de modération et de douceur; c'eſt au moins l'éloge qu'en a fait *Libanius*.

Le choix que cet empereur fit d'un laïque prouve qu'aucun eccléſiaſtique d'alors n'avait les qualités eſſentielles pour une tâche ſi délicate. En effet, St *Auguſtin* (*b*) remarque qu'un évêque de Breſſe, nommé *Philaſtrius*, dont l'ouvrage ſe trouve dans la bibliothéque des pères, ayant ramaſſé juſqu'aux héréſies qui ont paru chez les Juifs avant JESUS-CHRIST, en compte vingt-huit de celles-là, et cent vingt-huit depuis JESUS-CHRIST; au lieu que St *Epiphane*, en y comprenant les unes et les autres, n'en trouve que quatre-vingts. La raiſon que St *Auguſtin* donne de cette différence, c'eſt que ce qui paraît héréſie à l'un ne le paraît pas à l'autre. Auſſi ce père dit-il aux manichéens (*c*): Nous nous gardons bien de vous traiter avec rigueur, nous laiſſons cette conduite à ceux qui ne ſavent pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, et combien il eſt difficile de ſe garantir des erreurs; nous laiſſons cette conduite à ceux qui ne ſavent pas quels ſoupirs et quels gémiſſemens il faut pour acquérir quelque petite connaiſſance de la nature divine. Pour moi, je dois vous

(*b*) Lettre CCXXII.
(*c*) Lettre contre celle de *Manès*, chap. II et III.

ſupporter comme on m'a ſupporté autrefois, et uſer envers vous de la même tolérance dont on uſait envers moi lorſque j'étais dans l'égarement.

Cependant ſi l'on ſe rappelle les imputations infames dont nous avons dit un mot à l'article *Généalogie*, et les abominations dont ce père accuſait les manichéens dans la célébration de leurs myſtères, comme nous le verrons à l'article *Zèle*, on ſe convaincra que la tolérance ne fût jamais la vertu du clergé. Nous avons déjà vu, à l'article *Concile*, quelles ſéditions furent excitées par les eccléſiaſtiques à l'occaſion de l'arianiſme. *Eusèbe* nous apprend (*d*) qu'il y eut des endroits où l'on renverſa les ſtatues de *Conſtantin*, parce qu'il voulait qu'on ſupportât les ariens; et *Sozomène* (*e*) dit qu'à la mort d'*Eusèbe* de Nicomédie, l'arien *Macédonius* diſputant le ſiége de Conſtantinople à *Paul* catholique, le trouble et la confuſion devinrent ſi grands dans l'égliſe de laquelle ils voulaient ſe chaſſer réciproquement, que les ſoldats, croyant que le peuple ſe ſoulevait, le chargèrent; on ſe battit, et plus de trois mille perſonnes furent tuées à coups d'épée, ou étouffées. *Macédonius* monta ſur le trône épiſcopal, s'empara bientôt de toutes les égliſes,

(*d*) Vie de *Conſtantin*, liv. III, chap. IV.
(*e*) *Idem*, liv. IV, chap. XXI.

et

et perſécuta cruellement les novatiens et les catholiques. C'eſt pour ſe venger de ces derniers qu'il nia la divinité du Saint-Eſprit, comme il reconnut la divinité du Verbe, niée par les ariens, pour braver leur protecteur *Conſtance* qui l'avait dépoſé.

Le même hiſtorien ajoute (*f*) qu'à la mort d'*Athanaſe*, les ariens appuyés par *Valens* arrêtèrent, mirent aux fers et firent mourir ceux qui reſtaient attachés à *Pierre*, qu'*Athanaſe* avait déſigné ſon ſucceſſeur. On était dans Alexandrie comme dans une ville priſe d'aſſaut. Les ariens s'emparèrent bientôt des égliſes, et l'on donna à l'évêque inſtallé par les ariens le pouvoir de bannir de l'Egypte tous ceux qui reſteraient attachés à la foi de Nicée.

Nous liſons dans *Socrate* (*g*) qu'après la mort de *Siſinnius* l'Egliſe de Conſtantinople ſe diviſa encore ſur le choix de ſon ſucceſſeur, et *Théodoſe le jeune* mit ſur le ſiége patriarchal le fougueux *Neſtorius*. Dans ſon premier ſermon, il dit à l'empereur : Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le ciel; ſecondez-moi pour exterminer les hérétiques, et je vous promets un ſecours efficace contre les Perſes. Enſuite il chaſſa les ariens de la capitale, arma le peuple contre eux,

(*f*) Vie de *Conſtantin*, liv. VI, chap. XX.

(*g*) Liv. VII, chap. XXIX.

abattit leurs égliſes, et obtint de l'empereur des édits rigoureux pour achever de les exterminer. Il ſe ſervit enſuite de ſon crédit pour faire arrêter, empriſonner et fouetter les principaux du peuple qui l'avaient interrompu au milieu d'un autre diſcours, dans lequel il prêchait ſa même doctrine, qui fut bientôt condamnée au concile d'Ephèſe.

Photius rapporte (*h*) que lorſque le prêtre arrivait à l'autel, c'était un uſage dans l'Egliſe de Conſtantinople que le peuple chantât : DIEU *ſaint*, DIEU *fort*, DIEU *immortel*, et c'eſt ce qu'on nommait le *triſagion*. *Pierre le foulon* y avait ajouté ces mots : *Qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous*. Les catholiques crurent que cette addition contenait l'erreur des eutychiens théopaſchites, qui prétendaient que la Divinité avait ſouffert; ils chantaient cependant le *triſagion* avec l'addition, pour ne pas irriter l'empereur *Anaſtaſe*, qui venait de dépoſer un autre *Macédonius*, et de mettre à ſa place *Timothée*, par l'ordre duquel on chantait cette addition. Mais un jour des moines entrèrent dans l'égliſe, et au lieu de cette addition chantèrent un verſet de pſaume; le peuple s'écria auſſitôt : *Les orthodoxes ſont venus bien à propos*. Tous les partiſans du concile de Chalcédoine

(*h*) Bibliothéque, cahier CCXXII.

chantèrent avec les moines le verſet du pſaume ; les eutychiens le trouvèrent mauvais ; on interrompt l'office, on ſe bat dans l'égliſe, le peuple ſort, s'arme, porte dans la ville le carnage et le feu, et ne s'apaiſe qu'après avoir fait périr plus de dix mille hommes. (*i*)

La puiſſance impériale établit enfin dans toute l'Egypte l'autorité de ce concile de Chalcédoine ; mais plus de cent mille égyptiens, maſſacrés dans différentes occaſions pour avoir refuſé de reconnaître ce concile, avaient porté dans le cœur de tous les Egyptiens une haine implacable contre les empereurs. Une partie des ennemis du concile ſe retira dans la haute Egypte, d'autres ſortirent des terres de l'empire, et paſsèrent en Afrique et chez les Arabes, où toutes les religions étaient tolérées. (*k*)

Nous avons déjà dit que, ſous le règne d'*Irène*, le culte des images fut rétabli et confirmé par le ſecond concile de Nicée. *Léon l'arménien*, *Michel le bègue* et *Théophile* n'oublièrent rien pour l'abolir ; et cette conteſtation cauſa encore du trouble dans l'empire de Conſtantinople, juſqu'au règne de l'impératrice *Théodora*, qui donna au ſecond concile de

(*i*) *Evagre*, Vie de *Théodoſe*, liv. III, chap. XXXIII, XLIV.

(*k*) Hiſt. des patriarches d'Alexandrie, page 164.

Nicée force de loi, éteignit le parti des iconoclaſtes, et employa toute ſon autorité contre les manichéens. Elle envoya dans tout l'empire ordre de les rechercher, et de faire mourir tous ceux qui ne ſe convertiraïent pas. Plus de cent mille périrent par différens genres de ſupplices. Quatre mille échappés aux recherches et aux ſupplices ſe ſauvèrent chez les Sarraſins, s'unirent à eux, ravagèrent les terres de l'empire, ſe bâtirent des places fortes, où les manichéens, que la crainte des ſupplices avait tenus cachés, ſe réfugièrent, et formèrent une puiſſance formidable par leur nombre et par leur haine contre les empereurs et les catholiques. On les vit pluſieurs fois ravager les terres de l'empire, et tailler ſes armées en pièces. (*l*)

Nous abrégeons les détails de ces maſſacres: ceux d'Irlande, où plus de cent cinquante mille hérétiques furent exterminés en quatre ans (*m*), ceux des vallées de Piémont, ceux dont nous parlerons à l'article *Inquiſition*, enfin la Saint-Barthelemi, ſignalèrent en Occident le même eſprit d'intolérance contre lequel on n'a rien de plus ſenſé que ce que l'on trouve dans les ouvrages de *Salvien*.

(*l*) *Dupin*, Biblioth. neuvième ſiècle.

(*m*) Biblioth. anglaiſe, livre II, page 303.

Voici comment s'exprime, ſur les ſectateurs d'une des premières héréſies, ce digne prêtre de Marſeille, qu'on ſurnomma le maître des évêques, et qui déplorait avec tant de douleur les déréglemens de ſon temps, qu'on l'appela le *Jérémie* du cinquième ſiècle: » Les ariens, dit-il (*n*), ſont hérétiques; mais ils ne le ſavent pas; ils ſont hérétiques chez nous, mais ils ne le ſont pas chez eux; car ils ſe croient ſi bien catholiques, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'hérétiques. Nous ſommes perſuadés qu'ils ont une penſée injurieuſe à la génération divine, en ce qu'ils diſent que le fils eſt moindre que le père. Ils croient eux que nous avons une opinion injurieuſe pour le père, parce que nous feſons le père et le fils égaux: la vérité eſt de notre côté; mais ils croient l'avoir en leur faveur. Nous rendons à DIEU l'honneur qui lui eſt dû, mais ils prétendent auſſi le lui rendre dans leur manière de penſer. Ils ne s'acquittent pas de leur devoir; mais dans le point même où ils manquent ils font conſiſter le plus grand devoir de la religion. Ils ſont impies; mais dans cela même ils croient ſuivre la véritable piété. Ils ſe trompent donc, mais par un principe d'amour envers DIEU; et quoiqu'ils n'aient pas la vraie foi, ils

(*n*) Liv. V, du Gouvernement de DIEU.

regardent celle qu'ils ont embraſſée comme le parfait amour de DIEU.

» Il n'y a que le ſouverain juge de l'univers qui ſache comment ils ſeront punis de leurs erreurs au jour du jugement. Cependant il les ſupporte patiemment, parce qu'il voit que s'ils ſont dans l'erreur, ils errent par un mouvement de piété. »

HERMÈS, OU ERMÈS, OU MERCURE TRISMEGISTE, OU THAUT, OU TAUT, OU THOT.

ON néglige cet ancien livre de *Mercure Triſmégiſte*, et on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philoſophes un ſublime galimatias; et c'eſt peut-être pour cette raiſon qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choſes propres à étonner et à ſoumettre l'eſprit humain! DIEU dont la triple eſſence eſt ſageſſe, puiſſance et bonté; DIEU formant le monde par ſa penſée, par ſon verbe; DIEU créant des dieux ſubalternes; DIEU ordonnant à ces dieux de diriger les orbes céleſtes, et de préſider au monde; le ſoleil fils de DIEU; l'homme image de DIEU par la penſée; la lumière principal ouvrage de DIEU, eſſence

divine : toutes ces grandes et vives images éblouirent l'imagination ſubjuguée.

Il reſte à ſavoir ſi ce livre, auſſi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un grec ou d'un égyptien.

St *Auguſtin* ne balance pas à croire que le livre eſt d'un égyptien (*a*), qui prétendait être deſcendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier légiſlateur de l'Egypte.

Il eſt vrai que St *Auguſtin* ne ſavait pas plus l'égyptien que le grec ; mais il faut bien que de ſon temps on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un ſage de l'Egypte, antérieur probablement au temps d'*Alexandre*, et l'un des prêtres que *Platon* alla conſulter.

Il m'a toujours paru que la théologie de *Platon* ne reſſemblait en rien à celle des autres grecs, ſi ce n'eſt à celle de *Timée*, qui avait voyagé en Egypte ainſi que *Pythagore*.

L'*Hermès Triſmégiſte* que nous avons eſt écrit dans un grec barbare, aſſujetti continuellement à une marche étrangère. C'eſt une preuve qu'il n'eſt qu'une traduction dans laquelle on a plus ſuivi les paroles que le ſens.

Joſeph Scaliger, qui aida le ſeigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou

(*a*) Cité de DIEU, liv. VIII, chap. XXVI.

Mercure Triſmégiſte, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raiſons qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un grec eût adreſſé ſi ſouvent la parole à *Thaut*. Il n'eſt guère dans la nature qu'on parle avec tant d'effuſion de cœur à un étranger ; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Eſculape* égyptien qu'on fait parler dans ce livre, et qui peut-être en eſt l'auteur, écrit au roi d'Egypte *Ammon* (*b*) : *Gardez-vous bien de ſouffrir que les Grecs traduiſent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraient.* Certainement un grec n'aurait point parlé ainſi.

Toutes les vraiſemblances ſont donc que ce fameux livre eſt égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'eſt que les ſyſtêmes d'*Hermès* et de *Platon* conſpiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le temps des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très-grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme ſavant à la mode de ces temps-là.

Il copie des paſſages entiers de *Mercure Triſmégiſte*, dans ſon chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, DIEU *fit le monde intelligible, le ciel incorporel et la terre*

(*b*) Préface du *Mercure Triſmégiſte*.

inviſible ;

invisible ; après il créa l'essence incorporelle de l'eau et de l'esprit, et enfin l'essence de la lumière incorporelle, patron du soleil et de tous les astres.

Telle est la doctrine d'*Hermès* toute pure. Il ajoute que *le verbe ou la pensée invisible et intellectuelle est l'image de* DIEU.

Voici la création du monde par le verbe, par la pensée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres, qui passa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raison la parente de DIEU. Le nombre de sept est l'accomplissement de toute chose ; et c'est pourquoi, dit-il, la lyre n'a que sept cordes.

En un mot, *Philon* possédait toute la philosophie de son temps.

On se trompe donc quand on croit que les Juifs, sous le règne d'*Hérode*, étaient plongés dans la même espèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il est évident que St *Paul* était très-instruit ; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de St *Jean*, qui est si différent des autres, pour voir que l'auteur écrit précisément comme *Hermès* et comme *Platon*. *Au commencement était le verbe, et le verbe, le logos, était avec* DIEU, *et* DIEU *était le logos ; tout a été fait par lui, et sans lui rien n'est de ce qui fut*

fait. Dans lui était la vie ; et la vie était la lumière des hommes.

C'eſt ainſi que St *Paul* dit (*c*) que DIEU *a créé les ſiècles par ſon fils.*

Dès le temps des apôtres vous voyez des ſociétés entières de chrétiens qui ne ſont que trop ſavans, et qui ſubſtituent une philoſophie fantaſtique à la ſimplicité de la foi. Les *Simon*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enſeignaient préciſément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre choſe que les dieux ſubalternes créés par le grand Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes ſans lettres, comme on dit tous les jours, puiſqu'il y en avait pluſieurs qui abuſaient de leur littérature, et que même dans les Actes le gouverneur *Feſtus* dit à *Paul : Tu es fou, Paul, trop de ſcience t'a mis hors de ſens.*

Cérinthe dogmatiſait du temps de St *Jean* l'évangéliſte. Ses erreurs étaient d'une métaphyſique profonde et déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la conſtruction du monde lui firent penſer, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le Dieu ſouverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaiſſance du Dieu ſouverain. C'était vouloir corriger le ſyſtême de *Platon* même ; c'était ſe

(*c*) Epît. aux Hébreux, chap. I, v. 2.

tromper comme chrétien et comme philoſophe. Mais c'était en même temps montrer un eſprit très-délié et très-exercé.

Il en eſt de même des primitifs appelés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne ſavaient que parler du nez, et qui ne feſaient nul uſage de leur raiſon. Cependant il y en eut pluſieurs parmi eux qui employaient toutes les fineſſes de la dialectique. L'enthouſiaſme n'eſt pas toujours le compagnon de l'ignorance totale; il l'eſt ſouvent d'une ſcience erronée.

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

Ce mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* eſt l'origine; de là ces anciennes expreſſions, *à la bonne heure*, *à la mal-heure;* car nos pères n'avaient pour toute philoſophie que quelques préjugés: des nations plus anciennes admettaient des heures favorables et funeſtes.

On pourrait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, et conclure de là qu'ils regardaient le bonheur comme une choſe très-paſſagère, telle qu'elle

l'eſt en effet. Ce qu'on appelle bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques idées de plaiſir; car qui n'a qu'un moment de plaïſir n'eſt point un homme heureux, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaiſir eſt plus rapide que le bonheur, et le bonheur que la félicité. Quand on dit, je ſuis heureux dans ce moment, on abuſe du mot; et cela ne veut dire que, j'ai du plaiſir. Quand on a des plaiſirs un peu répétés, on peut dans cet eſpace de temps ſe dire heureux. Quand ce bonheur dure un peu plus, c'eſt un état de félicité. On eſt quelquefois bien loin d'être heureux dans la proſpérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand feſtin préparé pour lui.

L'ancien adage, *on ne doit appeler perſonne heureux avant ſa mort*, ſemble rouler ſur de bien faux principes. On dirait, par cette maxime, qu'on ne devrait le nom d'heureux qu'à un homme qui le ſerait conſtamment depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa dernière heure. Cette ſérie continuelle de momens agréables eſt impoſſible par la conſtitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours heureux eſt la pierre philoſophale de l'ame; c'eſt beaucoup pour nous de n'être pas long-temps dans

un état triſte. Mais celui qu'on ſuppoſerait avoir toujours joui d'une vie heureuſe, et qui périrait miſérablement, aurait certainement mérité le nom d'heureux juſqu'à ſa mort, et on pourrait prononcer hardiment qu'il a été le plus heureux des hommes. Il ſe peut très-bien que *Socrate* ait été le plus heureux des Grecs, quoique des juges ou ſuperſtitieux et abſurdes, ou iniques, où tout cela enſemble, l'aient empoiſonné juridiquement à l'âge de ſoixante et dix ans, ſur le ſoupçon qu'il croyait un ſeul Dieu.

Cette maxime philoſophique tant rebattue, *nemo ante obitum felix*, paraît donc abſolument fauſſe en tout ſens; et ſi elle ſignifie qu'un homme heureux peut mourir d'une mort malheureuſe, elle ne ſignifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi*, eſt encore plus faux. Quiconque même a vécu doit ſavoir combien le vulgaire ſe trompe.

On demande s'il y a une condition plus heureuſe qu'une autre, ſi l'homme en général eſt plus heureux que la femme? il faudrait avoir eſſayé de toutes les conditions, avoir été homme et femme, comme *Tirésias* et *Iphis*, pour décider cette queſtion: encore faudrait-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un eſprit également propre à chacune, et il

faudrait avoir paſſé par tous les états poſſibles de l'homme et de la femme pour en juger.

On demande encore ſi de deux hommes l'un eſt plus heureux que l'autre? Il eſt bien clair que celui qui a la pierre et la goutte, qui perd ſon bien, ſon honneur, ſa femme et ſes enfans, et qui eſt condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, eſt moins heureux dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune ſultan vigoureux, ou que le ſavetier de *la Fontaine*.

Mais on veut ſavoir quel eſt le plus heureux de deux hommes également ſains, également riches, et d'une condition égale? Il eſt clair que c'eſt leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet et en même temps le plus ſenſible, eſt le plus heureux; mais malheureuſement le plus ſenſible eſt preſque toujours le moins modéré. Ce n'eſt pas notre condition, c'eſt la trempe de notre ame, qui nous rend heureux. Cette diſpoſition de notre ame dépend de nos organes, et nos organes ont été arrangés ſans que nous y ayons la moindre part. C'eſt au lecteur à faire là-deſſus ſes réflexions. Il y a bien des articles ſur leſquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'inſtruire; en fait de morale, il faut le laiſſer penſer.

Il y a des chiens qu'on careſſe, qu'on peigne,

qu'on nourrit de biſcuits, à qui on donne de jolies chiennes. Il y en a d'autres qui ſont couverts de gale, qui meurent de faim, qu'on chaſſe, qu'on bat, et qu'enſuite un jeune chirurgien diſsèque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être heureux ou malheureux ?

On dit, penſée heureuſe, trait heureux, repartie heureuſe, phyſionomie heureuſe, climat heureux. Ces penſées, ces traits heureux qui nous viennent comme des inſpirations ſoudaines, et qu'on appelle *des bonnes fortunes d'hommes d'eſprit*, nous ſont inſpirés comme la lumière entre dans nos yeux, ſans que nous la cherchions. Ils ne ſont pas plus en notre pouvoir que la phyſionomie heureuſe, c'eſt-à-dire, douce et noble, ſi indépendante de nous et ſi ſouvent trompeuſe. Le climat heureux eſt celui que la nature favoriſe. Ainſi ſont les imaginations heureuſes, ainſi eſt l'heureux génie, c'eſt-à-dire, le grand talent. Et qui peut ſe donner le génie ? qui peut, quand il a reçu quelque rayon de cette flamme, le conſerver toujours brillant ?

Puiſque heureux vient de la bonne heure, et malheureux de la mal-heure, on pourrait dire que ceux qui penſent, qui écrivent avec génie, qui réuſſiſſent dans les ouvrages de

goût, écrivent *à la bonne heure*. Le grand nombre eſt de ceux qui écrivent *à la malheure*.

Quand on dit, un heureux ſcélérat, on n'entend par ce mot que ſes ſuccès. *Félix Sylla*, l'heureux *Sylla*, un *Alexandre VI*, un duc de *Borgia*, ont heureuſement pillé, trahi, empoiſonné, ravagé, égorgé ; mais s'ils ſe ſont crus des ſcélérats, il y a grande apparence qu'ils étaient très-malheureux, quand même ils n'auraient pas craint leurs ſemblables.

Il ſe pourrait qu'un ſcélérat mal élevé, un turc par exemple, à qui on aurait dit qu'il lui eſt permis de manquer de foi aux chrétiens, de faire ſerrer d'un cordon de ſoie le cou de ſes viſirs quand ils ſont riches, de jeter dans le canal de la mer Noire ſes frères étranglés ou maſſacrés, et de ravager cent lieues de pays pour ſa gloire ; il ſe pourrait, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remords que ſon mufti, et fût très-heureux. C'eſt ſur quoi le lecteur peut encore penſer beaucoup.

Il y avait autrefois des planètes heureuſes, d'autres malheureuſes ; malheureuſement il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce dictionnaire utile ; heureuſement on n'y a pas réuſſi.

Des ames de boue, des fanatiques abſurdes préviennent tous les jours les puiſſans, les ignorans, contre les philoſophes. Si malheureuſement on les écoutait, nous retomberions dans la barbarie d'où les ſeuls philoſophes nous ont tirés.

HISTOIRE.

SECTION PREMIERE.

Définition.

L'HISTOIRE eſt le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui eſt le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'hiſtoire des opinions, qui n'eſt guère que le recueil des erreurs humaines.

L'hiſtoire des arts peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaiſſance de l'invention et du progrès des arts la deſcription de leur mécaniſme.

L'hiſtoire naturelle, improprement dite *hiſtoire*, eſt une partie eſſentielle de la phyſique.

On a diviſé l'hiſtoire des événemens en ſacrée et profane; l'hiſtoire ſacrée eſt une ſuite des opérations divines et miraculeuſes, par

lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation juive, et d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.

Premiers fondemens de l'histoire.

LES premiers fondemens de toute histoire sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre ; ils ne sont tout au plus que probables dans leur origine, quand ils ne choquent point le sens commun ; et ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps la fable se grossit, et la vérité se perd : de là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi les Egyptiens avaient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de siècles ; ils l'avaient été ensuite par des demi-dieux ; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cents quarante ans ; et le soleil dans cet espace de temps avait changé quatre fois d'orient et d'occident.

Les Phéniciens du temps d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans ; et ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la

chronologie égyptienne. J'avoue qu'il eſt phyſiquement très-poſſible que la Phénicie ait exiſté, non-ſeulement trente mille ans, mais trente mille milliars de ſiècles, et qu'elle ait éprouvé, ainſi que le reſte du globe, trente millions de révolutions; mais nous n'en avons pas de connaiſſance.

On ſait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne hiſtoire des Grecs.

Les Romains, tout ſérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'hiſtoire de leurs premiers ſiècles. Ce peuple, ſi récent en comparaiſon des nations aſiatiques, a été cinq cents années ſans hiſtoriens. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été ſa nourrice, qu'il ait marché avec mille hommes de ſon village de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'enſuite il ſoit devenu dieu; que *Tarquin* l'ancien ait coupé une pierre avec un raſoir, et qu'une veſtale ait tiré à terre un vaiſſeau avec ſa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne ſont pas moins fabuleuſes; les choſes prodigieuſes et improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine: elles entrent dans l'hiſtoire des opinions et des ſottiſes; mais le champ eſt trop immenſe.

Des monumens.

POUR connaître avec un peu de certitude quelque chose de l'histoire ancienne ; il n'est qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monumens inconteſtables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone, envoyées par *Alexandre* en Gréce. Cette suite d'observations, qui remonte à deux mille deux cents trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existaient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant ; car les arts ne sont que l'ouvrage du temps ; et la pareſſe naturelle aux hommes les laisse des milliers d'années sans autres connaissances et sans autres talens que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air, et de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains et par les Anglais du temps de *Céſar*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique et par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou et du Mexique, et la république de Tlaſcala. Qu'on se souvienne que dans tout ce nouveau monde perſonne ne savait ni lire ni écrire.

Le ſecond monument eſt l'éclipſe centrale du ſoleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, et reconnue véritable par tous nos aſtronomes. Il faut dire des Chinois la même choſe que des peuples de Babylone; ils compoſaient déjà ſans doute un vaſte empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-deſſus de tous les peuples de la terre, c'eſt que ni leurs lois, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation et celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui ſubſiſtent aujourd'hui, celles qui poſsèdent le plus vaſte et le plus beau pays, celles qui ont inventé preſque tous les arts avant que nous en euſſions appris quelques-uns, ont toujours été omiſes juſqu'à nos jours dans nos prétendues hiſtoires univerſelles. Et quand un eſpagnol et un français feſaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeler ſon pays la première monarchie du monde, et ſon roi le plus grand roi du monde, ſe flattant que ſon roi lui donnerait une penſion dès qu'il aurait lu ſon livre.

Le troiſième monument, fort inférieur aux deux autres, ſubſiſte dans les marbres d'*Arondel*: la chronique d'Athènes y eſt gravée

deux cents ſoixante-trois ans avant notre ère ; mais elle ne remonte que juſqu'à *Cécrops*, treize cents dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà dans l'hiſtoire de toute l'antiquité les ſeules époques inconteſtables que nous ayons.

Feſons une ſérieuſe attention à ces marbres rapportés de Gréce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère. C'eſt aujourd'hui une antiquité de 3350 ans (*), et vous n'y voyez pas un ſeul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en eſt de même des olympiades ; ce n'eſt pas là qu'on doit dire *Græcia mendax*, la menteuſe Gréce. Les Grecs ſavaient très-bien diſtinguer l'hiſtoire de la fable, et les faits réels des contes d'*Hérodote ;* ainſi que dans leurs affaires ſérieuſes, leurs orateurs n'empruntaient rien des diſcours des ſophiſtes ni des images des poëtes.

La date de la priſe de Troye eſt ſpécifiée dans ces marbres, mais il n'y eſt parlé ni des flèches d'*Apollon*, ni du ſacrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des dieux. La date des inventions de *Triptolème* et de *Cérès* s'y trouve ; mais *Cérès* n'y eſt pas appelée *déeſſe*. On y fait mention d'un poëme ſur l'enlèvement de *Proſerpine ;* il n'y eſt point dit qu'elle

(*) L'auteur écrivait ceci en 1768.

ſoit fille de *Jupiter* et d'une déeſſe, et qu'elle ſoit femme du dieu des enfers.

Hercule eſt initié aux myſtères d'*Eleuſine ;* mais pas un mot ſur ſes douze travaux, ni ſur ſon paſſage en Afrique dans ſa taſſe, ni ſur ſa divinité, ni ſur le gros poiſſon par lequel il fut avalé, et qui le garda dans ſon ventre trois jours et trois nuits, ſelon *Lycophron.*

Chez nous, au contraire, un étendard eſt apporté du ciel par un ange aux moines de Saint-Denis ; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une égliſe de Reims ; deux armées de ſerpens ſe livrent une bataille rangée en Allemagne ; un archevêque de Maïence eſt aſſiégé et mangé par des rats ; et, pour comble, on a grand ſoin de marquer l'année de ces aventures. Et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces impertinences ; et les almanachs les ont cent fois répétées ; et c'eſt ainſi qu'on a inſtruit la jeuneſſe ; et toutes ces fadaiſes ſont entrées dans l'éducation des princes.

Toute hiſtoire eſt récente. Il n'eſt pas étonnant qu'on n'ait point d'hiſtoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue et univerſelle ignorance de cet art qui tranſmet les faits par l'écriture, en ſont cauſe. Il reſte encore pluſieurs peuples qui n'en ont aucun

uſage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées ; et même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français et chez les Germains que de ſavoir écrire, juſqu'au quatorzième ſiècle de notre ère vulgaire ; preſque tous les actes n'étaient atteſtés que par témoins. Ce ne fut en France que ſous *Charles VII*, en 1454, que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Eſpagnols ; et de là vient que leur hiſtoire eſt ſi sèche et ſi incertaine, juſqu'au temps de *Ferdinand* et d'*Iſabelle*. On voit par là combien le très-petit nombre d'hommes qui ſavaient écrire pouvaient en impoſer, et combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes abſurdités.

Il y a des nations qui ont ſubjugué une partie de la terre ſans avoir l'uſage des caractères. Nous ſavons que *Gengis-kan* conquit une partie de l'Aſie au commencement du treizième ſiècle ; mais ce n'eſt ni par lui ni par les Tartares que nous le ſavons.

Leur hiſtoire écrite par les Chinois, et traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au ſcythe *Ogus-kan*, nommé *Madiès* par les Perſans et par les Grecs, qui conquit une partie de

de l'Europe et de l'Aſie ſi long-temps avant le règne de *Cyrus*. Il eſt preſque sûr qu'alors ſur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employaſſent des caractères. Il ſe peut que dans un ancien monde détruit, les hommes aient connu l'écriture et les autres arts ; mais dans le nôtre ils ſont tous très-récens.

Il reſte des monumens d'une autre eſpèce, qui ſervent à conſtater ſeulement l'antiquité reculée de certains peuples, et qui précèdent toutes les époques connues et tous les livres ; ce ſont les prodiges d'architecture, comme les pyramides et les palais d'Egypte qui ont réſiſté au temps. *Hérodote* qui vivait il y a deux mille deux cents ans, et qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel temps on les avait élevés.

Il eſt difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité ; mais il faut conſidérer que ces efforts de l'oſtentation des rois n'ont pu être commencés que long-temps après l'établiſſement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrain des villes ſur des pilotis dans ce terrain de vaſe, et les rendre inacceſſibles à l'inondation ; il avait fallu, avant de prendre ce parti

néceſſaire et avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples ſe fuſſent pratiqué des retraites, pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite et à gauche de ce fleuve. Il avait fallu que ces peuples raſſemblés euſſent les inſtrumens du labourage, ceux de l'architecture, une connaiſſance de l'arpentage, avec des lois et une police. Tout cela demande néceſſairement un eſpace de temps prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui regardent tous les jours nos entrepriſes les plus néceſſaires et les plus petites, combien il eſt difficile de faire de grandes choſes, et qu'il faut non-ſeulement une opiniâtreté infatigable, mais pluſieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce ſoit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Rameſsès*, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuſes maſſes, nous n'en ſerons pas plus inſtruits de l'hiſtoire de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple eſt perdue. Nous ne ſavons donc autre choſe, ſinon qu'avant les plus anciens hiſtoriens il y avait de quoi faire une hiſtoire ancienne.

SECTION II.

COMME nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, et qu'un homme studieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le temps de les lire, je crois qu'il est bon de savoir se borner. Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encore moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs et des Romains, et leurs lois qui sont encore les nôtres. Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait *Tacite* et *Tite-Live* pour étudier sérieusement les Mille et une nuits. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre long-temps en corps de peuple, et apprendre à faire du pain et des habits (ce qui était difficile), avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, (ce qui était plus difficile encore). L'art d'écrire n'a pas certainement plus de six mille ans chez les Chinois; et, quoi qu'en aient dit les Chaldéens et les Egyptiens, il n'y a guère d'apparence qu'ils aient su plutôt écrire et lire couramment.

L'hiſtoire des temps antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire; et on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit *Sanchoniathon*, les choſes commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia; le déſir et l'amour en naquirent, et de l'union du déſir et de l'amour furent formés les animaux. Les aſtres ne vinrent qu'enſuite, mais ſeulement pour orner le ciel et pour réjouir la vue des animaux qui étaient ſur la terre.

Le Knef des Egyptiens, leur Oshiret et leur Ishet que nous nommons *Oſiris* et *Iſis*, ne ſont guère moins ingénieux et moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions; *Ovide* les recueillit et les orna des charmes de la plus belle poëſie. Ce qu'il dit d'un dieu qui débrouille le chaos, et de la formation de l'homme, eſt ſublime :

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ
Deerat adhuc et qui dominari in cætera poſſet;
Natus homo eſt. . . . . .
Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cœlumque tueri
Juſſit et erectos ad ſidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'*Héſiode* et les autres qui écrivirent ſi long-temps auparavant, ſe ſoient exprimés avec cette ſublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, juſqu'au temps des olympiades, tout eſt plongé dans une obſcurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux olympiques, et fait des contes aux Grecs aſſemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer Rouge dans la Méditerranée, ce qui ſuppoſe que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Eſpérance et fait le tour de l'Afrique.

Enſuite vient l'enlèvement d'*Io*, puis la fable de *Gygès* et de *Candaule*, puis de belles hiſtoires de voleurs, et celle de la fille du roi d'Egypte *Chéops*, qui, ayant exigé une pierre de taille de chacun de ſes amans, en eut aſſez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, et vous avez l'hiſtoire du genre-humain.

Les premiers temps de l'hiſtoire romaine ſemblent écrits par des *Hérodotes ;* nos vainqueurs et nos légiſlateurs ne ſavaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontife.

Le grand *Romulus*, roi d'un village, eſt fils du dieu *Mars* et d'une religieuſe qui allait

chercher de l'eau dans sa cruche. Il a un dieu pour père, une catin pour mère et une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour *Numa*. On trouve les beaux livres des sibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un rasoir par la permission des dieux. Une vestale met à flot un gros vaisseau engravé, en le tirant avec sa ceinture. *Castor* et *Pollux* viennent combattre pour les Romains, et la trace des pieds de leurs chevaux reste imprimée sur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent saccager Rome : les uns disent qu'ils furent chassés par des oies ; les autres, qu'ils remportèrent beaucoup d'or et d'argent : mais il est probable que, dans ces temps-là, en Italie, il y avait beaucoup moins d'argent que d'oies. Nous avons imité les premiers historiens romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange, la sainte ampoule par un pigeon ; et quand nous joignons à cela le manteau de St *Martin*, nous sommes bien forts.

Quelle serait l'histoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs et nos droits, sans paraître prétendre à nous les enseigner.

On demande souvent si la fable du sacrifice d'*Iphigénie* est prise de l'histoire de *Jephté*, si le déluge de *Deucalion* est inventé en imitation de celui de *Noé*, si l'aventure de *Philémon* et

de *Baucis* eſt d'après celle de *Loth* et de ſa femme ? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers ; que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un *Ptolomée ;* mais les Juifs furent long-temps auparavant courtiers et uſuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jéruſalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, et que ceux-ci prirent beaucoup de choſes des Babyloniens, des Egyptiens et des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques ſont ſacrées pour nous, malgré notre haine et notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raiſon ; mais nous nous ſoumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingts ſyſtêmes ſur leur chronologie, et beaucoup plus de manières d'expliquer les événemens de leur hiſtoire : nous ne ſavons pas quelle eſt la véritable ; mais nous lui réſervons notre foi pour le temps où elle ſera découverte.

Nous avons tant de choſes à croire de ce ſavant et magnanime peuple, que toute notre croyance en eſt épuiſée, et qu'il ne nous en reſte plus pour les prodiges dont l'hiſtoire des autres nations eſt pleine. *Rollin* a beau nous répéter les oracles d'*Apollon* et les merveilles

de *Sémiramis ;* il a beau tranſcrire tout ce qu'on a dit de la juſtice de ces anciens Scythes qui pillèrent ſi ſouvent l'Aſie, et qui mangeaient des hommes dans l'occaſion, il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'eſt la ſageſſe et la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour inſtruire les habitans de la Paleſtine. Si les rois de Babylone, dans leurs conquêtes, tombent en paſſant ſur le peuple hébreu, c'eſt uniquement pour corriger ce peuple de ſes péchés. Si le roi qu'on a nommé *Cyrus* ſe rend maître de Babylone, c'eſt pour donner à quelques juifs la permiſſion d'aller chez eux. Si *Alexandre* eſt vainqueur de *Darius*, c'eſt pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vaſte domination, et englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eſt encore pour inſtruire les Juifs ; les Arabes et les Turcs ne ſont venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation ; jamais on n'eut tant de précepteurs ; et voilà comme l'hiſtoire eſt utile.

Mais ce que nous avons de plus inſtructif, c'eſt la juſtice exacte que les clercs ont rendue

à

à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale St *Grégoire de Nazianze* juge l'empereur *Julien le philoſophe ;* il déclare que ce prince, qui ne croyait point au diable, avait un commerce ſecret avec le diable, et qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés ſous des figures trop hideuſes, il les chaſſa en feſant par inadvertance des ſignes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *miſérable;* il aſſure que *Julien* immolait de jeunes garçons et de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'eſt ainſi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même *Grégoire* proféra contre lui pendant ſon règne.

Une méthode heureuſe de juſtifier les calomnies dont on accable un innocent, c'eſt de faire l'apologie d'un coupable. Par là tout eſt compenſé ; et c'eſt la manière qu'emploie le même ſaint de Nazianze. L'empereur *Conſtance*, oncle et prédéceſſeur de *Julien*, à ſon avénement à l'empire, avait maſſacré *Julius* frère de ſa mère et ſes deux fils, tous trois déclarés auguſtes ; c'était une méthode qu'il tenait de ſon père le grand *Conſtantin ;* il fit enſuite aſſaſſiner *Gallus* frère de *Julien*. Cette cruauté qu'il exerça contre ſa famille, il la ſignala contre l'empire ; mais il était dévot ; et même dans la

bataille déciſive qu'il donna contre *Magnance*, il pria DIEU dans une égliſe pendant tout le temps que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont *Grégoire* fait le panégyrique. Si les ſaints nous font connaître ainſi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, ſurtout quand ils ſont ignorans, ſuperſtitieux et paſſionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un uſage un peu bizarre de l'étude de l'hiſtoire. On déterre des chartes du temps de *Dagobert*, la plupart ſuſpectes et mal entendues, et on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui ſubſiſtaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conſeille à ceux qui étudient et qui raiſonnent ainſi, de dire à la mer : Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare ; retournes-y tout à l'heure.

SECTION III.

De la certitude de l'hiſtoire.

TOUTE certitude qui n'eſt pas démonſtration mathématique n'eſt qu'une extrême probabilité : il n'y a pas d'autre certitude hiſtorique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le ſeul, de la grandeur et de la population de la Chine, il ne fut pas cru, et il ne put exiger

de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaſte empire, pluſieurs ſiècles après, commencèrent à rendre la choſe probable. Elle eſt aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la dépoſition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, ſans que perſonne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois hiſtoriens ſeulement avaient écrit l'aventure du roi *Charles XII* qui, s'obſtinant à reſter dans les Etats du ſultan ſon bienfaiteur, malgré lui, ſe battit avec ſes domeſtiques contre une armée de janiſſaires et de tartares, j'aurais ſuſpendu mon jugement; mais ayant parlé à pluſieurs témoins oculaires, et n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire; parce qu'après tout, ſi elle n'eſt ni ſage ni ordinaire, elle n'eſt contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne ſoit atteſté par des hommes animés viſiblement de l'eſprit divin, et qu'il ſoit impoſſible de douter de leur inſpiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du dictionnaire encyclopédique, c'eſt un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire auſſi-bien tout Paris qui affirmerait avoir vu reſſuſciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille

de Fontenoy. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris ſur une choſe improbable ne ſaurait être égal au témoignage de tout Paris ſur une choſe probable. Ce ſont-là les premières notions de la ſaine logique. Un tel dictionnaire ne devait être conſacré qu'à la vérité. (*)

Incertitude de l'hiſtoire.

On diſtingue les temps en fabuleux et hiſtoriques ; mais les hiſtoriques auraient dû être diſtingués eux-mêmes en vérités et en fables. Je ne parle pas ici de fables reconnues aujourd'hui pour telles ; il n'eſt pas queſtion, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté ſon hiſtoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raiſons de douter !

Qu'on faſſe attention que la république romaine a été cinq cents ans ſans hiſtoriens ; que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent preſque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interîêre ;* qu'on ſonge que, dans les trois cents premières années, l'art d'écrire était très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ ;* il ſera permis alors de douter de tous les événemens qui ne ſont pas dans l'ordre ordinaire des choſes humaines.

(*) Voyez CERTITUDE.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des ſabines pour avoir des femmes? L'hiſtoire de *Lucrèce* ſera-t-elle bien vraiſemblable? Croira-t-on aiſément, ſur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porſenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'aſſaſſiner? Ne ſera-t-on pas porté, au contraire, à croire *Polybe*, qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cents années? *Polybe* dit que *Porſenna* ſubjugua les Romains; cela eſt bien plus probable que l'aventure de *Scévola*, qui ſe brûla entièrement la main, parce qu'elle s'était mépriſe. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'aventure de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croye? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé ſi elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot: n'eſt-ce pas une grande préſomption que ce conte ne fut inventé que long-temps après pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le dictionnaire de *Moréri* à l'article *Regulus*, il vous aſſure que le ſupplice de ce romain eſt rapporté dans *Tite-Live:* cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, eſt perdue; on n'a que le ſupplément de *Freinshemius*, et il ſe trouve que ce dictionnaire n'a

cité qu'un allemand du dix-ſeptième ſiècle, croyant citer un romain du temps d'*Auguſte*. On ferait des volumes immenſes de tous les faits célèbres et reçus dont il faut douter ; mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles même ſont-elles des preuves hiſtoriques ?

On eſt naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement en atteſte la certitude : cependant, ſi ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains, s'ils célèbrent quelques faits peu vraiſemblables, prouvent-ils autre choſe ſinon qu'on a voulu conſacrer une opinion populaire ?

La colonne roſtrale, érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, eſt ſans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius ;* mais la ſtatue de l'augure *Nævius*, qui coupait un caillou avec un raſoir, prouvait-elle que *Nævius* avait opéré ce prodige ? Les ſtatues de *Cérès* et de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages inconteſtables que *Cérès* était deſcendue de je ne ſais

quelle planète pour venir enſeigner l'agriculture aux Athéniens ? Le fameux *Laocoon*, qui ſubſiſte aujourd'hui ſi entier, atteſte-t-il bien la vérité de l'hiſtoire du cheval de Troye ?

Les cérémonies, les fêtes annuelles, établies par toute une nation, ne conſtatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté ſur un dauphin ſe célébrait chez les Romains comme chez les Grecs ; celle de *Faune* rappelait ſon aventure avec *Hercule* et *Omphale*, quand ce dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de ſa maîtreſſe.

La fameuſe fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* et *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de mai ? Le voici : *Hyrée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* et *Mercure;* et quand ſes hôtes prirent congé, ce bon homme, qui n'avait point de femme, et qui voulait avoir un enfant, témoigna ſa douleur aux trois dieux. On n'oſe exprimer ce qu'ils firent ſur la peau du bœuf qu'*Hyrée* leur avait ſervi à manger ; ils couvrirent enſuite cette peau d'un peu de terre, et de là naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Preſque toutes les fêtes romaines, ſyriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées ſur de pareils contes, ainſi que les temples et les

ſtatues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité conſacrait à l'erreur.

Un de nos plus anciens monumens eſt la ſtatue de St *Denis* portant ſa tête dans ſes bras.

Une médaille, même contemporaine, n'eſt pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles ſur des batailles très-indéciſes, qualifiées de victoires, et ſur des entrepriſes manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende? N'a-t-on pas en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Eſpagne, frappé une médaille qui atteſtait la priſe de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le ſiége?

Les médailles ne ſont des témoignages irréprochables que lorſque l'événement eſt atteſté par des auteurs contemporains; alors ces preuves, ſe ſoutenant l'une par l'autre, conſtatent la vérité.

Doit-on dans l'hiſtoire inſérer des harangues, et faire des portraits?

Si, dans une occaſion importante, un général d'armée, un homme d'Etat a parlé d'une manière ſingulière et forte qui caractériſe ſon génie et celui de ſon ſiècle, il faut ſans

doute rapporter ſon diſcours mot pour mot : de telles harangues ſont peut-être la partie de l'hiſtoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? il vaudrait preſque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'eſt une fiction imitée d'*Homère ;* mais ce qui eſt fiction dans un poëme, devient à la rigueur menſonge dans un hiſtorien. Pluſieurs anciens ont eu cette méthode ; cela ne prouve autre choſe ſinon que pluſieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

Des portraits.

Les portraits montrent encore bien ſouvent plus d'envie de briller que d'inſtruire. Des contemporains ſont en droit de faire le portrait des hommes d'Etat avec leſquels ils ont négocié, des généraux ſous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il eſt à craindre que le pinceau ne ſoit guidé par la paſſion ! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* ſont faits avec plus d'impartialité, de gravité et de ſageſſe, que ceux qu'on lit avec plaiſir dans le cardinal de *Retz.*

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec leſquels on

peut lire ſurement dans le fond des cœurs, c'eſt une entrepriſe bien délicate ; c'eſt dans pluſieurs une puérilité.

De la maxime de Cicéron concernant l'hiſtoire, que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité.

LA première partie de ce précepte eſt inconteſtable ; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'Etat, votre ſilence eſt condamnable. Mais je ſuppoſe que vous écriviez l'hiſtoire d'un prince qui vous aura confié un ſecret, devez-vous le révéler ? devez-vous dire à la poſtérité ce que vous ſeriez coupable de dire en ſecret à un ſeul homme ? Le devoir d'un hiſtorien l'emportera-t-il ſur un devoir plus grand ?

Je ſuppoſe encore que vous ayez été témoin d'une faibleſſe qui n'a point influé ſur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faibleſſe ? En ce cas l'hiſtoire ſerait une ſatire.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes ſont plus indiſcrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs inſolens qui, ſe feſant un mérite de médire, impriment et vendent des ſcandales comme la *Voiſin* vendait des poiſons ?

De l'hiſtoire ſatirique.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas aſſez relevé la gloire de quelques villes grecques, et d'avoir omis pluſieurs faits connus dignes de mémoire, combien ſont plus répréhenſibles aujourd'hui ceux qui, ſans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuſes, ſans la plus légère apparence de preuve? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette hiſtoire qu'à la bataille de Fontenoy *les Français tirèrent ſur les Anglais avec des balles empoiſonnées et des morceaux de verre venimeux, et que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poiſons trouvés dans les corps des anglais bleſſés.* Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler ſous des peines corporelles.

Les mémoires frauduleux imprimés depuis peu ſous le nom de madame de *Maintenon*, ſont remplis de pareilles abſurdités. On y trouve qu'au ſiége de Lille les alliés jetaient des billets dans la ville, conçus en ces termes : *Français, conſolez-vous, la Maintenon ne ſera pas votre reine.*

Preſque chaque page eſt ſouillée d'impoſtures et de termes offenſans contre la famille royale et contre les familles principales du royaume, ſans alléguer la plus légère vraiſemblance qui puiſſe donner la moindre couleur à ces menſonges. Ce n'eſt point écrire l'hiſtoire, c'eſt écrire au haſard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, ſous le nom d'*hiſtoire*, une foule de libelles, dont le ſtyle eſt auſſi groſſier que les injures, et les faits auſſi faux qu'ils ſont mal écrits. C'eſt, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais ſi les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut uſer ici de la liberté de les détromper.

L'appât d'un vil gain, joint à l'inſolence des mœurs abjectes, furent les ſeuls motifs qui engagèrent ce réfugié languedocien proteſtant, nommé *Langlevieux*, dit *la Beaumelle*, à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais déshonoré la littérature. Il vend pour dix-ſept louis d'or au libraire *Eſlinger* de Francfort en 1753 l'hiſtoire du ſiècle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point; et, ſoit pour s'en faire croire le propriétaire, ſoit pour gagner ſon argent, il la charge de notes abominables contre *Louis XIV*, contre ſon fils, contre le

duc de *Bourgogne* ſon petit-fils, qu'il traite ſans façon de perfide et de traître envers ſon grand-père et la France. Il vomit contre le duc d'*Orléans* régent les calomnies les plus horribles et les plus abſurdes ; perſonne n'eſt épargné, et cependant il n'a jamais connu perſonne. Il débite ſur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi*, ſur les miniſtres, ſur les femmes, des hiſtoriettes ramaſſées dans des cabarets ; et il parle des plus grands princes comme de ſes juſticiables. Il s'exprime en juge des rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart*, *et je le fais roi d'Angleterre.*

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé : il eût été ſévèrement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que ſouvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils ſe vendent aux foires de Francfort et de Leipſick ; tout le Nord en eſt inondé. Les étrangers qui ne ſont pas inſtruits, croient puiſer dans ces libelles les connaiſſances de l'hiſtoire moderne. Les auteurs allemands ne ſont pas toujours en garde contre ces mémoires, ils s'en ſervent comme de matériaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochefort*, de *Vordac ;* à tous ces prétendus Teſtamens politiques des miniſtres d'Etat,

compoſés par des fauſſaires ; à la Dixme royale de *Boiſguillebert*, impudemment donnée ſous le nom du maréchal de *Vauban ;* et à tant de compilations d'ana et d'anecdotes.

L'hiſtoire eſt quelquefois encore plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toujours deux partis aſſez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre juſqu'à ce que le danger commun les réuniſſe, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme eſt repréſenté comme un *Caton* et comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation et la ſatire ? il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'eſt de croire le bien qu'un hiſtorien de parti oſe dire des héros de la faction contraire, et le mal qu'il oſe dire des chefs de la ſienne dont il n'aura pas à ſe plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les perſonnages intéreſſés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *la Rochefoucauld*, de *Retz* en France, s'ils s'accordent, ils ſont vrais ; s'ils ſe contrarient, doutez.

Pour les ana et les anecdotes, il y en a un ſur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

SECTION IV.

De la méthode, de la manière d'écrire l'hiſtoire, et du ſtyle.

On en a tant dit ſur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On ſait aſſez que la méthode et le ſtyle de *Tite-Live*, ſa gravité, ſon éloquence ſage, conviennent à la majeſté de la république romaine; que *Tacite* eſt plus fait pour peindre des tyrans; *Polybe*, pour donner des leçons de la guerre; *Denis* d'Halycarnaſſe pour développer les antiquités.

Mais, en ſe modelant en général ſur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus peſant que le leur à ſoutenir. On exige des hiſtoriens modernes plus de détails, des faits plus conſtatés, des dates préciſes, des autorités, plus d'attention aux uſages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population: il en eſt de l'hiſtoire comme des mathématiques et de la phyſique; la carrière s'eſt prodigieuſement accrue. Autant il eſt aiſé de faire un recueil de gazettes, autant il eſt difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire.

Daniel ſe crut un hiſtorien parce qu'il tranſcrivait des dates et des récits de bataille où

l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation, les droits des principaux corps de cette nation, ſes lois, ſes uſages, ſes mœurs, et comment ils ont changé. Cette nation eſt en droit de lui dire : Je vous demande mon hiſtoire encore plus que celle de *Louis le gros* et de *Louis Hutin;* vous me dites, d'après une vieille chronique écrite au haſard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languiſſant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps cadavéreux de coucher avec une jolie fille pour ſe refaire, et que le ſaint roi rejeta bien loin cette vilenie. Ah ! *Daniel*, vous ne ſaviez donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'uomo ſotto la terra.* Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'hiſtoire politique et de l'hiſtoire naturelle.

On exige que l'hiſtoire d'un pays étranger ne ſoit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'hiſtoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire ; mais ſi vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Aſie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perſe et de l'Inde ; on attend de vous des

inſtructions

inſtructions ſur les mœurs, les lois, les uſages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt hiſtoires de l'établiſſement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ſes religions, ſes antiquités, les brames, les diſciples de St *Jean*, les Guèbres, les Banians. On nous a conſervé, il eſt vrai, les lettres de *Xavier* et de ſes ſucceſſeurs. On nous a donné des hiſtoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces miſſionnaires qui ne ſavaient pas la langue des brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; et dès qu'ils voient ſur les côtes de Coromandel des figures ſymboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce ſont des portraits du diable, qu'ils ſont dans ſon empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui adorons le diable *Mammon*, et qui lui allons porter nos vœux à ſix mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui ſe mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue Saint-Jacques, et à qui l'on commande une hiſtoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, ſur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'eſt aſſez qu'on ſache que la méthode

convenable à l'hiſtoire de ſon pays n'eſt point propre à décrire les découvertes du nouveau monde ; qu'il ne faut pas écrire ſur une petite ville comme ſur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'hiſtoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre choſe à nous dire, ſinon qu'un barbare a ſuccédé à un autre barbare ſur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public ?

Ces règles ſont aſſez connues ; mais l'art de bien écrire l'hiſtoire ſera toujours très-rare. On ſait aſſez qu'il faut un ſtyle grave, pur, varié, agréable. Il en eſt des lois pour écrire l'hiſtoire comme de celles de tous les arts de l'eſprit ; beaucoup de préceptes, et peu de grands artiſtes.

SECTION V.

Hiſtoire des rois juifs, et des Paralipomènes.

Tous les peuples ont écrit leur hiſtoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont auſſi écrit la leur. Avant qu'ils euſſent des rois, ils vivaient ſous une théocratie ; ils étaient cenſés gouvernés par DIEU même.

Quand les Juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voiſins, le

prophète *Samuel*, très-intéreſſé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de DIEU que c'était DIEU lui-même qu'ils rejetaient; ainſi la théocratie finit chez les Juifs lorſque la monarchie commença.

On pourrait donc dire, ſans blaſphémer, que l'hiſtoire des rois juifs a été écrite comme celle des autres peuples, et que DIEU n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'hiſtoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'eſt que les Paralipomènes contrediſent très-ſouvent le livre des Rois dans la chronologie et dans les faits, comme nos hiſtoriens profanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi DIEU a toujours écrit l'hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs ſont toujours ſon peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, et il paraît qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'hiſtoire de leur diſperſion comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que DIEU écrivit l'hiſtoire de leurs rois.

On peut encore faire une réflexion; c'eſt que DIEU ayant été leur ſeul roi très-longtemps, et enſuite ayant été leur hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs le reſpect le plus profond. Il n'y a point de fripier

juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de *Céſar* et d'*Alexandre*. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon hiſtoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les hiſtoires grecques et romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des profanes ?

Si le ſtyle de l'hiſtoire des Rois et des Paralipomènes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. *David* aſſaſſine *Urie ; Isboſeth* et *Miphiboſeth* ſont aſſaſſinés ; *Abſalon* aſſaſſine *Ammon ; Joab* aſſaſſine *Abſalon ; Salomon* aſſaſſine *Adonias* ſon frère ; *Baza* aſſaſſine *Nadab ; Zimri* aſſaſſine *Ela ; Hamri* aſſaſſine *Zimri ; Achab* aſſaſſine *Naboth ; Jehu* aſſaſſine *Achab* et *Joram ;* les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent *Amaſias* fils de *Joas ; Sélom* fils de *Jabès* aſſaſſine *Zacharias* fils de *Jéroboam ; Manahaim* aſſaſſine *Sélom* fils de *Jabès ; Phacée* fils de *Roméli* aſſaſſine *Phaceia* fils de *Manahaim ; Ozee* fils d'*Ela* aſſaſſine *Phacée* fils de *Roméli*. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le Saint-Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

SECTION VI.

Des mauvaiſes actions conſacrées ou excuſées dans l'hiſtoire.

Il n'eſt que trop ordinaire aux hiſtoriens de louer de très-méchans hommes qui ont rendu ſervice à la ſecte dominante ou à la patrie. Ces éloges ſont peut-être d'un citoyen zélé, mais ce zèle outrage le genre-humain. *Romulus* aſſaſſine ſon frère, et on en fait un dieu. *Conſtantin* égorge ſon fils, étouffe ſa femme, aſſaſſine preſque toute ſa famille, on l'a loué dans des conciles, mais l'hiſtoire doit déteſter ſes barbaries. Il eſt heureux pour nous ſans doute que *Clovis* ait été catholique; il eſt heureux pour l'Egliſe anglicane que *Henri VIII* ait aboli les moines : mais il faut avouer que *Clovis* et *Henri VIII* étaient des monſtres de cruauté.

Lorſque le jéſuite *Berruyer*, qui quoique jéſuite était un ſot, s'aviſa de paraphraſer l'ancien et le nouveau Teſtament en ſtyle de ruelle, ſans autre intention que de les faire lire, il jeta des fleurs de rhétorique ſur le couteau à deux tranchans que le juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du roi *Eglon*, ſur le ſabre dont *Judith* coupa la tête

d'*Holoferne* après s'être proſtituée à lui, et ſur pluſieurs autres actions de ce genre. Le parlement, en reſpectant la Bible qui rapporte ces hiſtoires, condamna le jéſuite qui les louait, et fit brûler l'ancien et le nouveau Teſtament, j'entends celui du jéſuite.

Mais comme les jugemens des hommes ſont toujours différens dans les cas pareils, la même choſe arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David* roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prédicant réfugié en Hollande, avec d'autres prédicans réfugiés, voulurent l'obliger à ſe rétracter. Mais comment ſe rétracter ſur des faits conſignés dans l'Ecriture? *Bayle* n'avait-il pas quelque raiſon de penſer que tous les faits rapportés dans les livres juifs ne ſont pas des actions ſaintes; que *David* a fait comme un autre des actions très-criminelles, et que s'il s'eſt appelé *l'homme ſelon le cœur de* DIEU, c'eſt en vertu de ſa pénitence, et non pas à cauſe de ſes forfaits?

Ecartons les noms, et ne ſongeons qu'aux choſes. Suppoſons que, pendant le règne de *Henri IV*, un curé ligueur a répandu ſecrétement une bouteille d'huile ſur la tête d'un berger de Brie, que ce berger vient à la cour, que le curé le préſente à *Henri IV* comme un

bon joueur de violon qui pourra diſſiper ſa mélancolie, que le roi le fait ſon écuyer et lui donne une de ſes filles en mariage, qu'enſuite le roi s'étant brouillé avec le berger, celui-ci ſe réfugie chez un prince d'Allemagne ennemi de ſon beau-père, qu'il arme ſix cents brigands perdus de dettes et de débauches, qu'il court la campagne avec cette canaille, qu'il égorge amis et ennemis, qu'il extermine juſqu'aux femmes et aux enfans à la mamelle, afin qu'il n'y ait perſonne qui puiſſe porter la nouvelle de cette boucherie : je ſuppoſe encore que ce même berger de Brie devient roi de France après la mort de *Henri IV*, et qu'il fait aſſaſſiner ſon petit-fils après l'avoir fait manger à ſa table, et livre à la mort ſept autres petits enfans de ſon roi; quel eſt l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie eſt un peu dur ?

Les commentateurs conviennent que l'adultère de *David* et l'aſſaſſinat d'*Urie* ſont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc convenir que les maſſacres ci-deſſus ſont des fautes que DIEU a pardonnées auſſi.

Cependant on ne fit aucun quartier à *Bayle*. Mais, en dernier lieu, quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *Georges II* à *David*, un des ſerviteurs de ce monarque a fait publiquement imprimer un petit livre dans lequel

il se plaint de la comparaison. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle;* il traite *David* avec plus de sévérité que *Tacite* ne traite *Domitien*. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure ; tous les lecteurs ont senti que les mauvaises actions sont toujours mauvaises, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence est proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y a donc plus de raison en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du temps de *Bayle*. On sent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de sainteté ce qui est digne du dernier supplice ; et on sait que si on ne doit pas consacrer le crime, on ne doit pas croire l'absurdité.

HISTORIOGRAPHE.

TITRE fort différent de celui d'historien. On appelle communément en France historiographe l'homme de lettres pensionné et, comme on disait autrefois, appointé pour écrire l'histoire. *Alain Chartier* fut historiographe de *Charles VII*. Il dit qu'il interrogea les domestiques de ce prince, et leur fit prêter serment, selon le devoir de sa charge, pour savoir

ſavoir d'eux ſi *Charles* avait eu en effet *Agnès Sorel* pour maîtreſſe. Il conclut qu'il ne ſe paſſa jamais rien de libre entre ces amans, et que tout ſe réduiſit à quelques careſſes honnêtes dont ces domeſtiques avaient été les témoins innocens. Cependant il eſt conſtant, non par les hiſtoriographes, mais par les hiſtoriens appuyés ſur les titres de famille, que *Charles VII* eut d'*Agnès Sorel* trois filles, dont l'aînée mariée à un *Brezé* fut poignardée par ſon mari. Depuis ce temps il y eut ſouvent des hiſtoriographes de France en titre, et l'uſage fut de leur donner des brevets de conſeillers d'Etat avec les proviſions de leur charge. Ils étaient commenſaux de la maiſon du roi. *Matthieu* eut ces priviléges ſous *Henri IV*, et n'en écrivit pas mieux l'hiſtoire.

A Veniſe, c'eſt toujours un noble du ſénat qui a ce titre et cette fonction; et le célèbre *Nani* les a remplis avec une approbation générale. Il eſt bien difficile que l'hiſtoriographe d'un prince ne ſoit pas un menteur; celui d'une république flatte moins, mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine, les hiſtoriographes ſont chargés de recueillir tous les événemens et tous les titres originaux ſous une dynaſtie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaſte ſalle, par un orifice ſemblable à la gueule du lion dans

laquelle on jette à Veniſe les avis ſecrets qu'on veut donner; lorſque la dynaſtie eſt éteinte, on ouvre la ſalle, et on rédige les matériaux, dont on compoſe une hiſtoire authentique. Le journal général de l'empire ſert auſſi à former le corps d'hiſtoire; ce journal eſt ſupérieur à nos gazettes, en ce qu'il eſt fait ſous les yeux des mandarins de chaque province, revu par un tribunal ſuprême, et que chaque pièce porte avec elle une authenticité qui fait foi dans les matières contentieuſes.

Chaque ſouverain choiſit ſon hiſtoriographe. *Vittorio Siri* le fut. *Péliſſon* fut choiſi d'abord par *Louis XIV* pour écrire les événemens de ſon règne, et il s'acquitta de cet emploi avec éloquence dans l'hiſtoire de la Franche-Comté. *Racine*, le plus élégant des poëtes, et *Boileau*, le plus correct, furent enſuite ſubſtitués à *Péliſſon*. Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du paſſage du Rhin écrit par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires ſi *Louis XIV* paſſa le Rhin ou non avec les troupes qui traversèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre aſſez combien il eſt rare qu'un hiſtoriographe oſe dire la vérité. Auſſi pluſieurs qui ont eu ce titre ſe ſont bien donné de garde d'écrire l'hiſtoire; ils ont fait comme *Amiot*, qui diſait

qu'il était trop attaché à ſes maîtres pour écrire leur vie. Le père *Daniel* eut la patente d'hiſtoriographe après avoir donné ſon hiſtoire de France ; il n'eut qu'une penſion de 600 livres regardée ſeulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il eſt très-difficile d'aſſigner aux ſciences et aux arts, aux travaux littéraires, leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un hiſtoriographe eſt de raſſembler les matériaux, et on eſt hiſtorien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amaſſer, le ſecond choiſir et arranger. L'hiſtoriographe tient plus de l'annaliſte ſimple, et l'hiſtorien ſemble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'eſt pas la peine de dire ici que l'un et l'autre doivent également dire la vérité, mais on peut examiner cette grande loi de *Cicéron : Ne quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oſer ne taire aucune vérité. Cette règle eſt au nombre des lois qui ont beſoin d'être commentées. Je ſuppoſe un prince qui confie à ſon hiſtoriographe un ſecret important auquel l'honneur de ce prince eſt attaché, ou que même le bien de l'Etat exige que ce ſecret ne ſoit jamais révélé ; l'hiſtoriographe ou l'hiſtorien doit-il manquer de foi à ſon prince ? doit-il trahir ſa patrie pour obéir à *Cicéron* ? La curioſité du public ſemble l'exiger ;

l'honneur, le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'hiſtoire.

Une vérité déshonore une famille, l'hiſtoriographe ou l'hiſtorien doit-il l'apprendre au public? non, ſans doute; il n'eſt point chargé de révéler la honte des particuliers, et l'hiſtoire n'eſt point une ſatire.

Mais ſi cette vérité ſcandaleuſe tient aux événemens publics, ſi elle entre dans les intérêts de l'Etat, ſi elle a produit des maux dont il importe de ſavoir la cauſe, c'eſt alors que la maxime de *Cicéron* doit être obſervée; car cette loi eſt comme toutes les autres lois qui doivent être ou exécutées, ou tempérées, ou négligées, ſelon les convenances.

Gardons-nous de ce reſpect humain, quand il s'agit des fautes publiques reconnues, des prévarications, des injuſtices que le malheur des temps a arrachées à des corps reſpectables on ne ſaurait trop les mettre au jour; ce ſont des phares qui avertiſſent ces corps toujours ſubſiſtans de ne plus ſe briſer aux mêmes écueils. Si un parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au ſupplice, ſi une aſſemblée de théologiens a demandé le ſang d'un infortuné qui ne penſait pas comme eux, il eſt du devoir d'un hiſtorien d'inſpirer de l'horreur à tous les ſiècles pour ces aſſaſſinats juridiques. On a

dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureuſement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ſes pères ; on aime à les condamner, on croit valoir mieux qu'eux. L'hiſtoriographe ou l'hiſtorien les encourage dans ces ſentimens ; et en retraçant les guerres de la fronde et celles de la religion, ils empêchent qu'il n'y en ait encore.

HOMME.

POUR connaître le phyſique de l'eſpèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du dictionnaire encyclopédique par M. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut ſur tout avoir vécu et réfléchi.

Tous les livres de morale ne ſont-ils pas renfermés dans ces paroles de *Job? Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletus multis miſeriis, qui quaſi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra.* L'homme né de la femme vit peu, il eſt rempli de misères ; il eſt comme une fleur qui s'épanouit, ſe flétrit et qu'on écraſe ; il paſſe comme une ombre.

Nous avons déjà vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en

comptant ceux qui meurent ſur le ſein de leurs nourrices, et ceux qui traînent juſqu'à cent ans les reſtes d'une vie imbécille et miſérable. (*)

C'eſt un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était deſtiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus ; ce qui ſe réduiſait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était déſeſpéré, il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard et un ſinge.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter ;* je vaux mieux que tous ces animaux-là : il eſt juſte que moi et mes enfans nous vivions très-long-temps, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter ;* mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagine pas, parce que je ſuis *Jupiter*, que je ſois infini et tout-puiſſant : j'ai ma nature et ma meſure. Çà, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces ſix animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras ſucceſſivement leurs manières d'être. L'homme ſera d'abord chenille, en ſe traînant, comme elle, dans ſa

(*) Voyez AGE.

première enfance. Il aura juſqu'à quinze ans la légéreté d'un papillon ; dans ſa jeuneſſe la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril qu'il ſubiſſe autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruſes du renard ; et dans ſa vieilleſſe, il ſera laid et ridicule comme un ſinge. C'eſt aſſez là en général le deſtin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compenſation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le temps du ſommeil, pendant lequel on eſt mort ; reſte à quinze, ou environ : de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui eſt, comme on l'a dit, le veſtibule de la vie. Le produit net ſera ſept ans ; de ces ſept ans, la moitié au moins ſe conſume dans les douleurs de toute eſpèce ; poſe trois ans et demi pour travailler, s'ennuyer et pour avoir un peu de ſatisfaction : et que de gens n'en ont point du tout ! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier ? (*)

Malheureuſement, dans cette fable, Dieu oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le ſinge, le renard, le cheval, le paon et

(*) Voyez l'*Homme aux quarante écus*. Romans, tome II.

jusqu'à la chenille. L'espèce humaine n'eut que sa peau rase, qui, continuellement exposée au soleil, à la pluie, à la grêle, devint gersée, tannée, truitée. Le mâle, dans notre continent, fut défiguré par des poils épars sur son corps, qui le rendirent hideux sans le couvrir. Son visage fut caché sous ses cheveux. Son menton devint un sol raboteux, qui porta une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en-haut, et les branches en-bas. Ce fut dans cet état, et d'après cette image, que cet animal osa peindre DIEU, quand, dans la suite des temps, il apprit à peindre.

La femelle, étant plus faible, devint encore plus dégoûtante et plus affreuse dans sa vieillesse. L'objet de la terre le plus hideux est une décrépite. Enfin, sans les tailleurs et les couturières, l'espèce humaine n'aurait jamais osé se montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de savoir parler, il dut s'écouler bien des siècles. Cela est prouvé; mais il faut le redire souvent.

Cet animal non civilisé, abandonné à lui-même, dut être le plus sale et le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que fesais-tu dans les jardins d'Eden ?

Travaillais-tu pour ce ſot genre-humain ?
Caraiſſais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude et tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland ;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il eſt un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philoſophe de nos jours très-eſtimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que ſi les hommes n'avaient pas des mains ils n'auraient pu bâtir des maiſons et travailler en tapiſſerie de haute-liſe. Apparemment que ceux qui ont condamné cette propoſition ont un ſecret pour couper les pierres et les bois, et pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de l'Eſprit. Cet homme valait mieux que tous ſes ennemis enſemble ; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de ſon livre, ni les vérités triviales

qu'il débite avec emphaſe. J'ai pris ſon parti hautement, quand des hommes abſurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui, par exemple, ont voulu proſcrire magiſtralement cette propoſition : *Les Turcs peuvent être regardés comme des déiſtes.* Eh ! cuiſtres, comment voulez-vous donc qu'on les regarde ? comme des athées ? parce qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu ?

Vous condamnez cette autre propoſition-ci : *L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être, que toute haine contre eux eſt injuſte, qu'un ſot porte des ſottiſes comme un ſauvageon porte des fruits amers.* Ah ! ſauvageons de l'école, vous perſécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiſſons là l'école, et pourſuivons.

De la raiſon, des mains induſtrieuſes, une tête capable de généraliſer des idées, une langue aſſez ſouple pour les exprimer ; ce ſont-là les grands bienfaits accordés par l'Etre ſuprême à l'homme, à l'excluſion des autres animaux.

Le mâle en général vit un peu moins longtemps que la femelle.

Il eſt toujours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a

d'ordinaire deux ou trois pouces par-deſſus la plus grande femme.

Sa force eſt preſque toujours ſupérieure, il eſt plus agile ; et ayant tous les organes plus forts, il eſt plus capable d'une attention ſuivie. Tous les arts ont été inventés par lui et non par la femme. On doit remarquer que ce n'eſt pas le feu de l'imagination, mais la méditation perſévérante et la combinaiſon des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'eſpèce humaine eſt la ſeule qui ſache qu'elle doit mourir, et elle ne le ſait que par l'expérience. Un enfant élevé ſeul, et tranſporté dans une île déſerte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante et un chat.

Un homme à ſingularités (*a*) a imprimé que le corps humain eſt un fruit qui eſt vert juſqu'à la vieilleſſe, et que le moment de la mort eſt la maturité. Etrange maturité que la pourriture et la cendre ! la tête de ce philoſophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choſes nouvelles a-t-elle fait dire de choſes extravagantes !

Les principales occupations de notre eſpèce ſont le logement, la nourriture et le vêtement ; tout le reſte eſt acceſſoire : et c'eſt ce

(*a*) MAUPERTUIS.

pauvre acceſſoire qui a produit tant de meurtres et de ravages.

Différentes races d'hommes.

NOUS avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, et à quel point le premier nègre et le premier blanc qui ſe rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

Il eſt même aſſez vraiſemblable que pluſieurs eſpèces d'hommes et d'animaux trop faibles ont péri. C'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'eſpèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après pluſieurs ſiècles ſur les rivages habités par ce petit coquillage.

St *Jérôme*, dans ſon Hiſtoire des pères du déſert, parle d'un centaure qui eut une converſation avec St *Antoine* l'hermite. Il rend compte enſuite d'un entretien beaucoup plus long que le même *Antoine* eut avec un ſatyre.

St *Auguſtin*, dans ſon trente-troiſième ſermon, intitulé, *A ſes frères dans le déſert*, dit des choſes auſſi extraordinaires que *Jérôme:* » J'étais déjà évêque d'Hippone, quand j'allai » en Ethiopie avec quelques ſerviteurs du » CHRIST pour y prêcher l'Evangile. Nous » vîmes dans ce pays beaucoup d'hommes et

» de femmes ſans tête, qui avaient deux gros » yeux ſur la poitrine; nous vîmes, dans des » contrées encore plus méridionales, un peuple » qui n'avait qu'un œil au front, &c.

Apparemment qu'*Auguſtin* et *Jérôme* parlaient alors par économie; ils augmentaient les œuvres de la création pour manifeſter davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus ſoumis au joug de la foi. (*)

Nous pouvons être de très-bons chrétiens ſans croire aux centaures, aux hommes ſans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil, ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la ſtructure intérieure d'un nègre ne ſoit différente de celle d'un blanc, puiſque le réſeau muqueux ou graiſſeux eſt blanc chez les uns et noir chez les autres. Je vous l'ai déjà dit; mais vous êtes ſourds.

Les Albinos et les Dariens; les premiers, originaires de l'Afrique, et les ſeconds, du milieu de l'Amérique, ſont auſſi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes, rouges, griſes. Nous avons déjà vu que tous les Américains ſont ſans barbe et ſans aucun poil ſur le corps, excepté les ſourcils et les cheveux. Tous ſont également hommes; mais comme un ſapin, un chêne et un poirier ſont

(*) Voyez ECONOMIE.

également arbres ; le poirier ne vient point du ſapin, et le ſapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans une île nommée *Taïti*, les hommes ſont barbus ? C'eſt demander pourquoi nous le ſommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains et les Canadiens ne le ſont pas. C'eſt demander pourquoi les ſinges ont des queues, et pourquoi la nature nous a refuſé cet ornement, qui du moins eſt parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats et leurs gouvernemens. Il n'a jamais été poſſible de compoſer un régiment de Lapons et de Samoïèdes, tandis que les Sibériens leurs voiſins deviennent des ſoldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre darien ou d'un albino. Ce n'eſt pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix ; ce n'eſt pas parce que leurs cheveux et leurs ſourcils ſont de la ſoie la plus fine et la plus blanche : mais c'eſt parce que leur corps, et par conſéquent leur courage eſt de la plus extrême faibleſſe. Il n'y a qu'un aveugle, et même un aveugle obſtiné, qui puiſſe nier l'exiſtence de toutes ces différentes eſpèces. Elle eſt auſſi grande et auſſi remarquable que celle des ſinges.

Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en ſociété.

Tous les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes et les plus affreux, vivent en ſociété comme les caſtors, les fourmis, les abeilles et pluſieurs autres eſpèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuſſent ſéparés, où le mâle ne ſe joignît à la femelle que par haſard, et l'abandonnât le moment d'après par dégoût ; où la mère méconnût ſes enfans après les avoir élevés, où l'on vécût ſans famille et ſans aucune ſociété. Quelques mauvais plaiſans ont abuſé de leur eſprit juſqu'au point de haſarder le paradoxe étonnant que l'homme eſt originairement fait pour vivre ſeul comme un loup cervier, et que c'eſt la ſociété qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs ſont originairement faits pour nager iſolés, et que c'eſt par un excès de corruption qu'ils paſſent en troupe de la mer Glaciale ſur nos côtes ; qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, et que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a ſon inſtinct ; et l'inſtinct de l'homme, fortifié par la raiſon, le porte à

la ſociété comme au manger et au boire. Loin que le beſoin de la ſociété ait dégradé l'homme, c'eſt l'éloignement de la ſociété qui le dégrade. Quiconque vivrait abſolument ſeul, perdrait bientôt la faculté de penſer et de s'exprimer ; il ſerait à charge à lui-même ; il ne parviendrait qu'à ſe métamorphoſer en bête. L'excès d'un orgueil impuiſſant, qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'eſt alors qu'elle s'eſt dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait ſon ſupplice ; elle ſe ronge dans la ſolitude du dépit ſecret d'être mépriſée et oubliée; elle s'eſt miſe dans le plus horrible eſclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire juſqu'à dire, *qu'il n'eſt pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de ſa groſſeſſe ; l'appétit ſatisfait*, dit l'auteur de ces paradoxes, *l'homme n'a plus beſoin de telle femme, ni la femme de tel homme ; celui-ci n'a pas le moindre ſouci, ni peut-être la moindre idée des ſuites de ſon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre ; et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Pourquoi la ſecourra-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne ſait pas ſeulement lui appartenir ?*

Tout cela eſt exécrable ; mais heureuſement rien

rien n'eſt plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable inſtinct de la nature, l'eſpèce humaine en aurait preſque toujours uſé ainſi. L'inſtinct eſt immuable ; ſes inconſtances ſont très-rares. Le père aurait toujours abandonné la mère, la mère aurait abandonné ſon enfant, et il y aurait bien moins d'hommes ſur la terre qu'il n'y a d'animaux carnaſſiers : car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un inſtinct plus prompt, des moyens plus sûrs et une nourriture plus aſſurée que l'eſpèce humaine.

Notre nature eſt bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames barbares entièrement abruties, ou peut-être un philoſophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un inſtinct dominant l'enfant qui n'eſt pas encore né, le ventre qui le porte, et la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans ſon ſein le germe d'un être ſemblable à elle.

L'inſtinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle auſſi haut, les anime auſſi fortement en faveur de leurs enfans, que l'inſtinct des pigeons et des roſſignols les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu ſon temps à écrire ces fadaiſes abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes n'eſt-il pas de ſuppoſer toujours la nature autrement qu'elle n'eſt? Si les ſatires de l'homme et de la femme écrites par *Boileau* n'étaient pas des plaiſanteries, elles pécheraient par cette faute eſſentielle de ſuppoſer tous les hommes fous et toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la ſociété, ſemblable au renard ſans queue qui voulait que tous ſes confrères ſe coupaſſent la queue, s'exprime ainſi d'un ſtyle magiſtral :

» Le premier qui, ayant enclos un terrain, » s'aviſa de dire, *ceci eſt à moi*, et trouva des » gens aſſez ſimples pour le croire, fut le vrai » fondateur de la ſociété civile. Que de » crimes, de guerres, de meurtres, de » misères et d'horreurs n'eût point épargnés » au genre-humain celui qui, arrachant les » pieux ou comblant le foſſé, eût crié à ſes ſemblables : Gardez-vous d'écouter cet » impoſteur; vous êtes perdus ſi vous oubliez » que les fruits ſont à tous, et que la terre » n'eſt à perſonne ! »

Ainſi, ſelon ce beau philoſophe, un voleur, un deſtructeur aurait été le bienfaiteur du genre-humain ; et il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ſes enfans : » Imitons notre voiſin, il a enclos ſon champ,

„ les bêtes ne viendront plus le ravager ; ſon
„ terrain deviendra plus fertile ; travaillons
„ le nôtre comme il a travaillé le ſien, il nous
„ aidera et nous l'aiderons. Chaque famille
„ cultivant ſon enclos, nous ſerons mieux
„ nourris, plus ſains, plus paiſibles, moins
„ malheureux. Nous tâcherons d'établir une
„ juſtice diſtributive qui conſolera notre pau-
„ vre eſpèce, et nous vaudrons mieux que les
„ renards et les fouines à qui cet extravagant
„ veut nous faire reſſembler. „

Ce diſcours ne ſerait-il pas plus ſenſé et plus honnête que celui du fou ſauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle eſt donc l'eſpèce de philoſophie qui fait dire des choſes que le ſens commun réprouve du fond de la Chine juſqu'au Canada ? N'eſt-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fuſſent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il eſt vrai que ſi toutes les haies, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourriſſans et délicieux, il ſerait impoſſible, injuſte et ridicule de les garder.

S'il y a quelques îles où la nature prodigue les alimens et tout le néceſſaire ſans peine, allons y vivre loin du fatras de nos lois. Mais dès que nous les aurons peuplées il faudra

revenir au tien et au mien, et à ces lois qui très-ſouvent ſont fort mauvaiſes, mais dont on ne peut ſe paſſer.

L'homme eſt-il né méchant?

NE paraît-il pas démontré que l'homme n'eſt point né pervers et enfant du diable? Si telle était ſa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries ſitôt qu'il pourrait marcher; il ſe ſervirait du premier couteau qu'il trouverait pour bleſſer quiconque lui déplairait. Il reſſemblerait néceſſairement aux petits louvetaux, aux petits renards, qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il eſt par toute la terre du naturel des agneaux, tant qu'il eſt enfant. Pourquoi donc, et comment devient-il ſi ſouvent loup et renard? N'eſt-ce pas que, n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il ſe trouve jeté, l'occaſion enfin, le déterminent à la vertu ou au crime?

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toujours des penſées fauſſes, ni toujours des penſées vraies, des affections toujours douces, ni toujours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme; vous voyez cent *frères ennemis* contre une *Clytemneſtre*.

Il y a des profeſſions qui rendent néceſſairement l'ame impitoyable ; celle de ſoldat, celle de boucher, d'archer, de geolier, et tous les métiers qui ſont fondés ſur le malheur d'autrui.

L'archer, le ſatellite, le geolier, par exemple, ne ſont heureux qu'autant qu'ils font de miſérables. Ils ſont, il eſt vrai, néceſſaires contre les malfaiteurs, et par là utiles à la ſociété : mais ſur mille mâles de cette eſpèce, il n'y en a pas un qui agiſſe par le motif du bien public, et qui même connaiſſe qu'il eſt un bien public.

C'eſt ſurtout une choſe curieuſe de les entendre parler de leurs proueſſes, comme ils comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruſes pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait ſouffrir, et l'argent qui leur en eſt revenu.

Quiconque a pu deſcendre dans le détail ſubalterne du barreau, quiconque a entendu ſeulement des procureurs raiſonner familièrement entre eux, et s'applaudir des misères de leurs cliens, peut avoir une très-mauvaiſe opinion de la nature.

Il eſt des profeſſions plus affreuſes, et qui ſont briguées pourtant comme un canonicat.

Il en eſt qui changent un honnête homme en fripon, et qui l'accoutument malgré lui à

mentir, à tromper, ſans qu'à peine il s'en aperçoive, à ſe mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuſer par l'intérêt et par la vanité de ſon état, à plonger ſans remords l'eſpèce humaine dans un aveuglement ſtupide.

Les femmes ſans ceſſe occupées de l'éducation de leurs enfans, et renfermées dans leurs ſoins domeſtiques, ſont exclues de toutes ces profeſſions qui pervertiſſent la nature humaine, et qui la rendent atroce. Elles ſont par-tout moins barbares que les hommes.

Le phyſique ſe joint au moral pour les éloigner des grands crimes ; leur ſang eſt plus doux ; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inſpirent la férocité. Une preuve évidente, c'eſt que ſur mille victimes de la juſtice, ſur mille aſſaſſins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Aſie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un ſupplice public. (*)

Il paraît donc que nos coutumes, nos uſages, ont rendu l'eſpèce mâle très-méchante.

Si cette vérité était générale et ſans exception, cette eſpèce ſerait plus horrible que ne l'eſt à nos yeux celle des araignées, des loups et des fouines. Mais heureuſement les profeſſions qui endurciſſent le cœur et le rempliſſent

(*) Voyez FEMME.

de paſſions odieuſes, ſont très-rares. Obſervez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout au plus deux cents mille ſoldats. Ce n'eſt qu'un ſoldat par deux cents individus. Ces deux cents mille ſoldats ſont tenus dans la diſcipline la plus ſévère. Il y a parmi eux de très-honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieilleſſe en bons pères et en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs ſont en petit nombre.

Les laboureurs, les artiſans, les artiſtes, ſont trop occupés pour ſe livrer ſouvent au crime.

La terre portera toujours des méchans déteſtables. Les livres en exagéreront toujours le nombre, qui, bien que trop grand, eſt moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été ſous l'empire du diable, il n'y aurait plus perſonne ſur la terre.

Conſolons-nous, on a vu, on verra toujours de belles ames depuis Pékin juſqu'à la Rochelle; et quoi qu'en diſent des licenciés et des bacheliers, les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins* et *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

De l'homme dans l'état de pure nature.

QUE ſerait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature ?* Un animal fort au-deſſous des premiers iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il ſerait très-inférieur à ces iroquois, puiſque ceux-ci ſavaient allumer du feu et ſe faire des flèches. Il fallut des ſiècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme, abandonné à la pure nature, n'aurait pour tout langage que quelques ſons mal articulés. L'eſpèce ſerait réduite à un très-petit nombre, par la difficulté de la nourriture et par le défaut des ſecours, du moins dans nos triſtes climats. Il n'aurait pas plus de connaiſſance de DIEU et de l'ame que des mathématiques ; ſes idées ſeraient renfermées dans le ſoin de ſe nourrir. L'eſpèce des caſtors ſerait très-préférable.

C'eſt alors que l'homme ne ſerait préciſément qu'un enfant robuſte ; et on a vu beaucoup d'hommes qui ne ſont pas fort au-deſſus de cet état.

Les Lapons, les Samoïèdes, les habitans du Kamshatka, les Cafres, les Hottentots, ſont à l'égard de l'homme en état de pure nature ce qu'étaient autrefois les cours de

Cyrus

Cyrus et de *Sémiramis* en comparaiſon des habitans des Cévènes. Et cependant ces habitans du Kamshatka et ces Hottentots de nos jours, ſi ſupérieurs à l'homme entièrement ſauvage, ſont des animaux qui vivent ſix mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils ſont mangés.

En général, l'eſpèce humaine n'eſt pas de deux ou trois degrés plus civiliſée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appelées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui penſent, eſt au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il eſt plaiſant de conſidérer d'un côté le père *Mallebranche* qui s'entretient familièrement avec le Verbe, et de l'autre ces millions d'animaux ſemblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de Verbe, et qui n'ont pas une idée métaphyſique.

Entre les hommes à pur inſtinct et les hommes de génie, flotte ce nombre immenſe occupé uniquement de ſubſiſter.

Cette ſubſiſtance coûte des peines ſi prodigieuſes, qu'il faut ſouvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU coure cinq ou ſix lieues pour avoir à dîner, et que chez nous l'image de DIEU arroſe la terre de ſes ſueurs toute l'année pour avoir du pain.

Ajoutez à ce pain, ou à l'équivalent une hutte et un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il eſt en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'eſt que dans une multitude de ſiècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres ſiècles, les choſes viennent au point où nous les voyons. Ici on repréſente une tragédie en muſique, là on ſe tue ſur la mer dans un autre hémiſphère avec mille pièces de bronze: l'opéra et un vaiſſeau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puiſſe aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue eſt ſemée. Cependant, plus de la moitié de la terre habitable eſt encore peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état, qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre et le vêtir, jouiſſant à peine du don de la parole, s'apercevant à peine qu'ils ſont malheureux, vivant et mourant ſans preſque le ſavoir.

Examen d'une penſée de Paſcal ſur l'homme.

Je puis concevoir un homme ſans mains, ſans pieds, et je le concevrais même ſans tête, ſi l'expérience ne m'apprenait que c'eſt par là qu'il penſe. C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, et ſans quoi on ne peut le concevoir. (Penſées de *Paſcal*)

Comment concevoir un homme ſans pieds, ſans mains et ſans tête ? ce ſerait un être auſſi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient ſans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce ſont des animaux comme vous, puiſqu'ils n'auraient rien de ce qui conſtitue principalement votre être ? Une tête eſt quelque choſe, les cinq ſens s'y trouvent ; la penſée auſſi. Un animal qui reſſemblerait de la nuque du cou en bas à un homme, ou à un de ces ſinges qu'on nomme *orang-outang*, ou l'homme des bois, ne ſerait pas plus un homme qu'un ſinge ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête et la queue.

C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, &c. En ce cas la penſée ſerait ſon eſſence, comme l'étendue et la ſolidité ſont l'eſſence de la matière. L'homme penſerait eſſentiellement et toujours, comme la matière eſt toujours étendue et ſolide. Il penſerait dans un profond ſommeil ſans rêves, dans un évanouiſſement, dans une léthargie, dans le ventre de ſa mère. Je ſais bien que jamais je n'ai penſé dans aucun de ces états ; je l'avoue ſouvent, et je me doute que les autres ſont comme moi.

Si la penſée était eſſentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'enſuivrait que DIEU

n'a pu priver cet animal d'entendement, puiſqu'il ne peut priver la matière d'étendue, car alors elle ne ſerait plus matière. Or ſi l'entendement eſt eſſentiel à l'homme, il eſt donc penſant par ſa nature, comme DIEU eſt Dieu par ſa nature.

Si je voulais eſſayer de définir DIEU, autant qu'un être auſſi chétif que nous peut le définir, je dirais que la penſée eſt ſon être, ſon eſſence; mais l'homme!

Nous avons la faculté de penſer, de marcher, de parler, de manger, de dormir; mais nous n'uſons pas toujours de ces facultés, cela n'eſt pas dans notre nature.

La penſée chez nous n'eſt-elle pas un attribut, et ſi bien un attribut, qu'elle eſt tantôt faible, tantôt forte, tantôt raiſonnable, tantôt extravagante? elle ſe cache, elle ſe montre, elle fuit, elle revient, elle eſt nulle, elle eſt reproduite. L'eſſence eſt tout autre choſe; elle ne varie jamais: elle ne connaît pas le plus ou le moins.

Que ſerait donc l'animal ſans tête ſuppoſé par *Paſcal?* un être de raiſon. Il aurait pu ſuppoſer tout auſſi-bien un arbre à qui DIEU aurait donné la penſée, comme on a dit que les dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone. (*)

(*) Voyez le paragraphe intitulé, *Action de* DIEU *ſur l'homme*, Philoſophie, tome I, page 238.

Réflexion générale ſur l'homme.

Il faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il eſt dans le ventre de ſa mère, et de l'état de pur animal, qui eſt le partage de ſa première enfance, juſqu'à celui où la maturité de la raiſon commence à poindre. Il a fallu trente ſiècles pour connaître un peu ſa ſtructure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque choſe de ſon ame. Il ne faut qu'un inſtant pour le tuer.

HONNEUR.

L'auteur des Synonymes de la langue françaiſe dit, qu'*il eſt d'uſage dans le diſcours de mettre la gloire en antithèſe avec l'intérêt, et le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne ſe trouve que dans les dernières éditions, lorſqu'il eut gâté ſon livre.

On lit ces vers-ci dans la ſatire de *Boileau* ſur l'honneur :

Entendons diſcourir, ſur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ſes confrères ;
Il plaint par un arrêt injuſtement donné
L'honneur en ſa perſonne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui ſe plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru ſuſceptible de pluſieurs acceptions différentes, ainſi que tous les mots qui expriment des idées métaphyſiques et morales.

Mais je ſais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A ſon ſexe, à ſon âge, et ſurtout au malheur.

Honneur ſignifie là *égard*, *attention*.

L'amour n'eſt qu'un plaiſir, l'honneur eſt un devoir,

ſignifie, dans cet endroit, *c'eſt un devoir de venger ſon père*.

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur ; cela veut dire, avec des marques de reſpect.

Soutenir l'honneur du corps ; c'eſt ſoutenir les prééminences, les priviléges de ſon corps, de ſa compagnie, et quelquefois ſes chimères.

Se conduire en homme d'honneur ; c'eſt agir avec juſtice, franchiſe et généroſité.

Avoir des honneurs, *être comblé d'honneurs ;* c'eſt avoir des diſtinctions, des marques de ſupériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, Valincour, pourras-tu me le dire?
L'ambition le met ſouvent à tout brûler ;
. . . . . .
Un vrai fourbe, à jamais ne garder ſa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait conſiſter l'honneur à tromper ? il nous ſemble qu'il met ſon intérêt à manquer de foi, et ſon honneur à cacher ſes fourberies.

L'auteur de l'Eſprit des lois a fondé ſon ſyſtême ſur cette idée, que la vertu eſt le principe du gouvernement républicain, et l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu ſans honneur ? et comment une république eſt-elle établie ſur la vertu ?

Mettons ſous les yeux du lecteur ce qui a été dit ſur ce ſujet dans un petit livre. Les brochures ſe perdent en peu de temps. La vérité ne doit point ſe perdre, il faut la conſigner dans des ouvrages de longue haleine.

„ On n'a jamais aſſurément formé des répu-
„ bliques par vertu. L'intérêt public s'eſt
„ oppoſé à la domination d'un ſeul ; l'eſprit
„ de propriété, l'ambition de chaque particu-
„ lier, ont été un frein à l'ambition et à
„ l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque
„ citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin.
„ Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fan-
„ taiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une
„ république, et ce qui la conſerve. Il eſt
„ ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu
„ à un griſon qu'à un eſpagnol.

„ Que l'honneur ſoit le principe des ſeules

» monarchies, ce n'eſt pas une idée moins » chimérique; et il le fait bien voir lui-même » ſans y penſer. *La nature de l'honneur*, dit-il » au chap. VII du liv. III, *eſt de demander* » *des préférences, des diſtinctions. Il eſt donc* » *par la choſe même placé dans le gouvernement* » *monarchique.*

» Certainement, par la choſe même, on » demandait dans la république romaine la » préture, le conſulat, l'ovation, le triom- » phe : ce ſont-là des préférences, des diſ- » tinctions qui valent bien les titres qu'on » achète ſouvent dans les monarchies, et » dont le tarif eſt fixé. »

Cette remarque prouve, à notre avis, que le livre de l'Eſprit des lois, quoique étincelant d'eſprit, quoique recommandable par l'amour des lois, par la haine de la ſuperſtition et de la rapine, porte entièrement à faux. (*)

Ajoutons que c'eſt préciſément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pieta veſtita,
Creſcer col' damno e precipizio altrui,
E far a ſe de l'altrui biaſmo onore
Son' le virtu di quella gente infida.

(Paſtor fido, atto V, ſcena prima.)

(*) Voyez LOIS.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jeter les yeux ſur ces quatre vers français, qui ſont un précis de tous les lieux communs qu'on a débités ſur les cours depuis trois mille ans :

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les lois,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui règne à la ſuite des rois.

C'eſt en effet dans les cours que des hommes ſans honneur parviennent ſouvent aux plus hautes dignités ; et c'eſt dans les républiques qu'un citoyen déshonoré n'eſt jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent ſuffit pour détruire le fondement de l'Eſprit des lois : *C'eſt un parfait courtiſan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, *honnêteté*, *honnête*, ſignifient ſouvent la même choſe qu'honneur. *Une compagnie honorable*, *de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêtetés*, *on lui dit des choſes honnêtes ;* c'eſt-à-dire on le traita de façon à le faire penſer honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire*. Pour honorer une profeſſion au-deſſus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profeſſion un

honoraire au lieu de ſalaire et de gages qui offenſeraient ſon amour propre. Ainſi *honneur*, *faire honneur*, *honorer*, ſignifient faire accroire à un homme qu'il eſt quelque choſe, qu'on le diſtingue.

Il me vola, pour prix de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

HORLOGE.

Horloge d'Achaz.

Il eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* ſur ſon horloge, appelée l'*horloge d'Achaz*, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être aperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres, et particulièrement les momens des éclipſes du ſoleil et de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. *Joſué* avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon, pour avoir le temps de tuer une troupe d'amorrhéens déjà écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui eſt à

peu-près la même aventure, mais différemment combinée.

D'abord *Isaïe* dit à *Ezéchias*, qui était malade (*a*) : *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU ; *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, et alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par *Isaïe* qu'il vivrait encore quinze ans, et que dans trois jours il irait au temple. *Alors Isaïe se fit apporter un cataplasme de figues, on l'appliqua sur les ulcères du roi, et il fut guéri;* et curatus est.

Ezéchias demanda un signe comme quoi il serait guéri. *Isaïe* lui dit : *Voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés ou qu'elle recule de dix degrés? Ezéchias dit : Il est aisé que l'ombre avance de dix degrés, je veux qu'elle recule. Le prophète Isaïe invoqua le Seigneur, et il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achaz, par les dix degrés par lesquels elle était déjà descendue.*

On demande ce que pouvait être cette horloge d'*Achaz*, si elle était de la façon d'un horloger nommé *Achaz*, ou si c'était un présent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'est-là qu'un objet de curiosité. On a disputé beaucoup sur cette horloge ; les savans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge ni gnomon avant leur captivité à Babylone,

(*a*) Rois, livre IV, chap. XX.

ſeul temps où ils apprirent quelque choſe des Chaldéens, et où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire et à écrire. On ſait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, aſtronomie ; et dans le texte du livre des Rois, l'horloge d'*Achaz* eſt appelée *l'heure de la pierre.*

Mais la grande queſtion eſt de ſavoir comment le roi *Ezéchias*, poſſeſſeur de ce gnomon ou de ce cadran au ſoleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aiſé de faire avancer le ſoleil de dix degrés. Il eſt certainement auſſi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La propoſition du prophète paraît auſſi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures ? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Laponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures ; mais à Jéruſalem, où le plus long jour de l'année eſt d'environ quatorze heures et demie, cela eſt abſurde. Le roi et le prophète ſe trompaient tous deux groſſièrement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très-vrai ; nous remarquons ſeulement qu'*Ezéchias* et *Iſaïe* ne diſaient pas ce qu'ils devaient dire.

Quelque heure qu'il fût alors, c'était une choſe impoſſible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophète pouvait très-bien, ſans doute, faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puiſque alors il eût été minuit, et qu'à minuit il eſt rare d'avoir l'ombre du ſoleil.

Il eſt difficile de deviner le temps où cette hiſtoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le temps où les Juifs apprirent confuſément qu'il y avait des gnomons et des cadrans au ſoleil. Or il eſt de fait qu'ils n'eurent une connaiſſance très-imparfaite de ces ſciences qu'à Babylone.

Il y a encore une plus grande difficulté, c'eſt que les Juifs ne comptaient pas par heures comme nous; c'eſt à quoi les commentateurs n'ont pas penſé.

Le même miracle était arrivé en Gréce le jour qu'*Atrée* fit ſervir les enfans de *Thyeſte* pour le ſouper de leur père.

Le même miracle s'était fait encore plus ſenſiblement lorſque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il fallait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces aventures ſont communes dans l'antiquité, mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

HUMILITÉ.

DES philoſophes ont agité ſi l'humilité eſt une vertu ; mais vertu où non, tout le monde convient que rien n'eſt plus rare. Cela s'appelait chez les Grecs *tepeineſis* ou *tapeineia*. Elle eſt fort recommandée dans le quatrième livre des Lois de *Platon ;* il ne veut point d'orgueilleux ; il veut des humbles.

Epictète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu paſſes pour un perſonnage dans l'eſprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même.

Point de ſourcil ſuperbe.

Ne ſois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes ; préfère-les tous à toi ; ſupporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla ſi loin qu'*Epictète.*

Quelques théologiens, qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epictète* qui était eſclave, et qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jéſuite peut être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui ſur le trône recommande l'humilité ? Il met ſur la même ligne *Alexandre* et ſon muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'eſt qu'un os jeté au milieu des chiens ;

Que faire du bien et s'entendre calomnier eſt une vertu de roi.

Ainſi le maître de la terre connue veut qu'on ſoit humble. Propoſez ſeulement l'humilité à un muſicien, vous verrez comme il ſe moquera de *Marc-Aurèle*.

Deſcartes, dans ſon Traité des paſſions de l'ame, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une paſſion.

Il diſtingue entre l'humilité vertueuſe et la vicieuſe. Voici comme *Deſcartes* raiſonnait en métaphyſique et en morale :

„ Il n'y a rien en la généroſité qui ne ſoit „ compatible avec l'humilité vertueuſe (*a*), „ ni rien ailleurs qui puiſſe changer ; ce qui „ fait que leurs mouvemens ſont fermes, „ conſtans et toujours fort ſemblables à eux- „ mêmes. Mais ils ne viennent pas tant de „ ſurpriſe, pour ce que ceux qui ſe con- „ naiſſent en cette façon, connaiſſent aſſez „ quelles ſont les cauſes qui font qu'ils „ s'eſtiment. Toutefois on peut dire que ces „ cauſes ſont ſi merveilleuſes (à ſavoir la „ puiſſance d'uſer de ſon libre arbitre qui fait

(*a*) *Deſcartes*, Traité des paſſions.

» qu'on ſe priſe ſoi-même, et les infirmités
» du ſujet en qui eſt cette puiſſance, qui fait
» qu'on ne s'eſtime pas trop), qu'à toutes
» les fois qu'on ſe les repréſente de nouveau,
» elles donnent toujours une nouvelle admi-
» ration. »

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuſe :

» Elle conſiſte principalement en ce qu'on
» ſe ſent faible et peu réſolu ; et comme ſi
» on n'avait pas l'uſage entier de ſon libre
» arbitre ; on ne ſe peut empêcher de faire
» des choſes dont on ſait qu'on ſe repentira
» par après : puis auſſi en ce qu'on croit ne
» pouvoir ſubſiſter par ſoi-même, ni ſe paſſer
» de pluſieurs choſes dont l'acquiſition dépend
» d'autrui ; ainſi elle eſt directement oppoſée
» à la généroſité, &c. »

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Nous laiſſons aux philoſophes plus ſavans que nous le ſoin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame.

C'eſt le contre-poiſon de l'orgueil. L'humilité ne pouvait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il ſavait plus de muſique que ceux auxquels il l'enſeignait ; mais elle pouvait l'engager à

convenir

convenir qu'il n'était pas ſupérieur à *Lulli* dans le récitatif. (1)

Le révérend père *Viret*, cordelier, théologien et prédicateur, tout humble qu'il eſt, croira toujours fermement qu'il en ſait plus que ceux qui apprennent à lire et à écrire : mais ſon humilité chrétienne, ſa modeſtie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de ſon cœur qu'il n'a écrit que des ſottiſes. O frères *Nonotte*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, ſoyez bien humbles ! ayez toujours la modeſtie de l'ame en recommandation.

HYPATHIE.

Je ſuppoſe que madame *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, et que, dans la querelle des anciens et des modernes, les carmes euſſent prétendu que le poëme de la Magdelène, compoſé par un carme, était infiniment ſupérieur à *Homère*, et que c'était une impiété atroce de préférer l'Iliade à des vers d'un moine ; je ſuppoſe que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de la ville, partiſan de la belle madame *Dacier*, et qu'il eût excité les carmes à maſſacrer cette belle dame dans l'égliſe de

(1) C'eſt auſſi ce qu'il a fait. Voyez la préface des Indes galantes.

Notre-Dame, et à la traîner toute nue et toute ſanglante dans la place Maubert ; il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'*Hypathie*. Elle enſeignait *Homère* et *Platon* dans Alexandrie, du temps de *Théodoſe II*. St *Cyrille* déchaîna contre elle la populace chrétienne : c'eſt ainſi que nous le racontent *Damaſcius* et *Suidas ;* c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiècle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Baſnage*, &c. ; c'eſt ce qui eſt expoſé très-judicieuſement dans le grand dictionnaire encyclopédique, à l'article *Eclectiſme*.

Un homme, dont les intentions ſont ſans doute très-bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encore une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité. Deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes.

Je me contente de remarquer que St *Cyrille* était homme, et homme de parti ; qu'il a pu ſe laiſſer trop emporter à ſon zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues, ce n'eſt pas pour les maſſacrer ; que St *Cyrille* a ſans

doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable, et que je prie le père des miſéricordes d'avoir pitié de ſon ame. Celui qui a écrit les deux tomes contre l'*Eclectiſme* me fait auſſi beaucoup de pitié.

J.

JAPON.

Je ne fais point de queſtion ſur le Japon pour ſavoir ſi cet amas d'îles eſt beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecoſſe, l'Irlande et les Orcades enſemble ; ſi l'empereur du Japon eſt plus puiſſant que l'empereur d'Allemagne ; et ſi les bonzes japonais ſont plus riches que les moines eſpagnols.

J'avouerai même ſans héſiter que, tout relégués que nous ſommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favoriſés qu'ils ſont du ſoleil levant. Nos tragédies et nos comédies paſſent pour être meilleures ; nous avons pouſſé plus loin l'aſtronomie, les mathématiques, la peinture, la ſculpture et la muſique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne et de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous ſi long-temps

ſollicité la permiſſion d'aller chez eux, et que jamais aucun japonais n'a ſouhaité ſeulement faire un voyage chez nous? Nous avons couru à Méako, à la terre d'Yeſſo, à la Californie; nous irions à la Lune avec *Aſtolphe* ſi nous avions un hippogriffe. Eſt-ce curioſité, inquiétude d'eſprit? eſt-ce beſoin réel?

Dès que les Européans eurent franchi le cap de Bonne-Eſpérance, la Propagande ſe flatta de ſubjuguer tous les peuples voiſins des mers orientales, et de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Aſie que l'épée à la main; et chaque nation de notre Occident fit partir tour à tour des marchands, des ſoldats et des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin* quand il chaſſa tous les miſſionnaires jéſuites et autres de ſon empire; qu'elles ſoient écrites ſur les portes de tous nos couvens: *Que diriez-vous ſi nous allions, ſous le prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien, et qu'il faut abſolument embraſſer la nôtre?*

C'eſt-là cependant ce que l'Egliſe latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon; il fut ſur le point d'être enſeveli dans les flots de ſon ſang comme le Mexique et le Pérou.

Il y avait dans les îles du Japon douze religions qui vivaient enſemble très-paiſiblement. Des miſſionnaires arrivèrent de Portugal ; ils demandèrent à faire la treizième ; on leur répondit qu'ils ſeraient les très-bien venus, et qu'on n'en ſaurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'*évêques*. A peine leur religion fut-elle admiſe pour la treizième qu'elle voulut être la ſeule. Un de ces évêques ayant rencontré dans ſon chemin un conſeiller d'Etat, lui diſputa le pas (*a*) ; il lui ſoutint qu'il était du premier ordre de l'Etat, et que le conſeiller, n'étant que du ſecond, lui devait beaucoup de reſpect. L'affaire fit du bruit. Les Japonais ſont encore plus fiers qu'indulgens. On chaſſa le moine évêque et quelques chrétiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrétienne fut proſcrite. Les miſſionnaires s'humilièrent, demandèrent pardon, obtinrent grâce, et en abusèrent.

Enfin, en 1637, les Hollandais ayant pris un vaiſſeau eſpagnol qui ſefait voile du Japon à Lisbonne, ils trouvèrent dans ce vaiſſeau des lettres d'un nommé *Moro*, conſul d'Eſpagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conſpiration des chrétiens du

(*a*) Ce fait eſt avéré par toutes les relations.

Japon pour s'emparer du pays. On y ſpécifiait le nombre des vaiſſeaux qui devaient venir d'Europe et d'Aſie appuyer cette entrepriſe.

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On ſaiſit *Moro;* il fut obligé de reconnaître ſon écriture et condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophytes des jéſuites et des dominicains prirent alors les armes, au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuſe. Ces chrétiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur ſervice obtinrent ſeuls, comme on ſait, la liberté de commercer au Japon, à condition qu'ils n'y feraient jamais aucun acte de chriſtianiſme; et depuis ce temps ils ont été fidelles à leur promeſſe.

Qu'il me ſoit permis de demander à ces miſſionnaires quelle était leur rage, après avoir ſervi à la deſtruction de tant de peuples en Amérique, d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU.

S'il était poſſible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre, s'y prendraient-ils autrement? Eſt-ce donc là le commentaire du *contrains-les d'entrer?*

eſt-ce ainſi que la douceur chrétienne ſe manifeſte ? eſt-ce là le chemin de la vie éternelle ?

Lecteur, joignez cette aventure à tant d'autres ; réfléchiſſez et jugez.

JEOVA.

Jeova, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les ſeuls Français, ils diſaient *Iëvo ;* c'eſt ainſi que vous le trouvez écrit dans *Sanchoniathon* cité par *Eusèbe*, Prep. liv. X ; dans *Diodore*, liv. II ; dans *Macrobe*, ſat. liv, I, &c. ; toutes les nations ont prononcé *ie* et non pas *g*. C'eſt du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que ſe forma ce nom ſacré dans l'Orient. Les uns prononçaient i e o h, en aſpirant, i, e, o, va ; les autres, *yeaou*. Il fallait toujours quatre lettres, quoique nous en mettions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déjà obſervé que, ſelon *Clément* d'Alexandrie, en faiſiſſant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. *Clément* en rapporte un exemple.

Long-temps avant *Moïſe*, *Seth* avait prononcé le nom de *Jeova*, comme il eſt dit dans la Genèſe, chap. IV ; et même, ſelon l'hébreu, *Seth* s'appela *Jeova*. *Abraham* fit ſerment au roi de Sodome par *Jeova*, ch. XIV, v. 22.

Du mot *iova* les latins firent *iov*, *Jovis*, *Joviſpiter*, *Jupiter*. Dans le buiſſon, l'Eternel dit à *Moïſe :* Mon nom eſt *Ioüa*. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de *Pharaon*, il lui dit : *J'apparus à Abraham, Iſaac et Jacob dans le Dieu puiſſant, et je ne leur révélai point mon nom Adonaï, et je fis un pacte avec eux.* (*a*)

Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis long-temps. Il était commun aux Phéniciens et aux Egyptiens. Il ſignifiait, ce qui eſt ; et de là vient probablement l'inſcription d'*Iſis : Je ſuis tout ce qui eſt.*

JEPHTÉ.

SECTION PREMIERE.

Il eſt évident par le texte du livre des Juges que *Jephté* promit de ſacrifier la première perſonne qui ſortirait de ſa maiſon pour venir le féliciter de ſa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui ; il déchira ſes vêtemens, et il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer ſur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent long-temps cette aventure, en

(*a*) Exode, chap. VI, v. 3.

pleurant

pleurant la fille de *Jephté* pendant quatre jours. (*b*)

En quelque temps que cette hiſtoire ait été écrite, qu'elle ſoit imitée de l'hiſtoire grecque d'*Agamemnon* et d'*Idoménée*, ou qu'elle en ſoit le modèle ; qu'elle ſoit antérieure ou poſtérieure à de pareilles hiſtoires aſſyriennes, ce n'eſt pas ce que j'examine ; je m'en tiens au texte : *Jephté* voua ſa fille en holocauſte, et accomplit ſon vœu.

Il était expreſſément ordonné par la loi juive d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne ſera point racheté, mais ſera mis à mort ſans rémiſſion.* La Vulgate traduit : *Non redimetur, ſed morte morietur.* (*c*)

C'eſt en vertu de cette loi que *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag*, à qui, comme nous l'avons déjà dit, *Saül* avait pardonné ; et c'eſt même pour avoir épargné *Agag* que *Saül* fut réprouvé du Seigneur, et perdit ſon royaume.

Voilà donc les ſacrifices de ſang humain clairement établis ; il n'y a aucun point d'hiſtoire mieux conſtaté : on ne peut juger d'une nation que par ſes archives, et par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

(*b*) Voyez chap. XI des Juges.

(*c*) Lévitique, chap. XXVII, v. 29.

SECTION II.

Il y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falsifient un passage de l'Ecriture aussi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots; et qui, sur leur mensonge qu'ils ne peuvent méconnaître, espèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie, il y en avait cent fois davantage.

Un des plus imprudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé, *Dictionnaire anti-philosophique*, et justement intitulé. Les lecteurs me diront : Ne te fâche pas tant, que t'importe un mauvais livre ? Messieurs, il s'agit de *Jephté;* il s'agit de victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur, quel qu'il soit, traduit ainsi le trente-neuvième verset du chap. XI de l'histoire de *Jephté* :

Elle retourna dans la maison de son père qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, et sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de Bible, j'en suis fâché ; mais vous avez menti au Saint-Esprit, et vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate : *Et reversa est ad patrem*

ſuum, et fecit ei ſicut voverat, quæ ignorabat virum. Exinde mos increbuit in Iſraël, et conſuetudo ſervata eſt, ut poſt anni circulum conveniant in unum filiæ Iſraël, et plangant filiam Jephte Galaaditæ diebus quatuor.

Elle revint à ſon père, et il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme ; et de là eſt venu l'uſage, et la coutume s'eſt conſervée, que les filles d'Iſraël s'aſſemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephté le galaadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme anti-philoſophe, ſi on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été conſacrée ?

Dites-nous s'il y avait des religieuſes chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre ?

Dites-nous ce que ſignifie : Il lui fit comme il avait voué, *fecit ei ſicut voverat ?* Qu'avait voué *Jephté ?* qu'avait-il promis par ſerment ? d'égorger ſa fille, de l'immoler en holocauſte ; et il l'égorgea.

Liſez la diſſertation de *Calmet* ſur la témérité du vœu de *Jephté* et ſur ſon accompliſſement ; liſez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui ſera dévoué au Seigneur ne ſera point racheté, mais mourra de mort ; *non redimetur, ſed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule atteſter cette vérité épouvantable ; voyez les Amalécites et les Cananéens ; voyez le roi d'Arad et tous les ſiens ſoumis à ce dévouement ; voyez le prêtre *Samuel* égorger de ſes mains le roi *Agag*, et le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans ſa boucherie. Et puis corrompez, falſifiez, niez l'Ecriture ſainte pour ſoutenir votre paradoxe ; inſultez à ceux qui la révèrent, quelque choſe étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'hiſtorien *Joſephe* qui la tranſcrit, et qui dit poſitivement que *Jephté* immola ſa fille. Entaſſez injure ſur menſonge, et calomnie ſur ignorance ; les ſages en riront ; et ils ſont aujourd'hui en grand nombre ces ſages. Oh ! ſi vous ſaviez comme ils mépriſent les *Routh* quand ils corrompent la ſainte Ecriture, et qu'ils ſe vantent d'avoir diſputé avec le préſident de *Monteſquieu* à ſa dernière heure, et de l'avoir convaincu qu'il faut penſer comme les frères jéſuites !

JESUITES, OU ORGUEIL.

On a tant parlé des jéſuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cents ans, ils finiſſent par l'ennuyer, ſoit qu'ils écrivent eux-mêmes, ſoit qu'on écrive pour ou contre cette ſingulière ſociété, dans laquelle il faut avouer qu'on a vu et qu'on voit encore des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans ſix mille volumes leur morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins; et leur doctrine ſur la ſureté de la perſonne des rois; doctrine qui, après tout, n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hoſtie ſaupoudrée, qui ſervit ſi bien frère *Ange* de Montepulciano, autre jacobin, et qui empoiſonna l'empereur *Henri VII.*

Ce n'eſt point la grâce verſatile qui les a perdus, ce n'eſt pas la banqueroute frauduleuſe du révérend père *la Valette*, préfet des miſſions apoſtoliques. On ne chaſſe point un ordre entier de France, d'Eſpagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne ſont pas les fredaines du jéſuite *Guyot Desfontaines*, ni du jéſuite

Fréron, ni du révérend père *Marſi*, lequel eſtropia par ſes énormes talens un enfant charmant de la première nobleſſe du royaume. On ferma les yeux ſur ces imitations grecques et latines d'*Anacréon* et d'*Horace*.

Qu'eſt-ce donc qui les a perdus ? L'orgueil.

Quoi ! les jéſuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un eccléſiaſtique qui les avait appelés *moines*. Le frère *Crouſt*, le plus brutal de la ſociété, frère du confeſſeur de la ſeconde dauphine, fut près de battre en ma préſence le fils de M. *G.*, depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans ſon couvent.

C'était une choſe incroyable que leur mépris pour toutes les univerſités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout eccléſiaſtique qui n'était pas *un homme de qualité;* c'eſt de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainſi dans leur libelle intitulé (*a*), *Il eſt temps de parler : Que dire à un magiſtrat qui dit que les jéſuites ſont des orgueilleux, il faut les humilier ?* Ils étaient ſi orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la ſuperbe ?

(*a*) Page 341.

De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela eſt vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le ſupplice de ce jéſuite ſous *Henri IV*, et après leur banniſſement du royaume, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'il y aurait toujours à la cour un jéſuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en otage auprès de *Henri IV;* et ce bon roi, qui ne laiſſait pas d'avoir ſes petites fineſſes, crut gagner le pape en prenant ſon otage pour ſon confeſſeur.

Dès-lors chaque frère jéſuite ſe crut ſolidairement confeſſeur du roi. Cette place de premier médecin de l'ame d'un monarque devint un miniſtère ſous *Louis XIII*, et ſurtout ſous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé*, valet de chambre du père de *la Chaiſe*, accordait ſa protection aux évêques de France; et le père *le Tellier* gouvernait avec un ſceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainſi. Il était impoſſible que la plupart des jéſuites ne s'enflaſſent du vent de ces deux hommes, et qu'ils ne fuſſent auſſi inſolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des ſavans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modeſtes, mais les médiocres, feſant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité et à l'eſprit de collége.

Depuis leur père *Garaſſe*, preſque tous leurs livres polémiques reſpirèrent une hauteur indécente qui ſouleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba ſouvent dans la baſſeſſe du plus énorme ridicule; de ſorte qu'ils trouvèrent le ſecret d'être à la fois l'objet de l'envie et du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient ſur le célèbre *Paſquier*, avocat général de la chambre des comptes.

„ *Paſquier* eſt un porte-panier, un maraud „ de Paris, petit galant bouffon, plaiſanteur, „ petit compagnon vendeur de ſornettes, „ ſimple regage qui ne mérite pas d'être le „ valeton des laquais; belître, coquin qui „ rote, pète et rend ſa gorge; fort ſuſpect „ d'héréſie ou bien hérétique, ou bien pire, „ un ſale et vilain ſatyre, un archimaître; „ ſot par nature, par bécarre, par bémol, ſot „ à la plus haute gamme, ſot à triple ſemelle, „ ſot à double teinture, et teint en cramoiſi, „ ſot en toutes ſortes de ſottiſes. „

Ils polirent depuis leur ſtyle; mais l'orgueil, pour être moins groſſier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout, hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plupart leurs diſciples, ont ſaiſi la première occaſion

de les anéantir : et la terre entière s'eſt réjouie de leur chute.

Cet eſprit d'orgueil était ſi fort enraciné dans eux qu'il ſe déployait avec la fureur la plus indécente, dans le temps même qu'ils étaient tenus à terre ſous la main de la juſtice, et que leur arrêt n'était pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé, *Il eſt temps de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, ſous le nom ſuppoſé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que ſi l'on feſait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illuſtre M. de *Montclar* procureur général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Ripert ;* et on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin et ignorant. On pouſſe l'audace juſqu'à dire (*b*) que M. de *Montclar a blaſphémé* en rendant compte de l'inſtitut des jéſuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout ſe dira*, ils inſultent encore plus effrontément le parlement de Metz ; et toujours avec ce ſtyle qu'on puiſe dans les écoles.

Ils ont conſervé le même orgueil ſous la cendre dans laquelle la France, l'Eſpagne les

(*b*) Tome II, page 399.

ont plongés. Le ſerpent coupé en tronçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne ſais quel miſérable nommé *Nonotte* s'ériger en critique de ſes maîtres ; et cet homme, fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort et à travers des choſes dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre inſolent de cette ſociété, nommé *Patouillet*, inſultait, dans des mandemens d'évêque, des citoyens, des officiers de la maiſon du roi, dont les laquais n'auraient pas ſouffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambaſſadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel ſans les faire paſſer par le purgatoire. Sous *Louis XIV*, il n'était pas du bon air de mourir ſans paſſer par les mains d'un jéſuite ; et le croquant allait enſuite ſe vanter à ſes dévotes qu'il avait converti un duc et pair, lequel, ſans ſa protection, aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire : De quel droit, excrément de collége, viens-tu chez moi quand je me meurs ? me voit-on venir dans ta cellule quand tu as la fiſtule ou la gangrène, et que ton corps craſſeux eſt près d'être rendu à la terre ? DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits ſur la mienne ? ai-je un précepteur

à ſoixante et dix ans ? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture ? Tu oſes dire que tu es ambaſſadeur de DIEU ; montre-moi tes patentes ; et ſi tu n'en as point, laiſſe-moi mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré, ne viennent point troubler mes derniers momens : ils n'érigent point un trophée à leur orgueil ſur le lit d'un agoniſant ; ils reſtent dans leur cellule ; reſte dans la tienne : qu'y a-t-il entre toi et moi ?

Ce fut une choſe comique, dans une triſte occaſion, que l'empreſſement de ce jéſuite anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Monteſquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuſe à la religion, comme ſi *Monteſquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme ſi DIEU eût voulu que *Monteſquieu* pensât comme un *Routh*. On le chaſſa de la chambre, et il alla crier dans tout Paris : J'ai converti cet homme illuſtre, je lui ai fait jeter au feu ſes Lettres perſanes et ſon Eſprit des lois. On eut ſoin d'imprimer la relation de la converſion du préſident de *Monteſquieu* par le révérend père *Routh*, dans ce libelle intitulé *Anti-philoſophique*. (1)

(1) Nous avons obſervé déjà que l'on n'oſa le chaſſer ; il attendit l'inſtant de la mort de *Monteſquieu* pour voler ſes papiers ; on l'en empêcha ; mais il s'en vengea ſur ſon vin, et l'on fut obligé de le renvoyer ivre-mort dans ſon couvent.

Un autre orgueil des jéſuites était de faire des miſſions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens et chez des Japonais. Ils ſe feſaient ſuivre dans les rues par la magiſtrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique ; ils dépoſſédaient le curé, ils devenaient les maîtres de la ville. Un jéſuite, nommé *Aubert*, fit une pareille miſſion à Colmar, et obligea l'avocat général du conſeil ſouverain de brûler à ſes pieds ſon *Bayle*, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce ſacrifice, comme il s'en vanta le ſoir avec ſes confrères, comme il en écrivit à ſon général.

O moines ! ô moines ! ſoyez modeſtes, je vous l'ai déjà dit ; ſoyez modérés ſi vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

JOB.

BONJOUR, mon ami *Job*, tu es un des plus anciens originaux dont les livres faſſent mention ; tu n'étais point juif ; on ſait que le livre qui porte ton nom, eſt plus ancien que le Pentateuque. Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe ſe ſont ſervis du mot Jéhova pour ſignifier DIEU, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens et des Egyptiens, comme les vrais

ſavans n'en doutent pas. Le mot de *Satan* n'était point hébreu, il était chaldéen, on le ſait aſſez.

Tu demeurais ſur les confins de la Chaldée. Des commentateurs, dignes de leur profeſſion, prétendent que tu croyais à la réſurrection, parce qu'étant couché ſur ton fumier, tu as dit dans ton dix-neuvième chapitre, *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui eſpère ſa guériſon, n'eſpère pas pour cela la réſurrection ; mais je veux te parler d'autres choſes.

Avoue que tu étais un grand bavard, mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu poſſédais ſept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs et cinq cents ânesſes. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons, à trois livres dix ſous pièce, font vingt-quatre mille cinq cents livres tournois, poſe . . . . . 24500 l.

J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus pièce 450000

Mille bœufs ne peuvent être eſtimés l'un portant l'autre moins de 80000

Et cinq cents ânesſes, à vingt francs l'ânesſe 10000

Le tout ſe monte à . . . . . 564500 l.

Sans compter tes meubles, bagues et joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi ; et quoique j'aye perdu une grande partie de mon bien, et que je ſois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre DIEU, comme tes amis ſemblent te le reprocher quelquefois.

Je ne ſuis point du tout content de *Satan* qui, pour t'induire au péché, et pour te faire oublier DIEU, demande la permiſſion de t'ôter ton bien et de te donner la gale. C'eſt dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce ſont les gens heureux qui l'oublient. *Satan* ne connaiſſait pas aſſez le monde : il s'eſt formé depuis ; et quand il veut s'aſſurer de quelqu'un, il en fait un fermier général ou quelque choſe de mieux, s'il eſt poſſible. C'eſt ce que notre ami *Pope* nous a clairement montré dans l'hiſtoire du chevalier *Balaam*.

Ta femme était une impertinente, mais tes prétendus amis, *Eliphas* natif de Théman en Arabie, *Baldad* de Suez, et *Sophar* de Nahamath, étaient bien plus inſupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs ſermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe *V.....e* à Amſterdam, et le..., &c.

Il eſt vrai que tu ne ſais ce que tu dis quand tu t'écries : *Mon* DIEU ! *ſuis-je une mer ou une*

baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une priſon ? mais tes amis n'en ſavent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne peut reverdir ſans humidité*, *et que l'herbe des prés ne peut croître ſans eau.* Rien n'eſt moins conſolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard; mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainſi. Rien n'eſt plus commun que gens qui conſeillent, rien de plus rare que ceux qui ſecourent. C'eſt bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand on eſt malade. Je m'imagine que, quand DIEU t'eut rendu tes richeſſes et ta ſanté, ces éloquens perſonnages n'osèrent pas ſe préſenter devant toi; auſſi, *les amis de Job* ont paſſé en proverbe.

DIEU fut très-mécontent d'eux, et leur dit tout net, au chap. XLII, *qu'ils ſont ennuyeux et imprudens;* et il les condamne à une amende de ſept taureaux et de ſept beliers pour avoir dit des ſottiſes. Je les aurais condamnés pour n'avoir point ſecouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il eſt vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent long-temps; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui ſoient de grands fripons; tant leur vie eſt courte.

Au reſte, le livre de *Job* eſt un des plus précieux de toute l'antiquité. Il eſt évident que ce livre eſt d'un arabe qui vivait avant le temps où nous plaçons *Moïſe*. Il eſt dit qu'*Eliphas*, l'un des interlocuteurs, eſt de Théman ; c'eſt une ancienne ville d'Arabie. *Baldad* était de Suez, autre ville d'Arabie. *Sophar* était de Nahamath, contrée d'Arabie encore plus orientale.

Mais ce qui eſt bien plus remarquable, et ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un juif, c'eſt qu'il y eſt parlé des trois conſtellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourſe, l'Orion et les Hyades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaiſſance de l'aſtronomie, ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette ſcience ; tout ce qui regarde les arts de l'eſprit leur était inconnu, juſqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant ſous des tentes, étant continuellement à portée d'obſerver les aſtres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inſpection du ciel.

Une obſervation plus importante, c'eſt qu'il n'eſt parlé que d'un ſeul Dieu dans ce livre. C'eſt une erreur abſurde d'avoir imaginé que les Juifs fuſſent les ſeuls qui reconnuſſent un Dieu unique ; c'était la doctrine de preſque tout

tout l'Orient ; et les Juifs en cela ne furent que des plagiaires, comme ils le furent en tout.

DIEU dans le trente-huitième chapitre parle lui-même à *Job*, du milieu d'un tourbillon, et c'eſt ce qui a été imité depuis dans la Genèſe. On ne peut trop répéter que les livres juifs ſont très-nouveaux. L'ignorance et le fanatiſme crient que le Pentateuque eſt le plus ancien livre du monde. Il eſt évident que ceux de *Sanchoniathon*, ceux de *Thaut* antérieurs de huit cents ans à ceux de *Sanchoniathon*, ceux du premier *Zerduſt*, le Shaſta, le Veidam des Indiens que nous avons encore, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de *Job*, ſont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre juif. Il eſt démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorſqu'il eut un gouvernement ſtable ; qu'il n'eut ce gouvernement que ſous ſes rois ; que ſon jargon ne ſe forma qu'avec le temps d'un mélange de phénicien et d'arabe. Il y a des preuves inconteſtables que les Phéniciens cultivaient les lettres très-long-temps avant eux. Leur profeſſion fut le brigandage et le courtage ; ils ne furent écrivains que par haſard. On a perdu les livres des Egyptiens et des Phéniciens ; les Chinois, les Brames, les Guèbres, les Juifs, ont conſervé les leurs.

Tous ces monumens ſont curieux ; mais ce ne ſont que des monumens de l'imagination humaine, dans leſquels on ne peut apprendre une ſeule vérité, ſoit phyſique, ſoit hiſtorique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de phyſique qui ne ſoit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon *Calmet* ou dom *Calmet* (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du dom), ce naïf compilateur de tant de rêveries et d'imbécillités, cet homme que ſa ſimplicité a rendu ſi utile à quiconque veut rire des ſottiſes antiques, rapporte fidellement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont *Job* fut attaqué, comme ſi *Job* eût été un perſonnage réel. Il ne balance point à dire que *Job* avait la vérole, et il entaſſe paſſage ſur paſſage, à ſon ordinaire, pour prouver ce qui n'eſt pas. Il n'avait pas lu l'hiſtoire de la vérole par *Aſtruc ;* car *Aſtruc* n'étant ni un père de l'Egliſe ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très-ſavant, le bon homme *Calmet* ne ſavait pas ſeulement qu'il exiſtât : les moines compilateurs ſont de pauvres gens !

(*Par un malade aux eaux d'Aix-la-chapelle.*)

JOSEPH.

L'HISTOIRE de *Joſeph*, à ne la conſidérer que comme un objet de curioſité et de littérature, eſt un des plus précieux monumens de l'antiquité qui ſoient parvenus juſqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux ; elle eſt plus attendriſſante que l'Odyſſée d'*Homère ;* car un héros qui pardonne eſt plus touchant que celui qui ſe venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuſes qui ont paſſé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de *Joſeph*. Preſque tout en eſt merveilleux, et la fin peut faire répandre des larmes d'attendriſſement. C'eſt un jeune homme de ſeize ans dont ſes frères ſont jaloux ; il eſt vendu par eux à une caravane de marchands iſmaélites, conduit en Egypte, et acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'eſt point du tout étonnant ; le kiſlar-aga, eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un ſérail à Conſtantinople : on lui a laiſſé ſes yeux et ſes mains, et la nature n'a point perdu ſes droits dans ſon cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les

deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore souvent cet organe ; et *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de *Putiphar* devint amoureuse du jeune *Joseph*, qui, fidelle à son maître et à son bienfaiteur, rejette les empressemens de cette femme. Elle en est irritée, et accuse *Joseph* d'avoir voulu la séduire. C'est l'histoire d'*Hippolyte* et de *Phèdre*, de *Bellérophon* et de *Sténobée*, d'*Hébrus* et de *Damasippe*, de *Tantis* et de *Péribée*, de *Myrtile* et d'*Hippodamie*, de *Pélée* et de *Demenette*.

Il est difficile de savoir quelle est l'originale de toutes ces histoires ; mais chez les anciens auteurs arabes, il y a un trait, touchant l'aventure de *Joseph* et de la femme de *Putiphar*, qui est fort ingénieux. L'auteur suppose que *Putiphar*, incertain entre sa femme et *Joseph*, ne regarda pas la tunique de *Joseph*, que sa femme avait déchirée, comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; *Joseph* disait qu'elle lui avait déchiré et ôté sa tunique en présence de l'enfant ; *Putiphar* consulta l'enfant, dont l'esprit était fort avancé pour son âge ; l'enfant dit à *Putiphar* : Regardez si la tunique est déchirée par devant ou par derrière ; si elle l'est par devant, c'est une

preuve que *Joſeph* a voulu prendre par force votre femme qui ſe défendait ; ſi elle l'eſt par derrière, c'eſt une preuve que votre femme courait après lui. *Putiphar*, grâce au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de ſon eſclave. C'eſt ainſi que cette aventure eſt rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur arabe. Il ne s'embarraſſe point de nous inſtruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'eſprit. Si c'était un fils de la *Putiphar*, *Joſeph* n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en ſoit, *Joſeph*, ſelon la Genèſe, eſt mis en priſon, et il s'y trouve en compagnie de l'échanſon et du panetier du roi d'Egypte. Ces deux priſonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit ; *Joſeph* explique leurs ſonges ; il leur prédit que dans trois jours l'échanſon rentrera en grâce, et que le panetier ſera pendu ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après, le roi d'Egypte rêve auſſi ; ſon échanſon lui dit qu'il y a un jeune juif en priſon, qui eſt le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit ſept années d'abondance, et ſept années de ſtérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'hiſtoire, pour voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt

l'interprétation des ſonges. *Jacob* avait vu en ſonge l'échelle myſtérieuſe au haut de laquelle était DIEU lui-même : il apprit en ſonge une méthode de multiplier les troupeaux ; méthode qui n'a jamais réuſſi qu'à lui. *Joſeph* lui-même avait appris par un ſonge qu'il dominerait un jour ſur ſes frères. *Abimélech*, long-temps auparavant, avait été averti en ſonge que *Sara* était femme d'*Abraham*. (*)

Revenons à *Joſeph*. Dès qu'il eut expliqué le ſonge de *Pharaon*, il fut ſur le champ premier miniſtre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un roi, même en Aſie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. *Pharaon* fit épouſer à *Joſeph* une fille de *Putiphar*. Il eſt dit que ce *Putiphar* était grand-prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque ſon premier maître ; ou ſi c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, et ſa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant la famine arriva comme *Joſeph* l'avait prédit, et *Joſeph*, pour mériter les bonnes grâces de ſon roi, força tout le peuple à vendre ſes terres à *Pharaon*, et toute la nation ſe fit eſclave pour avoir du blé. C'eſt-là apparemment l'origine du pouvoir deſpotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait

(*) Voyez *Songes*, ſection III de l'article SOMNAMBULES.

fait un meilleur marché ; mais auſſi le peuple ne devait guère bénir le premier miniſtre.

Enfin le père et les frères de *Joſeph* eurent auſſi beſoin de blé, car *la famine déſolait alors toute la terre.* Ce n'eſt pas la peine de raconter ici comment *Joſeph* reçut ſes frères, comment il leur pardonna et les enrichit. On trouve dans cette hiſtoire tout ce qui conſtitue un poëme épique intéreſſant; expoſition, nœud, reconnaiſſance, péripétie, et merveilleux. Rien n'eſt plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme *Jacob*, père de *Joſeph*, répondit à *Pharaon* doit bien frapper ceux qui ſavent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le roi ; j'ai cent trente ans, dit le vieillard, et je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélerinage.

JUDÉE.

Je n'ai pas été en Judée, Dieu merci, et je n'irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en ſont revenus. Ils m'ont tous dit que la ſituation de Jéruſalem eſt horrible ; que tout le pays d'alentour eſt pierreux ; que les montagnes ſont pelées ; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq

pieds de largeur; que le seul bon canton de ce pays est Jéricho. Enfin ils parlent tous comme parlait St *Jérôme* qui demeura si long-temps dans Bethléem, et qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas seulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaison des déserts dont ils étaient originaires. Des misérables qui auraient quitté les Landes, pour habiter quelques montagnes du Lampourdan, vanteraient leur nouveau séjour; et s'ils espéraient pénétrer jusque dans les belles parties du Languedoc, ce serait là pour eux la terre promise.

Voilà précisément l'histoire des Juifs. Jéricho et Jérusalem sont Toulouse et Montpellier, et le désert de Sinaï est le pays entre Bordeaux et Baïonne.

Mais si le Dieu qui conduisait les Juifs voulait leur donner une bonne terre; si ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte, que ne les laissait-il en Egypte? à cela on ne répond que par des phrases théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promise. DIEU dit à Abraham : *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate.* (*a*)

(*a*) Genèse, chap. XV.

Hélas!

Hélas ! mes amis, vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate et du Nil. On s'eſt moqué de vous. Les maîtres du Nil et de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été preſque toujours eſclaves. Promettre et tenir ſont deux, mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabbin qui en liſant vos ſages prophéties, qui vous annoncent une terre de miel et de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que ſi le grand-turc m'offrait aujourd'hui la ſeigneurie de Jéruſalem, je n'en voudrais pas ?

Frédéric III, en voyant ce déteſtable pays, dit publiquement que *Moïſe* était bien mal aviſé d'y mener ſa compagnie de lépreux ; que n'allait-il à Naples ? diſait *Frédéric*. Adieu, mes chers Juifs ; je ſuis fâché que la terre promiſe ſoit terre perdue.

(*Par le baron de Broukans.*)

JUIFS.

SECTION PREMIERE. (1)

Vous m'ordonnez de vous faire un tableau fidelle de l'eſprit des Juifs et de leur hiſtoire ; et ſans entrer dans les voies ineffables de la Providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la ſource des événemens que cette Providence a préparés.

Il eſt certain que la nation juive eſt la plus ſingulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle ſoit la plus mépriſable aux yeux de la politique, elle eſt, à bien des égards, conſidérable aux yeux de la philoſophie.

Les Guèbres, les Banians et les Juifs ſont les ſeuls peuples qui ſubſiſtent diſperſés, et qui, n'ayant d'alliance avec aucune nation, ſe perpétuent au milieu des nations étrangères, et ſoient toujours à part du reſte du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus conſidérables que les Juifs, puiſque ce

(1) L'auteur adreſſe ici la parole à madame la marquiſe *du Châtelet*, comme dans quelques autres articles hiſtoriques de ce Dictionnaire.

ſont des reſtes des anciens Perſes, qui eurent les Juifs ſous leur domination ; mais ils ne ſont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui deſcendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puiſa ſa philoſophie, n'exiſtent que dans les Indes et en Perſe ; mais les Juifs ſont diſperſés ſur la face de toute la terre ; et s'ils ſe raſſemblaient, ils compoſeraient une nation beaucoup plus nombreuſe qu'elle ne le fut jamais dans le court eſpace où ils furent ſouverains de la Paleſtine. Preſque tous les peuples qui ont écrit l'hiſtoire de leur origine ont voulu la relever par des prodiges : tout eſt miracle chez eux ; leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes ; ceux qui en effet ſont devenus conquérans n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement juſtifiait. Ce qui diſtingue les Juifs des autres nations, c'eſt que leurs oracles ſont les ſeuls véritables : il ne nous eſt pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le ſens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils ſeraient les maîtres du monde : cependant ils n'ont jamais poſſédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, et ils croient en effet qu'un jour leurs

prédictions s'accompliront, et qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils ſont le dernier de tous les peuples parmi les muſulmans et les chrétiens, et ils ſe croient le premier. Cet orgueil dans leur abaiſſement eſt juſtifié par une raiſon ſans réplique, c'eſt qu'ils ſont réellement les pères des chrétiens et des muſulmans. Les religions chrétienne et muſulmane reconnaiſſent la juive pour leur mère ; et, par une contradiction ſingulière, elles ont à la fois pour cette mère du reſpect et de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette ſuite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, et qui exercent la foi. Il n'eſt queſtion que des événemens purement hiſtoriques, dépouillés du concours céleſte et des miracles que DIEU daigna ſi long-temps opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de ſoixante et dix perſonnes produire, au bout de deux cents quinze ans, une nation dans laquelle on compte ſix cents mille combattans, ce qui fait, avec les femmes, les vieillards et les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple ſur la terre d'une population ſi prodigieuſe : cette multitude ſortie d'Egypte demeura quarante ans

dans les déſerts de l'Arabie pétrée ; et le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui reſta de la nation avança un peu au nord de ces déſerts. Il paraît qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée et déſerte, de maſſacrer ſans miſéricorde les habitans des petites bourgades ſur leſquels ils avaient de l'avantage, et de réſerver ſeulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns et des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Eſpagne, ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles ; et aujourd'hui les Arabes du déſert ne font point de traités ſans ſtipuler qu'on leur donnera quelques filles et des préſens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays ſablonneux., hériſſé de montagnes, où il y avait quelques villages habités par un petit peuple nommé les *Madianites*. Ils prirent dans un ſeul camp de Madianites ſix cents ſoixante et quinze mille moutons, ſoixante et douze mille bœufs, ſoixante et un mille ânes et trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes et les enfans mâles furent maſſacrés ; les filles et le butin furent partagés entre le peuple et les ſacrificateurs.

Ils s'emparèrent enſuite, dans le même

pays, de la ville de Jéricho ; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème, ils massacrèrent tout jusqu'aux filles même, et ne pardonnèrent qu'à une courtisane nommée *Rahab*, qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question, si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres nations. C'est une question de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathème n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux ; mais ils n'en étaient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément, au verset 27 du chapitre XXIX, de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles : *Il faut qu'ils meurent.* C'est en vertu de cette loi que *Jephté* voua et égorgea sa fille, que *Saül* voulut tuer son fils, et que le prophète *Samuel* coupa par morceaux le roi *Agag*, prisonnier de *Saül*. Il est bien certain que DIEU est le maître de la vie des hommes, et qu'il ne nous appartient pas d'examiner ses lois : nous devons nous borner à croire ces faits, et à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de

Canaan? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho et Laïs, qu'ils ont entre eux une guerre civile, dans laquelle la tribu de *Benjamin* eſt preſque toute exterminée, hommes, femmes et enfans; il n'en reſta que ſix cents mâles; mais le peuple, ne voulant point qu'une des tribus fût anéantie, s'aviſa pour y remédier de mettre à feu et à ſang une ville entière de la tribu de *Manaſſé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, et d'y prendre ſix cents vierges, qu'ils donnèrent aux ſix cents ſurvivans de *Benjamin* pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puiſſant, établi ſur les côtes de temps immémorial, alarmés des déprédations et des cruautés de ces nouveaux venus, les châtièrent ſouvent: les princes voiſins ſe réunirent contre eux, et ils furent réduits ſept fois en ſervitude pendant plus de deux cents années.

Enfin ils ſe font un roi, et l'éliſent par le ſort. Ce roi ne devait pas être fort puiſſant; car à la première bataille que les Juifs donnèrent ſous lui aux Philiſtins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée

et qu'une lance, et pas un ſeul inſtrument de fer. Mais leur ſecond roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, ſi célèbre depuis ſous le nom de Jéruſalem; et alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie. Leur gouvernement et leur religion prennent une forme plus auguſte. Juſque-là ils n'avaient pu avoir de temple, quand toutes les nations voiſines en avaient. *Salomon* en bâtit un ſuperbe, et régna ſur ce peuple environ quarante ans.

Le temps de *Salomon* eſt non-ſeulement le temps le plus floriſſant des Juifs; mais tous les rois de la terre enſemble ne pourraient étaler un tréſor qui approchât de celui de *Salomon*. Son père *David*, dont le prédéceſſeur n'avait pas même de fer, laiſſa à *Salomon* vingt-cinq milliars ſix cents quarante-huit millions de livres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par an ſoixante et huit millions en or pur, ſans compter l'argent et les pierreries. Il avait quarante mille écuries et autant de remiſes pour ſes chariots, douze mille écuries pour ſa cavalerie, ſept cents femmes et trois cents concubines. Cependant il n'avait ni bois ni ouvriers pour bâtir ſon palais et le temple; il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr,

qui fournit même de l'or ; et *Salomon* donna vingt villes en payement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient beſoin d'explication, et ont ſoupçonné quelque erreur de chiffre dans les copiſtes, qui ſeuls ont pu ſe tromper.

A la mort de *Salomon*, douze tribus, qui compoſaient la nation, ſe diviſent. Le royaume eſt déchiré : il ſe ſépare en deux petites provinces, dont l'une eſt appelée *Juda*, et l'autre *Iſraël*. Neuf tribus et demie compoſent la province iſraélite, et deux et demie ſeulement font celle de Juda. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable qu'ils étaient parens et voiſins, et qu'ils eurent des religions différentes ; car à Sichem, à Samarie, on adorait *Baal* en donnant à DIEU un nom ſidonien, tandis qu'à Jéruſalem on adorait *Adonaï*. On avait conſacré à Sichem deux veaux, et on avait à Jéruſalem conſacré deux chérubins, qui étaient deux animaux ailés, à double tête, placés dans le ſanctuaire : chaque faction ayant donc ſes rois, ſon dieu, ſon culte et ſes prophètes, elles ſe firent une guerre cruelle.

Tandis qu'elles ſe feſaient cette guerre, les rois d'Aſſyrie, qui conquéraient la plus grande partie de l'Aſie, tombèrent ſur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui ſe battent.

Les neuf tribus et demie de Samarie et de Sichem furent enlevées et diſperſées ſans retour, et ſans que jamais on ait ſu préciſément en quels lieux elles furent menées en eſclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jéruſalem, et leurs territoires ſe touchaient; ainſi, quand l'une de ces deux villes était écraſée par de puiſſans conquérans, l'autre ne devait pas tenir long-temps. Auſſi Jéruſalem fut pluſieurs fois ſaccagée; elle fut tributaire des rois *Hazaël* et *Razin*, eſclave ſous *Teglat-phaël-aſſer*, trois fois priſe par *Nabuchodonoſor* ou *Nebucodon-aſſer*, et enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui et tout ſon peuple en captivité dans la Babylonie; de ſorte qu'il ne reſtait de juifs dans la Paleſtine que quelques familles de payſans eſclaves, pour enſemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie et de Sichem, plus fertile que celle de Jéruſalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères que les rois aſſyriens y envoyèrent, et qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus et demie, eſclaves dans Babylone et dans les villes voiſines, pendant ſoixante et dix ans, eurent le temps d'y prendre les uſages de leurs maîtres; elles

enrichirent leur langue du mélange de la langue chaldéenne. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet et les caractères chaldéens ; ils oublièrent même le dialecte hébraïque pour la langue chaldéenne : cela eſt inconteſtable. L'hiſtorien *Joſephe* dit qu'il a d'abord écrit en chaldéen, qui eſt la langue de ſon pays. Il paraît que les Juifs apprirent peu de choſe de la ſcience des mages : ils s'adonnèrent aux métiers de courtiers, de changeurs et de fripiers ; par là ils ſe rendirent néceſſaires, comme ils le ſont encore, et ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir, ſous *Cyrus*, la liberté de rebâtir Jéruſalem ; mais quand il fallut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babylone ne voulurent point quitter un ſi beau pays pour les montagnes de la Céléſyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate et du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babylone contribuèrent ſeulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville et le temple ; encore la collecte fut-elle médiocre ; et *Eſdras* rapporte qu'on ne put ramaſſer que ſoixante et dix mille écus pour relever ce temple, qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs reſtèrent toujours ſujets des Perſes ;

ils le furent de même d'*Alexandre ;* et lorſque ce grand homme, le plus excuſable des conquérans, eut commencé dans les premières années de ſes victoires à élever Alexandrie, et à la rendre le centre du commerce du monde, les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de courtiers ; et leurs rabbins y apprirent enfin quelque choſe des ſciences des Grecs. La langue grecque devint abſolument néceſſaire à tous les juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura ſoumis aux rois de Syrie dans Jéruſalem, et aux rois d'Egypte dans Alexandrie ; et lorſque ces rois ſe feſaient la guerre, ce peuple ſubiſſait toujours le ſort des ſujets, et appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jéruſalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui priſſent le nom de roi. Les pontifes eurent l'adminiſtration intérieure, et ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient quelquefois très-cher cette dignité, comme le patriarche grec de Conſtantinople achète la ſienne.

Sous *Antiochus Epiphanes* ils ſe révoltèrent ; la ville fut encore une fois pillée, et les murs démolis.

Après une ſuite de pareils déſaſtres, ils obtiennent enfin, pour la première fois,

environ cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, la permiſſion de battre monnaie; c'eſt d'*Antiochus Sidètes* qu'ils tinrent ce privilége. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de rois, et qui même portèrent un diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable ſans la puiſſance.

Les Romains, dans ce temps-là, commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie maîtres des Juifs; ceux-ci gagnèrent le ſénat de Rome par des ſoumiſſions et des préſens. Les guerres des Romains dans l'Aſie mineure ſemblaient devoir laiſſer reſpirer ce malheureux peuple; mais à peine Jéruſalem jouit-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent ſous ſes fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une ſi longue ſuite de différens eſclavages.

Dans leurs troubles inteſtins, ils prirent les Romains pour juges. Déjà la plupart des royaumes de l'Aſie mineure, de l'Afrique méridionale et des trois quarts de l'Europe, reconnaiſſaient les Romains pour arbitres et pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations et dépoſer pluſieurs petits tyrans. Trompé par

Ariſtobule, qui diſputait la royauté de Jéruſalem, il ſe vengea ſur lui et ſur ſon parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques ſéditieux, ſoit prêtres, ſoit phariſiens, et condamna, long-temps après, le roi des Juifs *Ariſtobule* au dernier ſupplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours eſclaves et toujours révoltés, attirent encore ſur eux les armes romaines. *Craſſus* et *Caſſius* les puniſſent; et *Métellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Ariſtobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *Céſar* ils furent entièrement ſoumis et paiſibles. *Hérode*, fameux parmi eux et parmi nous, long-temps ſimple tétrarque, obtint d'*Antoine* la couronne de Judée, qu'il paya chèrement; mais Jéruſalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi, parce qu'il était deſcendu d'*Eſaü*, et non pas de *Jacob*, et qu'il n'était qu'iduméen: c'était préciſément ſa qualité d'étranger qui l'avait fait choiſir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jéruſalem fut encore priſe d'aſſaut, ſaccagée et pillée.

Hérode, protégé depuis par *Auguſte*, devint un des plus puiſſans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jéruſalem; il rebâtit

la fortereſſe qui entourait ce temple ſi cher aux Juifs, qu'il conſtruiſit auſſi de nouveau, mais qu'il ne put achever : l'argent et les ouvriers lui manquèrent. C'eſt une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, et que les Juifs, qui aimaient leur temple, aimaient encore plus leur argent comptant.

Le nom de roi n'était qu'une faveur que feſaient les Romains ; cette grâce n'était pas un titre de ſucceſſion. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en province romaine ſubalterne par le proconſul de Syrie, quoique de temps en temps on accordât le titre de roi, tantôt à un juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainſi qu'on l'accorda au juif *Agrippa*, ſous l'empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome ſe vante. Ce fut elle qui, par les injuſtices qu'elle eſſuya de ſes compatriotes, attira les vengeances des Romains ſur Jéruſalem. Elle demanda juſtice. Les factions de la ville la lui refuſèrent. L'eſprit ſéditieux de ce peuple ſe porta à de nouveaux excès ; ſon caractère en tout temps était d'être cruel, et ſon ſort d'être puni.

Veſpaſien et *Titus* firent ce ſiége mémorable, qui finit par la deſtruction de la ville. *Joſephe*

l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de juifs maſſacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui reſta fut expoſé dans les marchés publics, et chaque juif fut vendu à peu-près au même prix que l'animal immonde dont ils n'oſent manger.

Dans cette dernière diſperſion ils eſpérèrent encore un libérateur ; et ſous *Adrien*, qu'ils maudiſſent dans leurs prières, il s'éleva un *Barcochébas*, qui ſe dit un nouveau *Moïſe*, un *Shilo*, un *Chriſt*. Ayant raſſemblé beaucoup de ces malheureux ſous ſes étendards, qu'ils crurent ſacrés, il périt avec tous ſes ſuivans : ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion conſtante, que la ſtérilité eſt un opprobre, l'a conſervée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans et de l'argent.

Il réſulte de ce tableau raccourci que les Hébreux ont preſque toujours été ou errans, ou brigands, ou eſclaves, ou ſéditieux : ils ſont encore vagabonds aujourd'hui ſur la terre, et en horreur aux hommes, aſſurant que le ciel et la terre et tous les hommes ont été créés pour eux ſeuls.

On voit évidemment, par la ſituation de la

Judée

Judée et par le génie de ce peuple, qu'il devait être toujours ſubjugué. Il était environné de nations puiſſantes et belliqueuſes qu'il avait en averſion. Ainſi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impoſſible de ſe ſoutenir par la marine, puiſqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du temps de *Salomon* ſur la mer Rouge, et que *Salomon* même ſe ſervit toujours des Tyriens pour bâtir et pour conduire ſes vaiſſeaux, ainſi que pour élever ſon palais et le temple. Il eſt donc manifeſte que les Hébreux n'avaient aucune induſtrie, et qu'ils ne pouvaient compoſer un peuple floriſſant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement ſous le drapeau, comme les Aſſyriens, les Mèdes, les Perſes, les Syriens et les Romains. Les artiſans et les cultivateurs prenaient les armes dans les occaſions, et ne pouvaient par conſéquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne ſont ni d'une aſſez grande hauteur, ni aſſez contigus, pour avoir pu défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuſe partie de la nation tranſportée à Babylone, dans la Perſe et dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de ſon commerce et de ſon courtage pour ſonger à la guerre. Leur gouvernement civil,

tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, et très-ſouvent réduit à l'anarchie, ne paraît pas meilleur que leur diſcipline militaire.

Vous demandez quelle était la philoſophie des Hébreux ; l'article ſera bien court : ils n'en avaient aucune. Leur légiſlateur même ne parle expreſſément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenſes d'une autre vie. *Joſephe* et *Philon* croient les ames matérielles ; leurs docteurs admettaient des anges corporels ; et dans leur ſéjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Chaldéens ; *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* eſt babylonien, et c'eſt en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroaſtre*. Le nom d'*Aſmodée* eſt auſſi chaldéen ; et *Tobie*, qui demeurait à Ninive, eſt le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne ſe développa que dans la ſuite des temps chez les phariſiens. Les ſaducéens nièrent toujours cette ſpiritualité, cette immortalité et l'exiſtence des anges. Cependant les ſaducéens communiquèrent ſans interruption avec les phariſiens ; ils eurent même des ſouverains pontifes de leur ſecte. Cette prodigieuſe différence entre les ſentimens de ces deux grands corps ne cauſa aucun trouble. Les Juifs

n'étaient attachés ſcrupuleuſement, dans les derniers temps de leur ſéjour à Jéruſalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin aurait été lapidé, et celui qui niait l'immortalité de l'ame pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie; mais il eſt bien plus vraiſemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, et la haine que les nations voiſines conçurent pour eux, furent la cauſe de cette averſion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaiſſaient de peuples que leurs voiſins, ils crurent en les abhorrant déteſter toute la terre, et s'accoutumèrent ainſi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolâtrie des nations n'était point la cauſe de cette haine, c'eſt que par l'hiſtoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-ſouvent idolâtres. *Salomon* lui-même ſacrifiait à des dieux étrangers. Depuis lui, on ne voit preſque aucun roi dans la petite province de Juda, qui ne permette le culte de ces dieux, et qui ne leur offre de l'encens. La province d'Iſraël conſerva ſes deux veaux et ſes bois ſacrés, ou adora d'autres divinités.

Cette idolâtrie, qu'on reproche à tant de

nations, eſt encore une choſe bien peu éclaircie. Il ne ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaiſſance d'un Dieu ſuprême, maître des dieux ſubalternes et des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un premier principe qu'ils appelaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le bon principe nommé *Oromaſe*, et ils étaient très-éloignés de ſacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu-près comme nous regardons le diable. Les Guèbres encore aujourd'hui ont conſervé le dogme ſacré de l'unité de DIEU. Les anciens brachmanes reconnaiſſaient un ſeul Etre ſuprême : les Chinois n'aſſocièrent aucun être ſubalterne à la Divinité, et n'eurent aucune idole juſqu'aux temps où le culte de *Fo* et les ſuperſtitions des bonzes ont ſéduit la populace. Les Grecs et les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnaiſſaient dans *Jupiter* le ſouverain abſolu du ciel et de la terre. *Homère* même, dans les plus abſurdes fictions de la poëſie, ne s'eſt jamais écarté de cette vérité. Il repréſente toujours *Jupiter* comme le ſeul tout-puiſſant, qui envoie le bien et le mal ſur la terre, et qui d'un mouvement de ſes ſourcils fait trembler les dieux et les hommes. On dreſſait des

autels, on fesait des sacrifices à des dieux subalternes, et dépendans du Dieu suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité où le nom de *souverain du ciel* soit donné à un dieu secondaire, à *Mercure*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Etre souverain, de sa providence, de ses décrets éternels, se trouve chez tous les philosophes et chez tous les poëtes. Enfin il est peut-être aussi injuste de penser que les anciens égalassent les héros, les génies, les dieux inférieurs, à celui qu'ils appellent *le père et le maître des dieux*, qu'il serait ridicule de penser que nous associons à DIEU les bienheureux et les anges.

Vous demandez ensuite si les anciens philosophes et les législateurs ont puisé chez les Juifs, ou si les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon:* il avoue qu'avant la traduction des Septante, les étrangers n'avaient aucune connaissance des livres de sa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs lois et leurs connaissances d'un petit peuple obscur et esclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du temps d'*Osias*. On trouva par hasard sous son règne le seul exemplaire de la loi qui existât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le chaldéen ; il ne fut renommé pour aucun art,

pour aucune manufacture de quelque eſpèce qu'elle pût être; et dans le temps même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chèrement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perſes, les Grecs, furent inſtruits par les Juifs, c'eſt dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni phyſiciens, ni géomètres, ni aſtronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'inſtruction de la jeuneſſe, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette inſtitution. Les peuples du Pérou et du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur ſéjour dans Babylone et dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'inſtruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'uſure. Ils ne furent jamais frapper des eſpèces; et quand *Antiochus Sidètes* leur permit d'avoir de la monnaie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permiſſion pendant quatre ou cinq ans; encore on prétend que ces eſpèces furent frappées dans Samarie. De là vient que les médailles juives ſont ſi rares, et prèſque toutes fauſſes. Enfin, vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis long-temps la plus ſordide avarice à la plus déteſtable ſuperſtition et à la plus invincible haine pour tous les peuples, qui les tolèrent et qui les enrichiſſent. *Il ne faut pourtant pas les brûler.*

SECTION II.

Sur la loi des Juifs.

LEUR loi doit paraître à tout peuple policé auſſi bizarre que leur conduite ; ſi elle n'était pas divine, elle paraîtrait une loi de ſauvages qui commencent à s'aſſembler en corps de peuple ; et étant divine, on ne ſaurait comprendre comment elle n'a pas toujours ſubſiſté, et pour eux et pour tous les hommes. (*)

Ce qui eſt le plus étrange, c'eſt que l'immortalité de l'ame n'eſt pas ſeulement inſinuée dans cette loi intitulée *Vaïcra* et *Haddebarim*, Lévitique et Deutéronome.

Il y eſt défendu de manger de l'anguille parce qu'elle n'a point d'écailles, ni de lièvre parce que, dit le Vaïcra, le lièvre rumine et n'a point le pied fendu. Cependant il eſt vrai que le lièvre a le pied fendu et ne rumine point ; apparemment que les Juifs avaient d'autres lièvres que les nôtres. Le griffon eſt immonde, les oiſeaux à quatre pieds ſont immondes ; ce ſont des animaux un peu rares. Quiconque touche une ſouris ou une taupe eſt impur. On y défend aux femmes de coucher avec des chevaux et des ânes. Il faut que les femmes

(*) Voyez MOÏSE.

juives fuſſent ſujettes à ces galanteries. On y défend aux hommes d'offrir de leur ſemence à *Moloch*, et la *ſemence* n'eſt pas là un terme métaphorique, qui ſignifie des enfans; il y eſt répété que c'eſt de la propre ſemence du mâle dont il s'agit. Le texte même appelle cette offrande *fornication*. C'eſt en quoi ce livre du Vaïcra eſt très-curieux. Il paraît que c'était une coutume dans les déſerts de l'Arabie d'offrir ce ſingulier préſent aux dieux, comme il eſt d'uſage, dit-on, à Cochin et dans quelques autres pays des Indes, que les filles donnent leur pucelage à un priape de fer dans un temple. Ces deux cérémonies prouvent que le genre-humain eſt capable de tout. Les Cafres, qui ſe coupent un teſticule, ſont encore un bien plus ridicule exemple des excès de la ſuperſtition.

Une loi non moins étrange chez les Juifs eſt la preuve de l'adultère. Une femme accuſée par ſon mari doit être préſentée aux prêtres; on lui donne à boire de l'eau de jalouſie mêlée d'abſinthe et de pouſſière. Si elle eſt innocente, cette eau la rend plus belle et plus féconde; ſi elle eſt coupable, les yeux lui ſortent de la tête, ſon ventre enfle, et elle crève devant le Seigneur.

On n'entre point ici dans les détails de tous ces ſacrifices, qui ne ſont que des opérations de

de bouchers en cérémonie ; mais il eſt très-important de remarquer une autre ſorte de ſacrifice trop commune dans ces temps barbares. Il eſt expreſſément ordonné dans le XXVIIe chapitre du Lévitique, d'immoler les hommes qu'on aura voués en anathème au Seigneur. *Point de rançon*, dit le texte, *il faut que la victime promiſe expire.* Voilà la ſource de l'hiſtoire de *Jephté*, ſoit que ſa fille ait été réellement immolée, ſoit que cette hiſtoire ſoit une copie de celle d'*Iphigénie :* voilà la ſource du vœu de *Saül*, qui allait immoler ſon fils ſi l'armée moins ſuperſtitieuſe que lui n'eût ſauvé la vie à ce jeune homme innocent.

Il n'eſt donc que trop vrai que les Juifs ſuivant leur loi ſacrifiaient des victimes humaines. Cet acte de religion s'accorde avec leurs mœurs ; leurs propres livres les repréſentent égorgeant ſans miſéricorde tout ce qu'ils rencontrent, et réſervant ſeulement les filles pour leur uſage.

Il eſt très-difficile, et il devrait être peu important de ſavoir en quel temps ces lois furent rédigées telles que nous les avons. Il ſuffit qu'elles ſoient d'une très-haute antiquité, pour connaître combien les mœurs de cette antiquité étaient groſſières et farouches.

SECTION III.

De la diſperſion des Juifs.

ON a prétendu que la diſperſion de ce peuple avait été prédite comme une punition de ce qu'il refuſerait de reconnaître JESUS-CHRIST pour le meſſie, et l'on affectait d'oublier qu'il était déjà diſperſé par toute la terre connue, long-temps avant JESUS-CHRIST. Les livres qui nous reſtent de cette nation ſingulière, ne font aucune mention du retour des dix tribus tranſportées au-delà de l'Euphrate par *Théglat-Phalaſar* et par *Salmanaſar* ſon ſucceſſeur; et même environ ſix ſiècles après *Cyrus*, qui fit revenir à Jéruſalem les tribus de *Juda* et de *Benjamin* que *Nabuchodonoſor* avait emmenées dans les provinces de ſon empire, les Actes des apôtres font foi que, cinquante-trois jours après la mort de JESUS-CHRIST, il y avait des juifs de toutes les nations qui ſont ſous le ciel aſſemblés dans Jéruſalem pour la fête de la pentecôte. St *Jacques* écrit aux douze tribus diſperſées, et *Joſephe* ainſi que *Philon* mettent des juifs en grand nombre dans tout l'Orient.

Il eſt vrai que quand on penſe au carnage qui s'en fit ſous quelques empereurs romains, et à ceux qui ont été répétés tant de fois dans

tous les Etats chrétiens, on eſt étonné que non-ſeulement ce peuple ſubſiſte encore, mais qu'il ne ſoit pas moins nombreux aujourd'hui qu'il le fut autrefois. Leur nombre doit être attribué à leur exemption de porter les armes, à leur ardeur pour le mariage, à leur coutume de le contracter de bonne heure dans leurs familles, à leur loi de divorce, à leur genre de vie ſobre et réglée, à leurs abſtinences, à leur travail et à leur exercice.

Leur ferme attachement à la loi moſaïque n'eſt pas moins remarquable, ſurtout, ſi l'on conſidère leurs fréquentes apoſtaſies lorſqu'ils vivaient ſous le gouvernement de leurs rois, de leurs juges, et à l'aſpect de leur temple. Le judaïſme eſt maintenant de toutes les religions du monde celle qui eſt le plus rarement abjurée; et c'eſt en partie le fruit des perſécutions qu'elle a ſouffertes. Ses ſectateurs, martyrs perpétuels de leur croyance, ſe ſont regardés de plus en plus comme la ſource de toute ſainteté, et ne nous ont enviſagés que comme des juifs rebelles qui ont changé la loi de DIEU, en ſuppliciant ceux qui la tenaient de ſa propre main.

En effet, ſi pendant que Jéruſalem ſubſiſtait avec ſon temple, les Juifs ont été quelquefois chaſſés de leur patrie par les viciſſitudes des empires, ils l'ont encore été plus ſouvent par

un zèle aveugle dans tous les pays où ils ſe ſont habitués depuis les progrès du chriſtianiſme et du mahométiſme. Auſſi comparent-ils leur religion à une mère que ſes deux filles, la chrétienne et la mahométane, ont accablée de mille plaies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçus, elle ne laiſſe pas de ſe glorifier de leur avoir donné la naiſſance. Elle ſe ſert de l'une et de l'autre pour embraſſer l'univers, tandis que ſa vieilleſſe vénérable embraſſe tous les temps.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les chrétiens ont prétendu accomplir les prophéties en tyranniſant les Juifs qui les leur avaient tranſmiſes. Nous avons déjà vu comment l'inquiſition fit bannir les Juifs d'Eſpagne. Réduits à courir de terres en terres, de mers en mers pour gagner leur vie; par-tout déclarés incapables de poſſéder aucun bien-fonds et d'avoir aucun emploi, ils ſe ſont vus obligés de ſe diſperſer de lieux en lieux et de ne pouvoir s'établir fixement dans aucune contrée, faute d'appui, de puiſſance pour s'y maintenir, et de lumières dans l'art militaire. Le commerce, profeſſion long-temps mépriſée par la plupart des peuples de l'Europe, fut leur unique reſſource dans ces ſiècles barbares; et comme ils s'y enrichirent néceſſairement, on les traita d'infames uſuriers. Les rois ne

pouvant fouiller dans la bourſe de leurs ſujets, mirent à la torture les Juifs, qu'ils ne regardaient pas comme des citoyens.

Ce qui ſe paſſa en Angleterre à leur égard peut donner une idée des vexations qu'ils eſſuyèrent dans les autres pays. Le roi *Jean*, ayant beſoin d'argent, fit empriſonner les riches juifs de ſon royaume. Un d'eux, à qui l'on arracha ſept dents l'une après l'autre pour avoir ſon bien, donna mille marcs d'argent à la huitième. *Henri III* tira d'*Aaron*, juif d'Yorck, quatorze mille marcs d'argent et dix mille pour la reine. Il vendit les autres juifs de ſon pays à ſon frère *Richard* pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux que le roi avait déjà écorchés, comme dit *Matthieu Pâris*.

En France, on les mettait en priſon, on les pillait, on les vendait, on les accuſait de magie, de ſacrifier des enfans, d'empoiſonner les fontaines; on les chaſſait du royaume, on les y laiſſait rentrer pour de l'argent; et dans le temps même qu'on les tolérait, on les diſtinguait des autres habitans par des marques infamantes. Enfin, par une bizarrerie inconcevable, tandis qu'on les brûlait ailleurs pour leur faire embraſſer le chriſtianiſme, on confiſquait en France le bien des juifs qui ſe feſaient chrétiens. *Charles VI*, par un édit

donné à Baſville, le 4 avril 1392, abrogea cette coutume tyrannique, laquelle, ſuivant le bénédictin *Mabillon*, s'était introduite pour deux raiſons.

Premièrement, pour éprouver la foi de ces nouveaux convertis, n'étant que trop ordinaire à ceux de cette nation de feindre de ſe ſoumettre à l'Evangile pour quelque intérêt temporel, ſans changer cependant intérieurement de croyance.

Secondement, parce que comme leurs biens venaient pour la plupart de l'uſure, la pureté de la morale chrétienne ſemblait exiger qu'ils en fiſſent une reſtitution générale, et c'eſt ce qui s'exécutait par la confiſcation.

Mais la véritable raiſon de cet uſage, que l'auteur de l'*Eſprit des lois* a ſi bien développée, était une eſpèce de droit d'amortiſſement pour le prince ou pour les ſeigneurs, des taxes qu'ils levaient ſur les Juifs comme ſerfs main-mortables, auxquels ils ſuccédaient. Or ils étaient privés de ce bénéfice lorſque ceux-ci venaient à ſe convertir à la foi chrétienne.

Enfin, proſcrits ſans ceſſe de chaque pays, ils trouvèrent ingénieuſement le moyen de ſauver leurs fortunes, et de rendre pour jamais leurs retraites aſſurées. Chaſſés de France ſous *Philippe le long*, en 1318, ils ſe réfugièrent en Lombardie, y donnèrent aux négocians des

lettres sur ceux à qui ils avaient confié leurs effets en partant, et ces lettres furent acquittées. L'invention admirable des lettres de change sortit du sein du désespoir, et pour lors seulement le commerce put éluder la violence et se maintenir par tout le monde.

SECTION IV.

REPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Lettres à MM. Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï et David Wincker. (1)

PREMIERE LETTRE.

MESSIEURS,

LORSQUE M. *Medina*, votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit *que ce n'était pas sa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Bélial, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de* DIEU,

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Un chrétien contre six juifs.* Mélanges historiques, tome II.

c'eſt-à-dire en honnête homme, en bon iſraélite. Il m'attendrit, je l'embraſſai ; nous louâmes DIEU enſemble ; et je perdis quatre-vingts pour cent.

Vous devez ſavoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais perſonne, pas même *Fréron.*

Loin de vous haïr, je vous ai toujours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu goguenard, comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur, je n'en ſuis pas moins ſenſible. Je pleurais à l'âge de ſeize ans quand on me diſait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère et une fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues, le quatorzième jour de la lune rouſſe ; et je puis vous aſſurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille n'entra point dans la ſource de mes larmes, quoiqu'elle dût augmenter dans les ſpectateurs l'horreur pour les aſſaſſins, et la pitié pour la victime.

Je ne ſais comment je m'aviſai de faire un poëme épique à l'âge de vingt ans. (Savez-vous ce que c'eſt qu'un poëme épique ? pour moi, je n'en ſavais rien alors.) Le légiſlateur *Monteſquieu* n'avait point encore écrit ſes Lettres perſanes que vous me reprochez d'avoir commentées, et j'avais déjà dit tout ſeul, en parlant d'un monſtre que vos ancêtres ont

bien connu, et qui a même encore aujourd'hui quelques dévots :

Il vient ; le Fanatiſme eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire.
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe et le déchire.

C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon,
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorſqu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte turbulente
Qui ſur un roi trop faible a mis ſa main ſanglante ;

Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solennels où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre serviteur, votre ami, votre frère, quoique mon père et ma mère m'eussent conservé mon prépuce.

Je sais que l'instrument ou prépucé, ou déprépucé, a causé des querelles bien funestes. Je sais ce qu'il en a coûté à *Pâris* fils de *Priam*, et à *Ménélas* frère d'*Agamemnon*. J'ai assez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hémor* viola *Dina* fille de *Lia*, laquelle n'avait que cinq ans tout au plus, mais qui était fort avancée pour son âge. Il voulut l'épouser; les enfans de *Jacob*, frères de la violée, la lui donnèrent en mariage, à condition qu'il se ferait circoncire lui et tout son peuple. Quand l'opération fut faite, et que tous les Sichemites, ou Sichimites, étaient au lit dans les douleurs de cette besogne, les saints patriarches *Simon* et *Lévi* les égorgèrent tous l'un après l'autre. Mais après tout, je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de si abominables horreurs; je ne pense pas surtout que les hommes doivent se haïr, se détester, s'anathématiser,

ſe damner réciproquement le ſamedi et le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépucés ont rogné les eſpèces à Metz, à Francfort-ſur-l'Oder et à Varſovie (ce dont je ne me ſouviens pas), je leur en demande pardon; car étant près de finir mon pélerinage, je ne veux point me brouiller avec Iſraël.

J'ai l'honneur d'être, comme on dit,

Votre, &c.

SECONDE LETTRE.

De l'antiquité des Juifs.

MESSIEURS,

Je ſuis toujours convenu, à meſure que j'ai lu quelques livres d'hiſtoire pour m'amuſer, que vous êtes une nation aſſez ancienne, et que vous datez de plus loin que les Teutons, les Celtes, les Velches, les Sicambres, les Bretons, les Slavons, les Angles et les Hurons. Je vous vois raſſemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hershalaïm*, tantôt *Shaheb*, ſur la montagne Moriah, et ſur la montagne Sion, auprès d'un déſert, dans

un terrain pierreux, près d'un petit torrent qui eſt à ſec ſix mois de l'année.

Lorſque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin (je ne dirai pas de terre, mais de cailloux), il y avait environ deux ſiècles que Troye était détruite par les Grecs ;

Medon était archonte d'Athènes ;

Ekeſtrates régnait dans Lacédémone ;

Latinus Silvius régnait dans le Latium ;

Oſochor en Egypte.

Les Indes étaient floriſſantes depuis une longue ſuite de ſiècles.

C'était le temps le plus illuſtre de la Chine ; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire ſur ce vaſte empire ; toutes les ſciences y étaient cultivées ; et les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu ſaluer cet empereur *Tchinvang*, il en reçut en préſent une bouſſole. Cette bouſſole aurait bien ſervi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'Ophir, que perſonne n'a jamais connu.

Ainſi après les Chaldéens, les Syriens, les Perſes, les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, les Chinois, les Latins, les Toſcans, vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians, les Guèbres, ſont avec vous les ſeuls peuples qui, diſperſés hors de leur patrie, ont conſervé leurs anciens rites; car je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appelait *Zingari* en Italie, *Cipſi* en Angleterre, *Bohèmes* en France, leſquelles avaient conſervé les antiques cérémonies du culte d'*Iſis*, le ſiſtre, les cymbales, les crotales, la danſe d'*Iſis*, la prophétie et l'art de voler les poules dans les baſſes-cours. Ces troupes ſacrées commencent à diſparaître de la face de la terre, tandis que leurs pyramides appartiennent encore aux Turcs, qui n'en ſeront pas peut-être toujours les maîtres, non plus que d'Hershalaïm, tant la figure de ce monde paſſe.

Vous dites que vous êtes établis en Eſpagne dès le temps de *Salomon*. Je le crois; et même j'oſerais penſer que les Phéniciens purent y conduire quelques juifs long-temps auparavant, lorſque vous fûtes eſclaves en Phénicie après les horribles maſſacres que vous dites avoir été commis par *Cartouche Joſué* et par *Cartouche Caleb*.

Vos livres diſent en effet (*a*) que vous fûtes réduits en ſervitude ſous *Cuſan Raſathaïm* roi d'Aram-Naharaïm pendant huit ans, et ſous

(*a*) Juges, chap. III.

Eglon (*b*) roi de Moab pendant dix-huit ans, puis ſous *Jabin* (*c*) roi de Canaan pendant vingt ans; puis dans le petit canton de Madian dont vous étiez venus, et où vous vécûtes dans des cavernes pendant ſept ans.

Puis en Galaad pendant dix-huit ans (*d*), quoique *Jaïr* votre prince eût trente fils, montés chacun ſur un bel ânon.

Puis ſous les Phéniciens nommés par vous *Philiſtins* pendant quarante ans, juſqu'à ce qu'enfin le Seigneur *Adonaï* envoya *Samſon*, qui attacha trois cents renards l'un à l'autre par la queue, et tua mille phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle il ſortit une belle fontaine d'eau pure, qui a été très-bien repréſentée à la comédie italienne.

Voilà de votre aveu quatre-vingt-ſeize ans de captivité dans la terre promiſe. Or il eſt

(*b*) C'eſt ce même *Eglon*, roi de Moab, qui fut ſi ſaintement aſſaſſiné au nom du Seigneur par *Aod* l'ambidextre, lequel lui avait fait ſerment de fidélité; et c'eſt ce même *Aod* qui fut ſi ſouvent réclamé à Paris par les prédicateurs de la ligue. *Il nous faut un Aod, il nous faut un Aod;* ils crièrent tant qu'ils en trouvèrent un.

(*c*) C'eſt ſous ce *Jabin* que la bonne femme *Jahel* aſſaſſina le capitaine *Sizara*, en lui enfonçant un clou dans la cervelle, lequel clou le cloua fort avant dans la terre. Quel maître clou et quelle maîtreſſe femme que cette *Jahel!* on ne lui peut comparer que *Judith;* mais *Judith* a paru bien ſupérieure, car elle coupa la tête à ſon amant dans ſon lit après lui avoir donné ſes tendres faveurs. Rien n'eſt plus héroïque et plus édifiant.

(*d*) Juges, chap. X.

très-probable que les Tyriens, qui étaient les facteurs de toutes les nations, et qui navigeaient jusque sur l'Océan, achetèrent plusieurs esclaves juifs, et les menèrent à Cadix qu'ils fondèrent. Vous voyez que vous êtes bien plus anciens que vous ne pensiez. Il est très-probable en effet que vous avez habité l'Espagne plusieurs siècles avant les Romains, les Goths, les Vandales et les Maures.

Non-seulement je suis votre ami, votre frère, mais de plus votre généalogiste.

Je vous supplie, Messieurs, d'avoir la bonté de croire que je n'ai jamais cru, que je ne crois point, et que je ne croirai jamais que vous soyez descendus de ces voleurs de grand chemin à qui le roi *Actisan* fit couper le nez et les oreilles, et qu'il envoya, selon le rapport de *Diodore* de Sicile (*e*), dans le désert qui est entre le lac Sirbon et le mont Sinaï, désert affreux où l'on manque d'eau et de toutes les choses nécessaires à la vie. Ils firent des filets pour prendre des cailles qui les nourrirent pendant quelques semaines, dans le temps du passage des oiseaux.

Des savans ont prétendu que cette origine s'accorde parfaitement avec votre histoire. Vous dites vous-mêmes que vous habitâtes ce

(*e*) *Diodore de Sicile*, livre I, section 2, chap. XII.

déſert, que vous y manquâtes d'eau, que vous y vécûtes de cailles, qui en effet y ſont très-abondantes. Le fond de vos récits ſemble confirmer celui de *Diodore* de Sicile; mais je n'en crois que le Pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez et les oreilles. Il me ſemble même (autant qu'il m'en peut ſouvenir, car je n'ai pas *Diodore* ſous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me ſouviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie; je ne ſais point ſi c'eſt dans quelques fragmens de *Manéthon*, cité par St *Ephrem*.

Le ſecrétaire qui m'a fait l'honneur de m'écrire en votre nom, a beau m'aſſurer que vous volâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnayé ou orfévri, pour aller faire votre tabernacle dans le déſert, je ſoutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement, en comptant les intérêts à quarante pour cent, ce qui était le taux légitime.

Quoi qu'il en ſoit, je certifie que vous êtes d'une très-bonne nobleſſe, et que vous étiez ſeigneurs d'Hershalaïm long-temps avant qu'il fût queſtion dans le monde de la maiſon de Suabe, de celles d'Anhalt, de Saxe et de Bavière.

Il ſe peut que les nègres d'Angola et ceux

de

de Guinée ſoient beaucoup plus anciens que vous, et qu'ils aient adoré un beau ſerpent avant que les Egyptiens aient connu leur *Iſis* et que vous ayez habité auprès du lac Sirbon; mais les nègres ne nous ont pas encore communiqué leurs livres.

TROISIEME LETTRE.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de DIEU.

LOIN de vous accuſer, Meſſieurs, je vous ai toujours regardés avec compaſſion. Permettez-moi de vous rappeler ici ce que j'ai lu dans le diſcours préliminaire de l'Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations, et ſur l'Hiſtoire générale. On y trouve deux cents trente-neuf mille vingt juifs égorgés les uns par les autres, depuis l'adoration du veau d'or juſqu'à la priſe de l'arche par les Philiſtins : laquelle coûta la vie à cinquante mille ſoixante et dix juifs, pour avoir oſé regarder l'arche ; tandis que ceux qui l'avaient priſe ſi inſolemment à la guerre en furent quittes pour des hémorrhoïdes, et pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or et cinq anus d'or (*f*). Vous m'avouerez que deux

(*f*) Pluſieurs théologiens, qui ſont la lumière du monde, ont fait des commentaires ſur ces rats d'or et ſur ces anus

cents trente-neuf mille vingt hommes massacrés par vos compatriotes, sans compter tout ce que vous perdîtes dans vos alternatives de guerre et de servitude, devaient faire un grand tort à une colonie naissante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus absolument anéanties, ou peut-être réduites à deux cents familles, qu'on retrouve, dit-on, à la Chine et dans la Tartarie?

Pour les deux autres tribus, vous savez ce qui leur est arrivé. Souffrez donc ma compassion, et ne m'imputez pas de mauvaise volonté.

d'or. Ils disaient que les metteurs-en-œuvre philistins étaient bien adroits, qu'il est très-difficile de sculpter en or un trou du cu bien reconnaissable sans y joindre deux fesses, et que c'était une étrange offrande au Seigneur qu'un trou du cu. D'autres théologiens disaient que c'était aux sodomites à présenter cette offrande. Mais enfin ils ont abandonné cette dispute. Ils s'occupent aujourd'hui de convulsions, de billets de confession, et d'extrême-onction donnée la baïonnette au bout du fusil.

QUATRIEME LETTRE.

Sur la femme à Michas.

TROUVEZ bon que je vous demande ici quelques éclairciſſemens ſur un fait ſingulier de votre hiſtoire. Il eſt peu connu des dames de Paris et des perſonnes du bon ton.

Il n'y avait pas trente-huit ans que votre *Moïſe* était mort, lorſque la femme à *Michas*, de la tribu de Benjamin, perdit onze cents ſicles, qui valent, dit-on, environ ſix cents livres de notre monnaie. Son fils les lui rendit (*g*), ſans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Auſſitôt la bonne juive en fait faire des idoles, et leur conſtruit une petite chapelle ambulante, ſelon l'uſage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la deſſervir, moyennant dix francs par an, deux tuniques, et *bouche à cour*, comme on diſait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appela depuis la *tribu de Dan*) paſſa auprès de la maiſon de la *Michas*, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voiſinage. Les gens de Dan ſachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui ſi leur voyage ſerait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire. Le lévite leur promit

(*g*) Juges, chap. XXVII.

un plein ſuccès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, et lui prirent juſqu'à ſon lévite. La *Michas* et ſon mari eurent beau crier : *Vous emportez mes dieux, et vous me volez mon prêtre*, on les fit taire, et on alla mettre tout à feu et à ſang par dévotion dans la petite bourgade de Dan, dont la tribu prit le nom.

Ces flibuſtiers conſervèrent une grande reconnaiſſance pour les dieux de la *Michas*, qui les avaient ſi bien ſervis. Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il fallut un nouveau prêtre, il s'en préſenta un.

Ceux qui ne connaiſſent pas votre hiſtoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain ; vous le ſavez, Meſſieurs, c'était le propre petit-fils de *Moïſe*, un nommé *Jonathan*, fils de *Gerſon* fils de *Moïſe* et de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de *Moïſe* était un peu ſingulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte et l'adore ; ſon petit-fils ſe fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encore faite, et que vous tâtonnâtes long-temps avant d'être de parfaits iſraélites tels que vous l'êtes aujourd'hui ?

Vous répondez à ma queſtion que notre St *Pierre Simon Barjone* en a fait autant, et

qu'il commença ſon apoſtolat par renier ſon maître. Je n'ai rien à répliquer, ſinon qu'il faut toujours ſe défier de ſoi. Et je me défie ſi fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous aſſurant de toute mon indulgence, et en vous demandant la vôtre.

CINQUIEME LETTRE.

Aſſaſſinats juifs. Les Juifs ont-ils été anthropophages? leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères et mères ont-ils immolé leurs enfans? et de quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

MESSIEURS,

J'AI un peu gourmandé votre ſecrétaire. Il n'eſt pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant leurs maîtres; mais l'ignorance orgueilleuſe révolte dans un chrétien qui ſe fait valet d'un juif. Je m'adreſſe directement à vous pour n'avoir plus affaire à votre livrée.

Calamités juives et grands aſſaſſinats.

PERMETTEZ-MOI d'abord de m'attendrir ſur toutes vos calamités; car outre les deux cents

trente-neuf mille vingt iſraélites, tués par l'ordre du Seigneur, je vois la fille de *Jephté* immolée par ſon père. *Il lui fit comme il l'avait voué.* Tournez-vous de tous les ſens ; tordez le texte, diſputez contre les pères de l'Egliſe : il lui fit comme il avait voué ; et il avait voué d'égorger ſa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de grâces !

Oui, vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur ; mais conſolez-vous, je vous ai dit ſouvent que nos Velches et toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà M. de *Bougainville* qui revient de l'île de Taïti, de cette île de Cythère dont les habitans paiſibles, doux, humains, hoſpitaliers, offrent aux voyageurs tout ce qui eſt en leur pouvoir, les fruits les plus délicieux et les filles les plus belles, les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs ; et ces jongleurs les forcent à ſacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs dieux.

Je vois ſoixante et dix frères d'*Abimelech* écraſés ſur une même pierre par cet *Abimelech* fils de *Gédéon* et d'une coureuſe. Ce fils de *Gédéon* était mauvais parent ; et ce *Gédéon*, l'ami de DIEU, était bien débauché.

Votre lévite qui vient ſur ſon âne à Gabaa ; les Gabaonites qui veulent le violer, ſa pauvre femme qui eſt violée à ſa place, et qui meurt

à la peine, la guerre civile qui en eſt la ſuite, toute votre tribu de Benjamin exterminée, à ſix cents hommes près, me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout d'un coup cinq belles villes que le Seigneur vous deſtinait au bout du lac de Sodome, et cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité, c'eſt bien pis que ce dont on accuſe vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous, quand je vois le meurtre, la beſtialité, conſtatés chez vos ancêtres qui ſont nos premiers pères ſpirituels et nos proches parens ſelon la chair? Car enfin, ſi vous deſcendez de *Sem*, nous deſcendons de ſon frère *Japhet*. Nous ſommes évidemment couſins.

Roitelets, ou Melchim juifs.

VOTRE *Samuel* avait bien raiſon de ne pas vouloir que vous euſſiez des roitelets; car preſque tous vos roitelets ſont des aſſaſſins, à commencer par *David* qui aſſaſſine *Miphiboſeth* fils de *Jonathas* ſon tendre ami qu'*il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes*, qui aſſaſſine *Uriah* le mari de ſa *Bethzabée*, qui aſſaſſine juſqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de ſon protecteur *Achis*; qui commande en mourant qu'on aſſaſſine *Joab* ſon

général, et *Semei* ſon conſeiller ; à commencer, dis-je, par ce *David* et par *Salomon* qui aſſaſſine ſon propre frère *Adonias* embraſſant en vain l'autel ; et à finir par *Hérode le grand* qui aſſaſſine ſon beau-frère, ſa femme, tous ſes parens, et ſes enfans même.

Je ne vous parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet, ce grand *Hérode*, fit égorger dans le village de Bethléem ; ils ſont enterrés, comme vous le ſavez, à Cologne avec nos onze mille vierges ; et on voit encore un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette hiſtoire authentique parce qu'elle n'eſt pas dans votre canon, et que votre *Flavien Joſephe* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cents mille hommes tués dans la ſeule ville de Jéruſalem pendant le ſiége qu'en fit *Titus*.

Par ma foi, la nation chérie eſt une nation bien malheureuſe.

Si les Juifs ont mangé de la chair humaine.

PARMI vos calamités, qui m'ont fait tant de fois frémir, j'ai toujours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'eſt arrivé que dans les grandes occaſions, que ce n'eſt pas vous que le Seigneur invitait à ſa table pour manger

manger le cheval et le cavalier, que c'étaient les oiſeaux qui étaient les convives; je le veux croire. (*)

Si les dames juives couchèrent avec des boucs.

VOUS prétendez que vos mères n'ont pas couché avec des boucs, ni vos pères avec des chèvres. Mais, dites-moi, Meſſieurs, pourquoi vous êtes le ſeul peuple de la terre à qui les lois aient jamais fait une pareille défenſe? Un légiſlateur ſe ſerait-il jamais aviſé de promulguer cette loi bizarre, ſi le délit n'avait pas été commun?

Si les Juifs immolèrent des hommes.

VOUS oſez aſſurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur; et qu'eſt-ce donc que le meurtre de la fille de *Jephté*, réellement immolée, comme nous l'avons déjà prouvé par vos propres livres?

Comment expliquerez-vous l'anathème des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous prîtes chez les Madianites trente-deux mille pucelles et ſoixante et un mille ânes? Je ne vous dirai pas ici qu'à

(*) Voyez ANTHROPOPHAGES.

ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelle ; mais je vous demanderai ce que c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, ſelon votre livre des Nombres, ſeize mille filles pour vos ſoldats, ſeize mille filles pour vos prêtres ; et ſur la part des ſoldats on préleva trente-deux filles pour le Seigneur. Qu'en fit-on ? vous n'aviez point de religieuſes. Qu'eſt-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres, ſinon du ſang ?

Le prêtre *Samuel* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag*, à qui le roitelet *Saül* avait ſauvé la vie? ne le ſacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur ?

Ou renoncez à vos livres auxquels je crois fermement, ſelon la déciſion de l'Egliſe ; ou avouez que vos pères ont offert à DIEU des fleuves de ſang humain, plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

Des trente-deux mille pucelles, des ſoixante et quinze mille bœufs, et du fertile déſert de Madian.

QUE votre ſecrétaire ceſſe de tergiverſer, d'équivoquer ſur le camp des Madianites et ſur leurs villages. Je me ſoucie bien que ce ſoit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée miſérable et déſerte, que votre

prêtre-boucher *Eléazar*) général des armées juives, ait trouvé ſoixante et douze mille bœufs, ſoixante et un mille ânes, ſix cents ſoixante et quinze mille brebis, ſans compter les beliers et les agneaux!

Or, ſi vous prîtes trente-deux mille petites filles, il y avait apparemment autant de petits garçons, autant de pères et de mères. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs, dans un déſert où l'on ne boit que de l'eau ſaumâtre, où l'on manque de vivres, et qui n'eſt habité que par quelques arabes vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout au plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus de huit lieues de long et de large ſur toutes les cartes.

Mais qu'il ſoit auſſi grand, auſſi fertile, auſſi peuplé que la Normandie ou le Milanais, cela ne m'importe: je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome, je vous demanderai toujours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre ſecrétaire a-t-il été chargé par vous de ſupputer combien de bœufs et de filles peut nourrir le beau pays de Madian?

J'habite un canton, Meſſieurs, qui n'eſt pas

la terre promiſe ; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre ſol eſt d'une bonté très-médiocre. Votre ſecrétaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs ; je vous aſſure, Meſſieurs, que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre ſecrétaire veut tripler le revenu de mes terres, je lui donnerai de bons gages, et je ne le payerai pas en reſcriptions ſur les receveurs généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureuſement cet homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages, je lui en ſouhaite. Notre petit pays eſt de l'étendue de Madian ; il contient environ quatre mille ivrognes, une douzaine de procureurs, deux hommes d'eſprit, et quatre mille perſonnes du beau ſexe, qui ne ſont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille perſonnes, ſuppoſé que le greffier qui m'a produit ce compte n'ait pas exagéré de moitié ſelon la coutume. Vos prêtres et les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente-deux mille pucelles pour leur uſage. C'eſt ce qui me donne de grands ſcrupules ſur les dénombremens du peuple romain, du temps que ſon empire s'étendait à quatre lieues

du mont Tarpéïen, et que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enseignes. Peut-être ne savez-vous pas que les Romains passèrent cinq cents années à piller leurs voisins, avant d'avoir aucun historien, et que leurs dénombremens sont fort suspects ainsi que leurs miracles.

A l'égard des soixante et un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian, c'est assez parler d'ânes.

Des enfans juifs immolés par leurs mères.

Je vous dis que vos pères ont immolé leurs enfans, et j'appelle en témoignage vos prophètes. *Isaïe* leur reproche ce crime de Cannibales (*h*) : *Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au Seigneur *Adonaï* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles; que c'était à quelque autre Dieu. Il importe bien vraiment que vous ayez appelé *Melkom* ou *Sadaï*, ou *Baal* ou *Adonaï*, celui à qui vous immoliez vos enfans ! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos pères faisaient ces offrandes. Eh bien, je vous plains encore davantage de

(*h*) *Isaïe*, chap. LVII, v. 7.

deſcendre d'aïeux parricides et idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos pères furent toujours idolâtres pendant quarante ans dans le déſert de Sinaï, comme le diſent expreſſément *Jérémie*, *Amos* et St *Etienne*.

Vous étiez idolâtres du temps des juges; et le petit-fils de *Moïſe* était prêtre de la tribu de Dan, idolâtre toute entière, comme nous l'avons vu; car il faut inſiſter, inculquer, ſans quoi tout s'oublie.

Vous étiez idolâtres ſous vos rois; vous n'avez été fidelles à un ſeul Dieu qu'après qu'*Eſdras* eut reſtauré vos livres. C'eſt là que votre véritable culte non interrompu commence. Et par une providence incompréhenſible de l'Etre ſuprême, vous avez été les plus malheureux de tous les hommes depuis que vous avez été les plus fidelles, ſous les rois de Syrie, ſous les rois d'Egypte, ſous *Hérode* l'iduméen, ſous les Romains, ſous les Perſans, ſous les Arabes, ſous les Turcs, juſqu'au temps où vous me faites l'honneur de m'écrire, et où j'ai celui de vous répondre.

SIXIEME LETTRE.

Sur la beauté de la terre promiſe.

NE me reprochez pas de ne vous point aimer : je vous aime tant, que je voudrais que vous fuſſiez tous dans Hershalaïm au lieu des turcs qui dévaſtent tout votre pays, et qui ont bâti cependant une aſſez belle moſquée ſur les fondemens de votre temple et ſur la plate-forme conſtruite par votre *Hérode*.

Vous cultiveriez ce malheureux déſert comme vous l'avez cultivé autrefois, vous porteriez encore de la terre ſur la croupe de vos montagnes arides ; vous n'auriez pas beaucoup de blé, mais vous auriez d'aſſez bonnes vignes, quelques palmiers, des oliviers et des pâturages.

Quoique la Paleſtine n'égale pas la Provence, et que Marſeille ſeule ſoit ſupérieure à toute la Judée qui n'avait pas un port de mer ; quoique la ville d'Aix ſoit dans une ſituation incomparablement plus belle que Jéruſalem, vous pourriez faire de votre terrain à peu-près ce que les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaiſir dans votre déteſtable jargon votre déteſtable muſique.

Il eſt vrai que vous n'auriez point de chevaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm, et qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manqueriez ſouvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pourriez voiturer des marchandiſes à Damas, à Seïde ſur vos ânes, ou même ſur des chameaux que vous ne connûtes jamais du temps de vos melchims, et qui vous ſeraient d'un grand ſecours. Enfin, un travail aſſidu, pour lequel l'homme eſt né, rendrait fertile cette terre que les ſeigneurs de Conſtantinople et de l'Aſie mineure négligent.

Elle eſt bien mauvaiſe cette terre promiſe. Connaiſſez-vous St *Jérôme?* c'était un prêtre chrétien; vous ne liſez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très-long-temps dans votre pays; c'était un très-docte perſonnage, peu endurant, à la vérité, et prodigue d'injures quand il était contredit; mais ſachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était ſa paſſion dominante, la colère n'était que la ſeconde. Il s'était fait prêtre avec ſon ami *Vincent*, à condition qu'ils ne diraient jamais la meſſe ni vêpres (*i*), de peur d'être trop interrompus dans leurs études; car étant

(*i*) C'eſt-à-dire qu'ils ne feraient aucune fonction ſacerdotale.

directeurs de femmes et de filles, s'ils avaient été obligés encore de vaquer aux œuvres presbytériales, il ne leur ferait pas resté deux heures dans la journée pour le grec, le chaldéen et l'idiome judaïque. Enfin, pour avoir plus de loisir, *Jérôme* se retira tout-à-fait chez les Juifs, à Bethléem, comme l'évêque d'Avranches *Huet* se retira chez les jésuites à la maison professe, rue Saint-Antoine, à Paris.

Jérôme se brouilla, il est vrai, avec l'évêque de Jérusalem nommé *Jean*, avec le célèbre prêtre *Rufin*, avec plusieurs de ses amis : car, ainsi que je l'ai déjà dit, *Jérôme* était colère et plein d'amour propre ; et St *Augustin* l'accuse d'être inconstant et léger (*k*) ; mais enfin il n'en était pas moins saint, il n'en était pas moins docte ; son témoignage n'en est pas moins recevable sur la nature du misérable pays dans lequel son ardeur pour l'étude et sa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaisance de lire sa lettre à *Dardanus*, écrite l'an 414 de notre ère vulgaire, qui est, suivant le comput juif, l'an du monde 4000, ou 4001, ou 4003, ou 4004, comme on voudra.

(*k*) En récompense *Jérôme* écrit à *Augustin* dans sa cent-quatorzième lettre : Je n'ai point critiqué vos ouvrages, car je ne les ai jamais lus ; et si je voulais les critiquer, je pourrais vous faire voir que vous n'entendez point les pères grecs. . . . . Vous ne savez pas même ce dont vous parlez.

» (*l*) Je prie ceux qui prétendent que le » peuple juif, après sa sortie d'Egypte, prit » possession de ce pays qui est devenu pour » nous, par la passion et la résurrection du » Sauveur, une véritable terre de promesse; » je les prie, dis-je, de nous faire voir ce » que ce peuple en a possédé. Tout son » domaine ne s'étendait que depuis Dan jus- » qu'à Bersabée, c'est-à-dire l'espace de cent » soixante milles de longueur. L'Ecriture » sainte n'en donne pas davantage à *David* et » à *Salomon*. . . . . J'ai honte de dire quelle » est la largeur de la terre promise, et je » crains que les païens ne prennent de là » occasion de blasphémer. On ne compte » que quarante et six milles depuis Joppé » jusqu'à notre petit bourg de Bethléem, » après quoi on ne trouve plus qu'un affreux » désert. »

Lisez aussi la lettre à une de ses dévotes, où il dit qu'il n'y a que des cailloux et point d'eau à boire de Jérusalem à Bethléem; mais plus loin, vers le Jourdain, vous auriez d'assez bonnes vallées dans ce pays hérissé de montagnes pelées. C'était véritablement une contrée de lait et de miel, comme vous disiez, en comparaison de l'abominable désert d'Oreb

(*l*) Lettre très-importante de *Jérôme*.

et de Sinaï dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuſe eſt la terre promiſe par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar ſont la terre promiſe en comparaiſon des petits cantons ſuiſſes. Toute la Paleſtine eſt un fort mauvais terrain en comparaiſon de l'Egypte, dont vous dites que vous ſortîtes en voleurs; mais c'eſt un pays délicieux ſi vous le comparez aux déſerts de Jéruſalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinaï, de Cadès-Barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourrez. Je vous demande ſeulement deux ou trois familles hébraïques pour établir au mont Krapac, où je demeure, un petit commerce néceſſaire. Car ſi vous êtes de très-ridicules théologiens (et nous auſſi), vous êtes des commerçans très-intelligens, ce que nous ne ſommes pas.

SEPTIEME LETTRE.

Sur la charité que le peuple de Dieu et les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.

MA tendreſſe pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pendant des ſiècles ; nous vous avons arraché les dents pour vous forcer à nous donner votre argent ; nous vous avons chaſſés pluſieurs fois par avarice, et nous vous avons rappelés par avarice et par bêtiſe ; nous vous feſons payer encore dans plus d'une ville la liberté de reſpirer l'air ; nous vous avons ſacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume ; nous vous avons brûlés en holocauſtes : car je ne veux pas, à votre exemple, diſſimuler que nous ayons offert à DIEU des ſacrifices de ſang humain. Toute la différence eſt que nos prêtres vous ont fait brûler par des laïques, ſe contentant d'appliquer votre argent à leur profit, et que vos prêtres ont toujours immolé les victimes humaines de leurs mains ſacrées. Vous fûtes des monſtres de cruauté et de fanatiſme en Paleſtine, nous l'avons été dans notre Europe ; oublions tout cela, mes amis.

Voulez-vous vivre paiſibles ? imitez les

Banians et les Guèbres ; ils ſont beaucoup plus anciens que vous, ils ſont diſperſés comme vous, ils ſont ſans patrie comme vous. Les Guèbres ſurtout, qui ſont les anciens Perſans, ſont eſclaves comme vous après avoir été long-temps vos maîtres. Ils ne diſent mot ; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans, tâchez d'être des animaux penſans.

JULIEN.

SECTION PREMIERE.

On rend quelquefois juſtice bien tard. Deux ou trois auteurs, ou mercenaires, ou fanatiques, parlent du barbare et de l'efféminé *Conſtantin* comme d'un dieu, et traitent de ſcélérat le juſte, le ſage, le grand *Julien*. Tous les auteurs, copiſtes des premiers, répètent la flatterie et la calomnie ; elles deviennent preſque un article de foi. Enfin le temps de la ſaine critique arrive ; et au bout de quatorze cents ans, des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans *Conſtantin* un heureux ambitieux qui ſe moque de DIEU et des hommes. Il a l'inſolence de feindre que DIEU lui a envoyé dans les airs une enſeigne qui lui aſſure la

victoire. Il ſe baigne dans le ſang de tous ſes parens, et il s'endort dans la molleſſe; mais il était chrétien, on le canoniſa.

Julien eſt ſobre, chaſte, déſintéreſſé, valeureux, clément; mais il n'était pas chrétien; on l'a regardé long-temps comme un monſtre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de *Julien* et ceux de ſes ennemis, on eſt forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le chriſtianiſme, il fut excuſable de haïr une ſecte ſouillée du ſang de toute ſa famille; qu'ayant été perſécuté, empriſonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens ſous le règne du barbare *Conſtance*, il ne les perſécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix ſoldats chrétiens qui avaient conſpiré contre ſa vie. On lit ſes lettres, et on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont ſouffert ſous mon prédéceſſeur l'exil et les priſons; on a maſſacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs priſonniers; j'ai rendu leurs biens aux proſcrits; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle eſt la fureur inquiéte des Galiléens, qu'ils ſe plaignent de ne pouvoir plus ſe dévorer les uns les autres.* Quelle lettre! quelle ſentence portée par la philoſophie contre le fanatiſme perſécuteur! Dix chrétiens conſpirent contre ſa vie; on les découvre, il leur

pardonne. Quel homme ! mais quels lâches fanatiques que ceux qui ont voulu déshonorer ſa mémoire !

Enfin, en diſcutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût ſi long-temps pardonné aux Grecs et aux Romains ; toutes les vertus de *Caton*, mais non pas ſon opiniâtreté et ſa mauvaiſe humeur ; tout ce qu'on admira dans *Jules-Céſar*, et aucun de ſes vices ; il eut la continence de *Scipion ;* enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'oſe plus répéter aujourd'hui, après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carrès pour ſe rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de ſa main quelques gouttes de ſon ſang au ciel, en diſant à JESUS-CHRIST : Tu as vaincu, Galiléen ; comme s'il eût combattu contre JESUS en feſant la guerre aux Perſes ; comme ſi ce philoſophe, qui mourut avec tant de réſignation, avait reconnu JESUS ; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air, et que l'air était le ciel ! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Egliſe ne ſe répètent plus aujourd'hui.

On eſt enfin réduit à lui donner des ridicules, comme feſaient les frivoles citoyens d'Antioche. On lui reproche ſa barbe mal

peignée, et la manière dont il marchait. Mais, M. l'abbé de *la Bletterie*, vous ne l'avez pas vu marcher, et vous avez lu ſes lettres et ſes lois; monumens de ſes vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe ſale et la démarche précipitée, pourvu que ſon cœur fût magnanime, et que tous ſes pas tendiſſent à la vertu?

Il reſte aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à *Julien* d'avoir voulu faire mentir la prophétie de JESUS-CHRIST en rebâtiſſant le temple de Jéruſalem. On dit qu'il ſortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'eſt un miracle, et que ce miracle ne convertit ni *Julien*, ni *Alipius* intendant de cette entrepriſe, ni perſonne de ſa cour; et là-deſſus l'abbé de *la Bletterie* s'exprime ainſi: „ Lui et les philoſophes de ſa „ cour mirent ſans doute en œuvre ce qu'ils „ ſavaient de phyſique pour dérober à la Divi- „ nité un prodige ſi éclatant. La nature fut „ toujours la reſſource des incrédules; mais „ elle ſert la religion ſi à propos qu'ils devraient „ au moins la ſoupçonner de colluſion. „

Premièrement, il n'eſt pas vrai qu'il ſoit dit dans l'Evangile que jamais le temple juif ne ſerait rebâti. L'évangile de *Matthieu*, écrit viſiblement après la ruine de Jéruſalem par *Titus*, prophétiſe, il eſt vrai, qu'il ne reſterait pas pierre ſur pierre de ce temple de l'iduméen

Hérode

Hérode ; mais aucun évangéliſte ne dit qu'il ne ſera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magaſin, ou une moſquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs et des vaches ?

Troiſièmement, on ne ſait pas ſi c'eſt de l'enceinte des murs de la ville ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui, ſelon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi JESUS aurait brûlé les ouvriers de l'empereur *Julien*, et qu'il ne brûla point ceux du calife *Omar*, qui long-temps après bâtit une moſquée ſur les ruines du temple ; ni ceux du grand *Saladin* qui rétablit cette même moſquée. JESUS avait-il tant de prédilection pour les moſquées des muſulmans ?

Quatrièmement, JESUS, ayant prédit qu'il ne reſterait pas pierre ſur pierre dans Jéruſalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement, JESUS a prédit pluſieurs choſes dont DIEU n'a pas permis l'accompliſſement ; il a prédit la fin du monde et ſon avénement dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encore, et durera vraiſemblablement aſſez long-temps. (*a*)

(*a*) *Luc*, chap. I, v. 2.

Sixièmement, ſi *Julien* avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule ; je croirais que les chrétiens ſes ennemis mirent tout en œuvre pour s'oppoſer à ſon entrepriſe, qu'ils tuèrent les ouvriers, et firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais *Julien* n'en dit mot. La guerre contre les Perſes l'occupait alors. Il différa pour un autre temps l'édification du temple, et il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septièmement, ce prodige eſt rapporté dans *Ammien Marcellin* qui était païen. Il eſt très-poſſible que ce ſoit une interpolation des chrétiens ; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'eſt pas moins vraiſemblable que dans un temps où on ne parlait que de prodiges et de contes de ſorciers, *Ammien Marcellin* ait rapporté cette fable ſur la foi de quelque eſprit crédule. Depuis *Tite-Live* juſqu'à de *Thou* incluſivement, toutes les hiſtoires ſont infectées de prodiges.

Huitièmement, ſi JESUS feſait des miracles, ſerait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même ſacrifia, et où il fut circoncis ? ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiennes tant de nations qui ſe moquent du chriſtianiſme, ou plutôt pour

rendre plus doux et plus humains ces chrétiens qui, depuis *Arius* et *Athanaſe* juſqu'aux *Roland* et aux *Cavalier* des Cévènes, ont verſé des torrens de ſang, et ſe ſont conduits en Cannibales ?

De là je conclus que la nature n'eſt point *en colluſion avec le chriſtianiſme*, comme le dit *la Bletterie ;* mais que *la Bletterie* eſt en colluſion avec des contes de vieilles, comme dit *Julien : Quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.*

La Bletterie, après avoir rendu juſtice à quelques vertus de *Julien*, finit pourtant l'hiſtoire de ce grand homme, en diſant que ſa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela eſt, tous les héros morts jeunes depuis *Alexandre* juſqu'à *Guſtave-Adolphe*, ont donc été punis de DIEU. *Julien* mourut de la plus belle des morts, en pourſuivant ſes ennemis après pluſieurs victoires. *Jovien*, qui lui ſuccéda, régna bien moins long-temps que lui, et régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, et je ne vois plus dans *la Bletterie* qu'un déclamateur de mauvaiſe foi ; mais où ſont les hommes qui oſent dire la vérité ?

Le ſtoïcien *Libanius* fut un de ces hommes rares ; il célébra le brave et clément *Julien* devant *Théodoſe* le meurtrier des Theſſaloniciens, mais *le Beau* et *la Bletterie* tremblent de le louer devant des habitués de paroiſſe.

SECTION II.

Qu'on ſuppoſe un moment que *Julien* a quitté les faux dieux pour la religion chrétienne; qu'alors on examine en lui l'homme, le philoſophe et l'empereur, et qu'on cherche le prince qu'on oſera lui préférer. Il n'y a pas encore long-temps qu'on ne citait ſon nom qu'avec l'épithète d'*apoſtat*; et c'eſt peut-être le plus grand effort de la raiſon, qu'on ait enfin ceſſé de le déſigner de ce ſurnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'eſprit de tolérance chez les ſavans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741, l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienſéances les plus communes, en appelant cet empereur *Julien l'apoſtat?* Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'apoſtat eût été traité d'athée.

Ce qui eſt très-ſingulier et très-vrai, c'eſt que, ſi vous faites abſtraction de ſon malheureux changement; ſi vous ne ſuivez cet empereur ni dans les égliſes chrétiennes, ni aux temples idolâtres; ſi vous le ſuivez dans ſa maiſon, dans les camps, dans les batailles, dans ſes mœurs, dans ſa conduite, dans ſes écrits, vous le trouvez par-tout égal à *Marc-Aurèle*. Ainſi cet homme qu'on a peint abominable, eſt peut-être le premier des hommes, ou du

moins le ſecond. Toujours ſobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maîtreſſes, couchant ſur une peau d'ours, et y donnant, à regret encore, peu d'heures au ſommeil, partageant ſon temps entre l'étude et les affaires ; généreux, capable d'amitié, ennemi du faſte, on l'eût admiré s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétabliſſant la diſcipline militaire ſans rigueur, aimé des ſoldats, et les contenant ; conduiſant preſque toujours à pied ſes armées, et leur donnant l'exemple de toutes les fatigues ; toujours victorieux dans toutes ſes expéditions juſqu'au dernier moment de ſa vie, et mourant enfin en feſant fuir les Perſes. Sa mort fut d'un héros, et ſes dernières paroles d'un philoſophe : *Je me ſoumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du ciel, convaincu que celui qui eſt épris de la vie quand il faut mourir, eſt plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à ſa dernière heure de l'immortalité de l'ame ; nuls regrets, nulle faibleſſe ; il ne parle que de ſa ſoumiſſion à la Providence. Qu'on ſonge que c'eſt un empereur de trente-deux ans qui meurt ainſi, et qu'on voye s'il eſt permis d'inſulter ſa mémoire.

Si on le conſidère comme empereur, on le

voit refuſer le titre de *dominus* qu'affectait *Conſtantin*, ſoulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à ſoixante et dix onces ces préſens de couronnes d'or de trois à quatre cents marcs, que ſes prédéceſſeurs exigeaient de toutes les villes, faire obſerver les lois, contenir ſes officiers et ſes miniſtres, et prévenir toute corruption.

Dix ſoldats chrétiens complotent de l'aſſaſſiner; ils ſont découverts, et *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche, qui joignait l'inſolence à la volupté, l'inſulte; il ne s'en venge qu'en homme d'eſprit; et, pouvant lui faire ſentir la puiſſance impériale, il ne fait ſentir à ce peuple que la ſupériorité de ſon génie. Comparez à cette conduite les ſupplices que *Théodoſe* (dont on a preſque fait un ſaint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Theſſalonique égorgés pour un ſujet à peu-près ſemblable; et jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze et *Théodoret* ont cru qu'il fallait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas ſongé que le triomphe de cette religion était de l'emporter ſur un grand homme, et même ſur un ſage, après avoir réſiſté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de ſang, par une vengeance barbare. Comment un fait ſi public eût-il échappé à tous les autres hiſtoriens? on

ſait qu'il ne verſa dans Antioche que le ſang des victimes. Un autre oſe aſſurer qu'avant d'expirer il jeta ſon ſang contre le ciel, et s'écria : *Tu as vaincu, Galiléen.* Comment un conte auſſi inſipide a-t-il pu être accrédité ? était-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? et une telle action, et de tels mots étaient-ils dans ſon caractère ?

Des eſprits plus ſenſés que les détracteurs de *Julien* demanderont comment il ſe peut faire qu'un homme d'Etat tel que lui, un hommé de tant d'eſprit, un vrai philoſophe, pût quitter le chriſtianiſme dans lequel il avait été élevé, pour le paganiſme dont il devait ſentir l'abſurdité et le ridicule ? Il ſemble que, ſi *Julien* écouta trop ſa raiſon contre les myſtères de la religion chrétienne, il devait écouter bien davantage cette même raiſon plus éclairée contre les fables des païens.

Peut-être, en ſuivant le cours de ſa vie, et en obſervant ſon caractère, on verra ce qui lui inſpira tant d'averſion contre le chriſtianiſme. L'empereur *Conſtantin*, ſon grand-oncle, qui avait mis la nouvelle religion ſur le trône, s'était ſouillé du meurtre de ſa femme, de ſon fils, de ſon beau-frère, de ſon neveu et de ſon beau-père. Les trois enfans de *Conſtantin* commencèrent leur funeſte règne par égorger leur oncle et leurs couſins. On ne vit enſuite que

des guerres civiles et des meurtres. Le père, le frère aîné de *Julien*, tous ſes parens, et lui-même encore enfant, furent condamnés à périr par *Conſtance* ſon oncle. Il échappa à ce maſſacre général. Ses premières années ſe paſsèrent dans l'exil; et enfin il ne dut la conſervation de ſa vie, ſa fortune et le titre de céſar, qu'à l'impératrice *Euſébie*, femme de ſon oncle *Conſtance*, qui, après avoir eu la cruauté de proſcrire ſon enfance, eut l'imprudence de le faire céſar, et enſuite l'imprudence plus grande de le perſécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur ſingulière avec laquelle un évêque traita *Euſébie* ſa bienfaitrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice qu'*il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à ſon caractère épiſcopal, qu'elle vînt au-devant de lui juſqu'à la porte, qu'elle reçût ſa bénédiction en ſe courbant, et qu'elle ſe tînt debout juſqu'à ce qu'il lui permît de s'aſſeoir.* Les pontifes païens n'en uſaient point ainſi avec les impératrices. Cet orgueil ſi oppoſé au chriſtianiſme dut faire des impreſſions profondes dans l'eſprit d'un jeune homme, amoureux déjà de la philoſophie et de la ſimplicité.

S'il ſe voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuſe par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient

des

des audacieux et des intrigans, qui tous s'anathématisaient les uns les autres; les partis d'*Arius* et d'*Athanase* remplissaient l'empire de confusion et de carnage. Les païens au contraire n'avaient jamais eu de querelle de religion. Il est donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des philosophes païens, fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion malheureuse que les abus de la religion chrétienne lui inspirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus surpris de voir *Julien* quitter le christianisme pour les faux dieux, que de voir *Constantin* quitter les faux dieux pour le christianisme. Il est fort vraisemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'Etat, et que cet intérêt se mêla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque.

Les prêtres païens n'avaient point de dogmes; ils ne demandaient que des sacrifices, et ces sacrifices n'étaient point commandés sous des peines rigoureuses. Les prêtres ne formaient point un Etat dans l'Etat. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs si condamnable. Il avait besoin d'un parti; et s'il ne se fût piqué que d'être stoïcien, il aurait eu contre lui les prêtres des deux religions, et tous les faux zélés de l'une et de l'autre. Le peuple n'aurait pu alors supporter

qu'un prince ſe contentât de l'adoration pure d'un Etre pur et de l'obſervation de la juſtice. Il fallut opter entre deux partis qui ſe combattaient. Il eſt donc à croire que *Julien* ſe ſoumit aux cérémonies païennes, comme la plupart des princes et des grands vont dans les temples : ils y ſont menés par le peuple même, et ſont forcés de paraître ſouvent ce qu'ils ne ſont pas. Le ſultan des Turcs doit bénir *Omar ;* le ſofi de Perſe doit bénir *Ali : Marc-Aurèle* lui-même s'était fait initier aux myſtères d'*Eleuſis*.

Il ne faut donc pas être ſurpris que *Julien* ait avili ſa raiſon juſqu'à deſcendre à des pratiques ſuperſtitieuſes; mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodoret*, qui ſeul de tous les hiſtoriens rapporte qu'il ſacrifia une femme dans le temple de la lune à Carrès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte abſurde d'*Ammien*, que le génie de l'empire apparut à *Julien* avant ſa mort, et avec cet autre conte non moins ridicule, que, quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jéruſalem, il ſortit de terre des globes de feu qui conſumèrent tous les ouvrages et les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Les chrétiens et les païens débitaient également des fables ſur *Julien ;* mais les fables des

chrétiens, ſes ennemis, étaient toutes calomnieuſes. Qui pourra jamais ſe perſuader qu'un philoſophe ait immolé une femme à la lune, et déchiré de ſes mains ſes entrailles ? une telle horreur eſt-elle dans le caractère d'un ſtoïcien rigide ?

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien ; il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les perſécutait pas. Il les laiſſait jouir de leurs biens comme empereur juſte, et écrivait contre eux comme philoſophe. Il leur défendait d'enſeigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier : ce n'était pas être perſécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, et les empêchait de ſe déchirer par leurs querelles ſanglantes : c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même ; cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la poſtérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers ſans ſon changement de religion.

SECTION III.

QUOIQUE nous ayons déjà parlé de *Julien* à l'article *Apoſtat ;* quoique nous ayons, à l'exemple de tous les ſages, déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrétien, et que d'ailleurs nous ayons rendu juſtice à toutes ſes vertus, cependant nous ſommes forcés d'en dire encore un mot.

C'eſt à l'occaſion d'une impoſture auſſi abſurde qu'atroce, que nous avons lue par haſard dans un de ces petits dictionnaires dont la France eſt inondée aujourd'hui, et qu'il eſt malheureuſement trop aiſé de faire. Ce dictionnaire théologique eſt d'un ex-jéſuite nommé *Paulian ;* il répète cette fable ſi décréditée, que l'empereur *Julien*, bleſſé à mort en combattant contre les Perſes, jeta ſon ſang contre le ciel, en s'écriant : *Tu as vaincu*, *Galiléen ;* fable qui ſe détruit d'elle-même, puiſque *Julien* fut vainqueur dans le combat, et que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le dieu des Perſes.

Cependant *Paulian* oſe affirmer que le fait eſt inconteſtable. Et ſur quoi l'affirme-t-il? ſur ce que *Théodoret*, l'auteur de tant d'inſignes menſonges, le rapporte ; encore ne le rapporte-t-il que comme un bruit vague : il ſe

sert du mot, *on dit* (*b*). Ce conte est digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait sacrifié une femme à la lune, et qu'on trouva après sa mort un grand coffre rempli de têtes, parmi ses meubles.

Ce n'est pas le seul mensonge et la seule calomnie dont cet ex-jésuite *Paulian* se soit rendu coupable. Si ces malheureux savaient quel tort ils font à notre sainte religion, en cherchant à l'appuyer par l'imposture et par les injures grossières qu'ils vomissent contre les hommes les plus respectables, ils seraient moins audacieux et moins emportés; mais ce n'est pas la religion qu'ils veulent soutenir, ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles; et désespérant d'être lus des gens du monde, ils compilent, compilent, compilent du fatras théologique, dans l'espérance que leurs opuscules feront fortune dans les séminaires. (*)

On demande très-sincèrement pardon aux lecteurs sensés d'avoir parlé d'un ex-jésuite nommé *Paulian*, et d'un ex-jésuite nommé *Nonotte*, et d'un ex-jésuite nommé *Patouillet*; mais, après avoir écrasé des serpens, n'est-il pas permis aussi d'écraser des puces? (1)

(*b*) *Théodoret*, chap. XXV.

(*) Voyez PHILOSOPHIE.

(1) M. de *Voltaire* a osé le premier rendre une justice entière à ce prince, l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais occupé le trône. Chargé, très-jeune, et au

ſortir de l'école des philoſophes, du gouvernement des Gaules, il les défendit avec un égal courage contre les Germains et contre les exacteurs qui les ravageaient au nom de *Conſtance*. Sa vie privée était celle d'un ſage ; général habile et actif pendant la campagne, il devenait l'hiver un magiſtrat appliqué, juſte et humain. *Conſtance* voulut le rappeler ; l'armée ſe ſouleva, et le força d'accepter le titre d'*auguſte*. Les détails de cet événement tranſmis par l'hiſtoire, nous y montrent *Julien* auſſi irréprochable que dans le reſte de ſa vie. Il fallait qu'il choisît entre la mort et une guerre contre un tyran ſouillé de ſang et de rapines, avili par la ſuperſtition et la molleſſe, et qui avait réſolu ſa perte. Son droit était le même que celui de *Conſtantin*, qui n'avait pas à beaucoup près des excuſes auſſi légitimes.

Tandis que ſon armée, conduite par ſes généraux, marche en Grèce, en traverſant les Alpes et le nord de l'Italie, *Julien*, à la tête d'un corps de cavalerie d'élite, paſſe le Rhin, traverſe la Germanie et la Pannonie, partie ſur les terres de l'empire, partie ſur celles des Barbares, et on le voit deſcendre des montagnes de Macédoine, lorſqu'on le croyait encore dans les Gaules. Cette marche unique dans l'hiſtoire eſt à peine connue, car la haine des prêtres a envié à *Julien* juſqu'à ſa gloire militaire.

En ſeize mois de règne il aſſura toutes les frontières de l'empire, fit reſpecter par-tout ſa juſtice et ſa clémence, étouffa les querelles des chrétiens qui commençaient à troubler l'empire, et ne répondit à leurs injures, ne combattit leurs intrigues et leurs complots que par des raiſonnemens et des plaiſanteries. Il fit enfin contre les Parthes cette guerre dont l'unique objet était d'aſſurer aux provinces d'Orient une barrière qui les mît à l'abri de toute incurſion. Jamais un règne ſi court n'a mérité autant de gloire. Sous ſes prédéceſſeurs, comme ſous les princes qui lui ont ſuccédé, c'était un crime capital de porter des vêtemens de pourpre : un de ſes courtiſans lui dénonça un jour un citoyen qui, ſoit par orgueil, ſoit par folie, s'était paré de ce dangereux ornement ; il ne lui manquait, diſait-on, que des ſouliers de pourpre. portez-lui en une paire de ma part, dit *Julien*, afin que l'habillement ſoit complet.

La Satire des Céſars eſt un ouvrage rempli de fineſſe et de philoſophie ; le jugement ſévère, mais juſte et motivé, porté ſur ces princes par un de leurs ſucceſſeurs, eſt un monument unique dans l'hiſtoire. Dans ſes lettres à des philoſophes, dans

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

QUI nous a donné le ſentiment du juſte et de l'injuſte? DIEU, qui nous a donné un cerveau et un cœur. Mais quand votre raiſon vous apprend-elle qu'il y a vice et vertu? quand elle nous apprend que deux et deux font quatre. Il n'y a point de connaiſſance innée, par la raiſon qu'il n'y a point d'arbre

ſon diſcours aux Athéniens, il ſe montra ſupérieur en eſprit et en talens à *Marc-Antonin*, ſon modèle, le ſeul empereur qui, comme lui, ait laiſſé des ouvrages. Pour bien juger les écrits philoſophiques de *Julien* et ſon livre contre les chrétiens, il faut les comparer, non aux ouvrages des philoſophes modernes, mais à ceux des philoſophes grecs, des ſavans de ſon ſiècle, des pères de l'Egliſe: alors on trouvera peu d'hommes qu'on puiſſe comparer à ce prince, mort à 32 ans, après avoir gagné des batailles ſur le Rhin et ſur l'Euphrate.

Il mourut au ſein de la victoire, comme *Epaminondas*, et converſant paiſiblement avec les philoſophes qui l'avaient ſuivi à l'armée. Des fanatiques avaient prédit ſa mort, et les Perſes, loin de s'en vanter, en accusèrent la trahiſon des Romains. On fut obligé d'employer des précautions extraordinaires pour empêcher les chrétiens de déchirer ſon corps et de profaner ſon tombeau. *Jovien*, ſon ſucceſſeur, était chrétien. Il fit un traité honteux avec les Perſes, et mourut, au bout de quelques mois, d'excès de débauche et d'intempérance.

Ceux qui reprochent à *Julien* de n'avoir pas aſſuré à l'empire un ſucceſſeur digne de le remplacer, oublient la briéveté de ſon règne, la néceſſité de commencer par rétablir la paix, et la difficulté de pourvoir au gouvernement d'un empire immenſe dont la conſtitution exigeait un ſeul maître, ne pouvait ſouffrir un monarque faible, et n'offrait aucun moyen pour une élection paiſible.

qui porte des feuilles et des fruits en ſortant de la terre. Rien n'eſt ce qu'on appelle inné, c'eſt-à-dire né développé ; mais, répétons-le encore, DIEU nous fait naître avec des organes qui, à meſure qu'ils croiſſent, nous font ſentir tout ce que notre eſpèce doit ſentir pour la conſervation de cette eſpèce.

Comment ce myſtère continuel s'opère-t-il? dites-le moi, jaunes habitans des îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, et vous, *Platon*, *Cicéron*, *Epictète*. Vous ſentez tous également qu'il eſt mieux de donner le ſuperflu de votre pain, de votre riz ou de votre manioc, au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il eſt évident à toute la terre qu'un bienfait eſt plus honnête qu'un outrage, que la douceur eſt préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous ſervir de notre raiſon pour diſcerner les nuances de l'honnête et du déshonnête. Le bien et le mal ſont ſouvent voiſins ; nos paſſions les confondent : qui nous éclairera ? nous-mêmes quand nous ſommes tranquilles. Quiconque a écrit ſur nos devoirs, a bien écrit, dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec ſa raiſon. Ils ont tous dit la même choſe: *Socrate* et *Epicure*, *Confutzée* et *Cicéron*, *Marc-Antonin* et *Amurat II* ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de DIEU ; les dogmes sont différens, ils viennent de nous.

JESUS n'enseigna aucun dogme métaphysique, il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés et deux natures avec une seule personne. Il laissa aux cordeliers et aux jacobins, qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grâce concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

DIEU avait donné la connaissance du juste et de l'injuste dans tous les temps qui précédèrent le christianisme. DIEU n'a point changé et ne peut changer : le fond de notre ame, nos principes de raison et de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature, effrayée et soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes : Soyez justes, et non des sophistes persécuteurs.

Vous liſez dans le Sadder, qui eſt l'abrégé des lois de *Zoroaſtre*, cette ſage maxime : *Quand il eſt incertain ſi une action qu'on te propoſe eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi.* Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel légiſlateur a mieux parlé ? Ce n'eſt pas là le ſyſtême des opinions probables, inventé par des gens qui s'appelaient *la ſociété de* JESUS.

JUSTICE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on dit que la juſtice eſt bien ſouvent très-injuſte : *Summum jus, ſumma injuria*, eſt un des plus anciens proverbes. Il y a pluſieurs manières affreuſes d'être injuſte ; par exemple, celle de rouer l'innocent *Calas* ſur des indices équivoques, et de ſe rendre coupable du ſang innocent pour avoir trop cru de vaines préſomptions.

Une autre manière d'être injuſte eſt de condamner au dernier ſupplice un homme qui mériterait tout au plus trois mois de priſon : cette eſpèce d'injuſtice eſt celle des tyrans, et ſurtout des fanatiques, qui deviennent toujours tyrans dès qu'ils ont la puiſſance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité que par la lettre qu'un célèbre avocat

au conseil écrivit, en 1766, à M. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres professeurs de jurisprudence qui soient en Europe. (1)

Lettre à M. le marquis de Beccaria, professeur en droit public à Milan, au sujet de M. de Morangiés.

1772.

MONSIEUR,

Vous enseignez les lois dans l'Italie, dont toutes les lois nous viennent, excepté celles qui nous sont transmises par nos coutumes bizarres et contradictoires, reste de l'antique barbarie, dont la rouille subsiste encore dans un des royaumes les plus florissans de la terre.

Votre livre sur les délits et les peines ouvrit les yeux à plusieurs jurisconsultes de l'Europe, nourris dans des usages absurdes et

(1) M. de *Voltaire*, dans les éditions précédentes, avait placé ici, sous le titre de *Lettre de M. Cassen à M. Beccaria*, un petit ouvrage qu'il avait fait imprimer séparément sous celui de *Relation de la mort du chevalier de la Barre*. Cette relation a été imprimée, dans cette édition, parmi les ouvrages de Politique et Législation (voyez *Politique*, tome III, p. 241), et on lui a substitué ici une autre lettre de M. de *Voltaire* à M. *Beccaria*, sur le procès de M. de *Morangiés*. Ses autres écrits sur cette affaire se trouvent dans le volume cité, pages 327 et suiv.

inhumains; et on commença par-tout à rougir de porter encore ſes anciens habits de ſauvages.

On demanda votre ſentiment ſur le ſupplice affreux auquel avaient été condamnés deux jeunes gentilshommes ſortant de l'enfance, dont l'un, échappé aux tortures, eſt devenu l'un des meilleurs officiers d'un très-grand roi, et l'autre qui donnait les plus chères eſpérances, mourut en ſage d'une mort affreuſe, ſans oſtentation et ſans faibleſſe, au milieu de cinq bourreaux. Ces enfans étaient accuſés d'une indécence en action et en paroles, faute que trois mois de priſon auraient aſſez punie, et que l'âge aurait infailliblement corrigée.

Vous répondîtes que leurs juges étaient des aſſaſſins, et l'Europe penſa comme vous.

Je vous conſultai ſur les jugemens de cannibales contre *Calas*, contre *Sirven*, contre *Montbailli*, et vous prévîntes les arrêts émanés depuis du chef de notre juſtice, de nos maîtres des requêtes, et des tribunaux qui ont juſtifié l'innocence condamnée, et qui ont rétabli l'honneur de notre nation.

Je vous conſulte aujourd'hui ſur une affaire d'une nature bien différente. Elle eſt à la fois civile et criminelle. C'eſt un homme de qualité, maréchal de camp dans nos armées, qui

ſoutient ſeul ſon honneur et ſa fortune contre une famille entière de citoyens pauvres et obſcurs, et contre une foule de gens de la lie du peuple, dont les cris ſe font entendre par toute la France.

La famille pauvre accuſe l'officier général de lui voler cent mille écus par la fraude et par la violence. L'officier général accuſe ces indigens de lui voler cent mille écus par une manœuvre également criminelle. Ces pauvres ſe plaignent, non-ſeulement d'être en riſque de perdre un bien immenſe qu'ils n'ont jamais paru poſſéder, mais d'avoir été tyranniſés, outragés, battus par des officiers de juſtice, qui les ont forcés de s'avouer coupables, et de conſentir à leur ruine et à leur châtiment. Le maréchal de camp proteſte que ces imputations de fraude et de violence ſont des calomnies atroces. Les avocats des deux parties ſe contrediſent ſur tous les faits, ſur toutes les inductions, et même ſur tous les raiſonnemens; leurs mémoires ſont des tiſſus de démentis; chacun traite ſon adverſaire d'inconſéquent et d'abſurde : c'eſt la méthode de toutes les diſputes.

Quand vous aurez eu, Monſieur, la bonté de lire leurs mémoires que j'ai l'honneur de vous envoyer, et qui ſont aſſez connus en France, ſouffrez que je vous ſoumette mes difficultés; elles ſont dictées par l'impartialité.

Je ne connais ni aucune des parties, ni aucun des avocats. Mais, ayant vu pendant près de quatre-vingts ans la calomnie et l'injuſtice triompher tant de fois, il m'eſt permis de chercher à pénétrer dans le labyrinthe habité par ces monſtres.

Préſomptions contre la famille Verron.

1°. VOILA d'abord quatre billets à ordre pour cent mille écus, faits dans toutes les règles par un officier chargé d'ailleurs de dettes; ils ſont au profit d'une femme, nommée *Verron*, qui ſe dit veuve d'un banquier. Ils ſont réclamés par ſon petit-fils *du Jonquay*, ſon héritier, nouvellement reçu docteur ès lois, quoiqu'il ne ſache pas même l'orthographe. Cela ſuffit-il? oui, dans une affaire ordinaire; non, ſi dans ce cas-ci, très-extraordinaire, il eſt d'une extrême vraiſemblance que le docteur ès lois n'a jamais porté ni pu porter l'argent qu'il prétend avoir livré au nom de ſon aïeule; ſi la grand'mère, qui ſubſiſtait à peine dans un galetas du malheureux métier de prêteuſe ſur gages, n'a jamais pu poſſéder les cent mille écus; ſi enfin le petit-fils et ſa propre mère ont avoué et ſigné librement qu'ils ont voulu voler le maréchal de camp, et qu'il n'a jamais reçu que douze cents francs, au

lieu de trois cents mille livres : l'affaire alors vous paraît-elle éclaircie ? et le public eſt-il aſſez inſtruit des préliminaires ?

2°. Je m'en rapporte à vous, Monſieur; eſt-il probable qu'une pauvre veuve d'un inconnu, qu'on dit avoir été un vil agioteur et non un banquier, ait pu avoir une ſomme ſi conſidérable à prêter au haſard à un officier publiquement endetté ? Le maréchal de camp ſoutient enfin que l'agioteur, mari de cette femme, mourut inſolvable; que ſon inventaire même ne fut pas payé; que ce prétendu banquier fut d'abord garçon boulanger chez M. le duc de *Saint-Agnan*, ambaſſadeur en Eſpagne; qu'il fit enſuite le métier de courtier à Paris, et qu'il fut obligé par M. *Héraut*, lieutenant de police, de rendre des billets à ordre, ou lettres de change, qu'il avait extorqués d'un jeune homme; tant la malédiction ſemble être ſur cette famille pour les billets à ordre. Si tout cela eſt prouvé, vous paraît-il vraiſemblable que cette famille ait prêté cent mille écus à un officier obéré, qu'elle ne connaiſſait pas ?

3°. Trouvez-vous probable que le petit-fils de l'agioteur, docteur ès lois, ait couru cinq lieues à pied, ait fait vingt-ſix voyages, ait monté et deſcendu trois mille marches, le tout pendant cinq heures, ſans s'arrêter, pour

porter *en ſecret* douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or à un homme auquel il donne le lendemain douze cents francs en public ? Une telle hiſtoire vous paraît-elle inventée par un inſenſé très-mal-adroit ? Ceux qui la croient vous paraiſſent-ils ſages ? que penſez-vous de ceux qui la débitent ſans la croire ?

4°. Eſt-il probable que le jeune *du Jonquay*, docteur ès lois, et ſa propre mère, aient avoué juridiquement et ſigné chez un premier juge, nommé chez nous commiſſaire, que toute cette hiſtoire était fauſſe ; qu'ils n'avaient jamais porté cet or, et qu'ils étaient des fripons, ſi en effet ils ne l'avaient pas été, ſi le trouble et le remords ne leur avaient pas arraché cette confeſſion de leur crime ? et quand ils diſent enſuite qu'ils n'ont fait cet aveu chez le premier juge, que parce qu'on leur avait donné précédemment un coup de poing chez un procureur, cette excuſe vous paraît-elle raiſonnable ou abſurde ?

N'eſt-il pas évident que ſi ce docteur ès lois a été battu en effet dans une autre maiſon, pour cette même affaire, il doit avoir demandé juſtice de cette violence à ce premier juge, au lieu de ſigner librement avec ſa mère qu'ils ſont coupables tous deux d'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Seraient-ils recevables à dire : Nous avons

ſigné

ſigné notre condamnation, parce que nous avons cru que le maréchal de camp avait gagné contre nous tous les officiers de la police et tous les premiers juges ?

Le bon ſens permet-il d'écouter de telles raiſons ? Aurait-on oſé les propoſer dans nos temps même de barbarie, où nous n'avions encore ni lois, ni mœurs, ni raiſon cultivée ?

Si j'en crois les mémoires très-circonſtanciés du maréchal de camp, les coupables, ayant été mis en priſon, ont d'abord perſiſté dans l'aveu de leur crime. Ils ont écrit deux lettres à celui qu'ils avaient chargé du dépôt des billets extorqués au maréchal de camp. Ils voulaient rendre ces billets ; ils étaient effrayés de leur délit qui pouvait les conduire aux galères ou à la potence. Ils ſe ſont raffermis depuis. Ceux avec leſquels ils doivent partager le fruit de leur ſcélérateſſe les encouragent ; l'appât de cette ſomme immenſe les ſéduit tous. Ils appellent toutes les fraudes obſcures de la chicane au ſecours d'un crime avéré. Ils profitent adroitement des détreſſes où l'officier obéré s'eſt trouvé quelquefois réduit, pour le faire croire capable de rétablir ſes affaires par un vol de cent mille écus. Ils excitent la compaſſion de la populace qui ameute bientôt tout Paris. Ils touchent de pitié des avocats qui ſe font un devoir d'employer pour eux leur éloquence, et de ſoutenir

le faible contre le puiſſant, le peuple contre la nobleſſe. L'affaire la plus claire devient la plus obſcure. Un procès ſimple, que le magiſtrat de la police aurait terminé en quatre jours, ſe groſſit, pendant plus d'un an, de la fange que tous les canaux de la chicane y apportent. Vous verrez que tout cet expoſé eſt le réſumé des mémoires produits dans cette cauſe fameuſe.

Préſomptions en faveur de la famille Verron.

VOICI maintenant les défenſes de l'aïeule, de la mère et du petit-fils, docteur ès lois, contre ces fortes préſomptions :

1°. Les cent mille écus (ou approchant) qu'on prétend que la veuve *Verron* n'a jamais poſſédés, lui furent donnés autrefois par ſon mari, en fidéicommis avec de la vaiſſelle d'argent. Ce fidéicommis lui fut apporté *en ſecret* ſix mois après la mort de ce mari, par un nommé *Chotard*. Elle les plaça, et toujours *en ſecret*, chez un notaire nommé *Gilet*, qui les lui rendit auſſi ſecrétement, en 1760. Donc elle avait en effet les cent mille écus que ſon adverſaire prétend qu'elle n'a jamais poſſédés.

2°. Elle eſt morte dans une extrême vieilleſſe pendant le cours du procès, en proteſtant, après avoir reçu les ſacremens, que ces cent

mille écus ont été portés en or à l'officier général, par ſon petit-fils, en vingt-ſix voyages à pied, le 23 ſeptembre 1771.

3°. Il n'eſt nullement probable qu'un officier, accoutumé à emprunter, et rompu aux affaires, ait fait des billets payables à ordre pour la ſomme de trois cents mille livres à un inconnu, ſans avoir reçu cette ſomme.

4°. Il y a des témoins qui ont vu compter et arranger les ſacs remplis de cet or, et qui ont vu le docteur ès lois le porter à pied, ſous ſa redingote, au maréchal de camp, en vingt-ſix voyages, en cinq heures de temps. Et il n'a fait ces vingt-ſix voyages étonnans que pour complaire au maréchal de camp, qui lui avait demandé le *ſecret*.

5°. Le docteur ès lois ajoute : Notre grand'-mère et nous, nous vivions, à la vérité, dans un galetas, et nous prêtions ſur gages quelque petit argent ; mais c'était par une ſage économie ; c'était pour m'acheter une charge de conſeiller au parlement, lorſque la magiſtrature était vénale. Il eſt vrai que mes trois ſœurs gagnent leur vie au métier de couturière et de brodeuſe ; mais c'eſt que ma grand'mère gardait tout pour moi. Il eſt vrai que je n'ai fréquenté que des entremetteuſes, des cochers et des laquais ; j'avoue que je parle et que j'écris comme eux ; mais je n'en aurais pas

été moins digne d'être magiſtrat, en me formant avec le temps.

6°. Tous les honnêtes gens ont été touchés de notre malheur. M. *Aubourg*, l'un des plus dignes financiers de Paris, a pris notre parti généreuſement, et ſa voix nous a donné la voix publique.

Ces défenſes paraiſſent plauſibles en partie. Voici comme leur adverſaire les réfute :

Raiſons du maréchal de camp, contre les raiſons de la famille Verron.

1°. Le conte du fidéicommis eſt aux yeux de tout homme ſenſé auſſi faux et auſſi burleſque que le conte des vingt-ſix voyages à pied. Si le pauvre agioteur, mari de cette vieille, avait voulu donner en mourant tant d'or à ſa femme, il le pouvait de la main à la main, ſans employer un tiers.

S'il avait eu cette prétendue vaiſſelle d'argent, la moitié en appartenait à ſa femme, commune en biens. Elle ne ſerait pas reſtée tranquille, pendant ſix mois, dans un bouge à deux cents francs par an, ſans redemander ſa vaiſſelle, et ſans faire ſes diligences. *Chotard*, l'ami prétendu de ſon mari et d'elle, ne l'aurait pas laiſſée ſix mois entiers dans une ſi grande indigence et dans une ſi cruelle inquiétude.

Il y a eu en effet un *Chotard*, mais c'était un homme perdu de dettes et de débauches, un banqueroutier frauduleux, qui emporta quarante mille écus aux fermes générales (*) dans lesquelles il avait un emploi, et qui probablement n'aurait pas donné cent mille écus à la veuve *Verron*, grand'mère du docteur ès lois.

La veuve *Verron* prétend qu'elle fit valoir son argent, et toujours secrétement, chez un notaire nommé *Gilet*, et on n'en trouve nul vestige dans l'étude de ce notaire.

Elle articule que ce notaire lui rendit son argent, encore secrétement, en 1760; et il était mort.

Si tous ces faits sont vrais, il faut avouer que la cause de *du Jonquay* et de la *Verron*, fondée sur une foule de mensonges ridicules, tombe évidemment avec eux.

2°. Le testament de la *Verron*, fait une demi-heure avant son dernier moment, ayant son Dieu et la mort sur les lèvres, est une pièce bien respectable, on oserait presque dire, sacrée. Mais si elle est au nombre de ces choses sacrées qu'on fait servir tous les jours au crime, si ce testament a été visiblement

(*) Deux fermiers généraux, MM. de *Mazières* et *Dangé*, l'attestent.

dicté par les intéreſſés au procès, ſi cette prêteuſe ſur gages, en recommandant ſon ame à DIEU, a manifeſtement menti à DIEU, de quel poids eſt alors cette pièce? n'eſt-elle pas la plus forte preuve de l'impoſture et de la ſcélérateſſe?

On a toujours fait dire à cette femme, pendant le procès ſoutenu en ſon propre nom, qu'elle ne poſſédait que les cent mille écus qu'on voulait lui ravir, qu'elle n'a jamais eu que cette ſomme. Et la voilà qui, dans ſon teſtament, articule cinq cents mille livres! Voilà deux cents mille francs de plus auxquels on ne s'attendait pas, et la veuve *Verron*, convaincue de ſon crime par ſa propre bouche. Ainſi, dans cette étrange cauſe, l'impoſture atroce et ridicule de la famille éclate de tous côtés pendant la vie de cette femme, et juſque dans les bras de la mort.

3°. Il eſt probable, il eſt prouvé que le maréchal de camp ne devait pas confier des billets à ordre pour cent mille écus à ce docteur inconnu, pour les négocier, ſans exiger de lui une reconnaiſſance. Mais il a commis cette inadvertance, qui eſt la faute d'un cœur noble; il a été ſéduit par la jeuneſſe, par la candeur et par la généroſité apparente d'un homme de vingt-ſept ans, prêt à être élevé à la magiſtrature, qui lui prêtait douze cents

francs pour une affaire urgente, et qui lui promettait de lui faire tenir cent mille écus dans peu de jours, par une compagnie opulente. C'eſt-là le fond et le nœud du procès. Il faut abſolument examiner s'il eſt probable qu'un homme qu'on ſuppoſe avoir reçu près de cent mille écus en or, vienne le lendemain matin demander en hâte douze cents francs pour une affaire preſſante, à celui-là même qui lui a donné la veille douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or.

Il n'y a là aucune vraiſemblance.

Il eſt encore plus improbable, comme on l'a déjà dit, qu'un homme de diſtinction, un officier général, père de famille, pour récompenſer celui qui vient de lui rendre le ſervice inoui de lui prêter cent mille écus ſans le connaître, ait par reconnaiſſance imaginé de le faire pendre; lui qui, ſuppoſé nanti de cette ſomme immenſe, n'avait qu'à attendre paiſiblement les échéances éloignées du payement; lui qui pour gagner du temps n'avait pas beſoin de commettre le plus lâche des crimes; lui qui n'en a jamais commis. Certes, il eſt plus naturel de penſer que le petit-fils d'un agioteur fripon et d'une miſérable prêteuſe ſur gages, a profité de la confiance aveugle d'un homme de guerre, pour lui extorquer cent mille écus, et qu'il a promis

de partager cette ſomme avec les hommes vils qui pourraient l'aider dans cette manœuvre.

4°. Il y a des témoins qui dépoſent en faveur de *du Jonquay* et de la *Verron*. Qui ſont ces témoins ? que dépoſent-ils ?

C'eſt d'abord une nommée *Tourtera*, une courtière qui ſoutenait la *Verron* dans ſon petit commerce de prêteuſe ſur gages, et qui a été miſe cinq fois à l'hôpital pour ſes infamies ſcandaleuſes ; ce qui eſt très-aiſé à vérifier.

C'eſt un cocher nommé *Gilbert* qui, tantôt ferme dans le crime, et tantôt ébranlé, a déclaré chez une dame *Petit*, en préſence de ſix perſonnes, qu'il avait été ſuborné par *du Jonquay*. Il a demandé pluſieurs fois à d'autres perſonnes s'il était encore à temps de ſe rétracter, et réitéré ces propos devant témoins. (*)

De plus, il ſe peut encore que ce *Gilbert* ſe ſoit trompé et n'ait point menti. Il ſe peut qu'il ait vu quelque argent chez des prêteurs ſur gages, et qu'on lui ait fait accroire qu'il y avait trois cents mille livres. Rien n'eſt plus dangereux, en bien des gens, qu'une tête chaude qui croit avoir vu ce qu'elle n'a pu voir.

(*) C'eſt ce que le comte de *Morangiés* articule. S'il en impoſait, il ſerait trop coupable. S'il dit vrai, la cauſe eſt jugée.

C'eſt

C'eſt un nommé *Aubriot*, filleul de cette entremetteuſe *Tourtera* et conduit par elle. Il dépoſe avoir vu dans une rue de Paris, le 23 ſeptembre 1771, le docteur *du Jonquay* en manteau, portant des ſacs.

Ce n'eſt pas là aſſurément une preuve bien forte que ce docteur ait fait ce jour-là même vingt-ſix voyages à pied, et ait couru cinq lieues pour donner *ſecrétement* douze mille quatre cents vingt-cinq louis, en attendant le reſte. Il paraît clair qu'il alla ce jour-là chez le maréchal de camp, qu'il lui parla; et il paraît probable qu'il le trompa; mais il n'eſt pas clair qu'*Aubriot* l'y ait vu aller treize fois en un matin, et retourner treize fois. Il eſt encore moins clair que cet *Aubriot* ait pu voir ce jour-là tant de choſes dans la rue, affligé de la vérole (il faut appeler les choſes par leur nom), frotté de mercure ce jour même, les jambes chancelantes, la tête enflée, la langue hors de la bouche; ce n'eſt pas là le moment de courir. Son ami *du Jonquay* lui aurait-il dit: „ Venez riſquer votre vie pour me voir faire „ cinq lieues de chemin, chargé d'or; je vais „ donner toute la fortune de ma famille en „ *ſecret* à un homme noyé de dettes; je veux „ avoir en ſecret, pour témoin, un homme „ de votre caractère? „ Cela n'eſt pas vraiſemblable. Le chirurgien qui adminiſtrait le

mercure à ce Monſieur, atteſte qu'il n'était guère en état de ſortir ; et le fils de ce chirurgien, dans ſon interrogatoire, s'en rapporte à l'académie de chirurgie.

Mais enfin, qu'un homme vigoureux ait eu la force, dans cet état honteux et horrible, de prendre l'air, et de faire quelques pas dans une rue, qu'en réſulte-t-il? A-t-il vu *du Jonquay* faire vingt-ſix voyages du haut de ſon galetas à l'hôtel du maréchal de camp? A-t-il vu douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or entre ſes mains? Quelqu'un a-t-il été témoin de ce prodige digne des mille et une nuits? Non, ſans doute, non, perſonne; à quoi ſe réduiſent donc tous ces témoignages qu'on allégue?

5°. Que la fille de la *Verron*, dans ſon galetas, ait emprunté quelquefois de petites ſommes ſur gages, que la *Verron* en ait prêté pour faire ſon petit-fils conſeiller au parlement, cela ne fait rien au fond de l'affaire ; il paraît toujours que ce magiſtrat n'a pas couru cinq lieues à pied pour porter cent mille écus ; et que le maréchal de camp ne les a jamais reçus.

6°. Un nommé *Aubourg* ſe préſente, non-ſeulement comme témoin, mais comme protecteur, comme bienfaiteur de l'innocence opprimée. Les avocats de la famille *Verron*

font de cet homme un citoyen d'une vertu auſſi intrépide que rare. Il a été ſenſible aux malheurs du docteur *du Jonquay*, de ſa mère, de ſa grand'mère qu'il ne connaiſſait pas. Il leur a offert ſon crédit et ſa bourſe, ſans autre intérêt que le plaiſir héroïque de ſecourir la vertu qu'on perſécute.

A l'examen, il ſe trouve que ce héros de la bienfeſance eſt un malheureux qui a d'abord été laquais, puis tapiſſier, puis courtier, puis banqueroutier; et qui prête aujourd'hui ſur gages, comme la *Verron* et la *Tourtera*. Il vole au ſecours des perſonnes de ſa profeſſion. Cette *Tourtera* lui a donné d'abord vingt-cinq louis pour diſpoſer ſa probité à prêter ſon miniſtère à la famille déſolée. Le généreux *Aubourg* a eu la grandeur d'ame de faire un contrat avec la vieille aïeule preſque mourante, par lequel elle lui donne cent quinze mille livres ſur les cent mille écus que doit le maréchal de camp, à condition qu'*Aubourg* fera les frais du procès. Il prend même la précaution de faire ratifier ce marché dans le teſtament qu'on dicte à la vieille agioteuſe, ou qu'on ſuppoſe prononcé par cette vieille. Cet homme vénérable eſpère donc partager un jour, avec quelques témoins, les dépouilles du maréchal de camp. C'eſt le grand cœur d'*Aubourg* qui a ourdi cette trame; c'eſt lui qui a conduit le procès dont il a fait

ſon patrimoine. Il a cru que des billets à ordre ſeraient infailliblement payés ; c'eſt un receleur qui partage le butin des voleurs, et qui en prend pour lui la meilleure part.

Telles ſont les réponſes du maréchal de camp. Je n'en diminue rien ; je n'y ajoute rien ; je ne fais que raconter.

Je vous ai expoſé, Monſieur, toute la ſubſtance de ce procès, et tout ce qu'on allégue de plus fort des deux côtés.

Je vous demande à préſent votre opinion ſur ce qu'il faut prononcer en cas que les choſes reſtent dans le même état, en cas qu'on ne puiſſe arracher irrévocablement la vérité d'aucun côté, et la manifeſter ſans nuage.

Les raiſons de l'officier général paraiſſent juſqu'ici convaincantes. L'équité naturelle eſt pour lui. Cette équité naturelle que DIEU a miſe dans le cœur de tous les hommes eſt la baſe de toutes les lois. Faudra-t-il détruire ce fondement de toute juſtice pour condamner un homme à payer cent mille écus qu'il ne paraît pas devoir ?

Il a fait des billets pour cent mille écus dans la vaine eſpérance qu'on lui donnerait l'argent ; il a traité avec un jeune inconnu comme s'il avait traité avec le banquier du roi ou de l'impératrice reine. Ses billets auront-ils plus

de force que ſes raiſons ? On ne doit certainement que ce qu'on a reçu. Les billets, les polices, les reconnaiſſances, ſuppoſent toujours qu'on a touché l'argent. Mais s'il y a des preuves qu'on n'a rien touché, on ne doit rien rendre. S'il y a écrit contre écrit, le dernier annulle l'autre. Or, ici le dernier écrit eſt celui de *du Jonquay* et de ſa mère ; et il porte que leur adverſe partie n'a jamais reçu d'eux les cent mille écus, et qu'ils ſont des fripons.

Quoi ! parce qu'ils auront déſavoué leur aveu, parce qu'ils auront reçu un coup de poing, on leur adjugerait le bien d'autrui ?

Je ſuppoſe (ce qui n'eſt pas vraiſemblable) que les juges, liés par les formes, condamnent le maréchal de camp à payer ce qu'il ne doit point, ne ruinent-ils pas ſa réputation ainſi que ſa fortune ? Tous ceux qui ſe ſont élevés contre lui dans cette étrange aventure, ne diront-ils pas qu'il a calomnieuſement accuſé ſes adverſaires d'un crime dont lui-même eſt coupable ? Il perdra ſon honneur à leurs yeux en perdant ſon bien. Il ne ſera juſtifié que dans l'eſprit de ceux qui examinent profondément. C'eſt toujours le très-petit nombre. Où ſont les hommes qui aient le loiſir, l'attention, la capacité, la bonne foi, de conſidérer toutes les faces d'une affaire qui ne les regarde pas ? Ils en jugent comme notre

ancien parlement condamnait les livres, ſans les lire.

Vous le ſavez, on juge de tout ſur des préjugés, ſur parole, et au haſard. Perſonne ne fait réflexion que la cauſe d'un citoyen doit intéreſſer tous les citoyens, et que nous pouvons ſubir, avec déſeſpoir, le ſort ſous lequel nous le voyons accablé avec des yeux indifférens. Nous écrivons tous les jours ſur des jugemens portés par le ſénat de Rome et par l'aréopage d'Athènes, à peine ſongeons-nous à ce qui ſe paſſe dans nos tribunaux!

Vous, Monſieur, qui embraſſez l'Europe dans vos recherches et dans vos déciſions, daignez me prêter vos lumières. Il ſe peut, à toute force, que des formalités de chicane que je ne connais pas, faſſent perdre le procès au maréchal de camp; mais il me ſemble qu'il le gagnera au tribunal du public éclairé, ce grand juge ſans appel qui prononce ſur le fond des choſes, et qui décide de la réputation.

I.

IDÉE.

SECTION PREMIERE.

QU'EST-CE qu'une idée ?

C'eſt une image qui ſe peint dans mon cerveau.

Toutes vos penſées ſont donc des images ?

Aſſurément ; car les idées les plus abſtraites ne ſont que les ſuites de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes, et que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis ; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel eſt le peintre qui fait ce tableau ?

Ce n'eſt pas moi ; je ne ſuis pas aſſez bon deſſinateur ; c'eſt celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Et d'où ſavez-vous que ce n'eſt pas vous qui faites des idées ?

De ce qu'elles me viennent très-ſouvent

malgré moi quand je veille, et toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc perſuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croiſſent, qui blanchiſſent et qui tombent ſans que vous vous en mêliez?

Rien n'eſt plus évident; tout ce que je puis faire c'eſt de les friſer, de les couper, de les poudrer; mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous feriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui diſait que nous voyons tout en DIEU?

Je ſuis bien sûr au moins que ſi nous ne voyons pas les choſes dans le grand Etre, nous les voyons par ſon action puiſſante et préſente.

Et comment cette action ſe fait-elle?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en ſavais pas un mot, et que DIEU n'a dit ſon ſecret à perſonne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon ſang dans mes veines; j'ignore le principe de tous mes mouvemens; et vous voulez que je vous diſe comment je ſens, et comment je penſe? cela n'eſt pas juſte.

Mais vous ſavez au moins ſi votre faculté d'avoir des idées eſt jointe à l'étendue?

Pas un mot. Il eſt bien vrai que *Tatien*, dans ſon diſcours aux Grecs, dit que l'ame eſt

compoſée manifeſtement d'un corps. *Irénée*, dans ſon chap. XXVI du ſecond livre, dit que le Seigneur a enſeigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conſerver la mémoire. *Tertullien* aſſure, dans ſon ſecond livre de l'Ame, qu'elle eſt un corps. *Arnobe*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire* de Nyſſe, *Ambroiſe*, n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Egliſe aſſurent que l'ame eſt ſans aucune étendue, et qu'en cela ils ſont de l'avis de *Platon;* ce qui eſt très-douteux. Pour moi, je n'oſe être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhenſibilité dans l'un et dans l'autre ſyſtême; et après y avoir rêvé toute ma vie, je ſuis auſſi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penſer.

Il eſt vrai; celui qui jouit en ſait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il ſait mieux, il eſt plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui ſont venues y combattre les unes contre les autres, et qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles ſe ſont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il eſt bien triſte d'avoir tant d'idées, et de ne ſavoir pas au juſte la nature des idées.

Je l'avoue; mais il eſt bien plus triſte, et beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

Mais ſi vous ne ſavez pas poſitivement ce que c'eſt qu'une idée, ſi vous ignorez d'où elles vous viennent, vous ſavez du moins par où elles vous viennent?

Oui, comme les anciens Egyptiens, qui ne connaiſſant pas la ſource du Nil, ſavaient très-bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous ſavons très-bien que les idées nous viennent par les ſens; nous ignorons toujours d'où elles partent. La ſource de ce Nil ne ſera jamais découverte.

S'il eſt certain que toutes les idées vous ſont données par les ſens, pourquoi donc la ſorbonne, qui a ſi long-temps embraſſé cette doctrine d'*Ariſtote*, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius?*

C'eſt que la ſorbonne eſt compoſée de théologiens.

SECTION II.

Tout en DIEU. (1)

In Deo vivimus, movemur, et ſumus.
Tout ſe meut, tout reſpire, et tout exiſte en Dieu.

ARATUS, cité et approuvé par St *Paul*, fit donc cette confeſſion de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même choſe : *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche eſt le commentateur d'*Aratus*, de St *Paul* et de *Caton*. Il réuſſit d'abord en montrant les erreurs des ſens et de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand ſyſtême que tout eſt en DIEU, tous les docteurs dirent que le commentaire eſt plus obſcur que le texte. Enfin, en creuſant cet abyme, la tête lui tourna ; il eut des converſations avec le Verbe, il fut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes : il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles alarmes, à nous autres chétifs qui feſons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la penſée de *Mallebranche* dans le temps qu'il était ſage,

(1) Cette ſection eſt un extrait (fait par l'auteur) du *Commentaire ſur Mallebranche*. Voyez Philoſophie, tome I.

il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement, et rejeter ce que nous n'entendons pas. N'eſt-ce pas être imbécille que d'expliquer une obſcurité par des obſcurités ?

Je ſens invinciblement que mes premières idées et mes ſenſations me ſont venues malgré moi. Je conçois très-clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée ni ſenſation par eux-mêmes ; car comment ſe pourrait-il qu'un morceau de matière eût en ſoi la vertu de produire dans moi une penſée ?

Donc je ſuis mené malgré moi à penſer que l'Etre éternel, qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puiſſe être.

Mais qu'eſt-ce qu'une idée ? qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté, &c. ? c'eſt moi apercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée* que d'être réel nommé *mouvement ;* mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être particulier, nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement ;* mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité triviale; mais il eſt néceſſaire de rebattre ſouvent cette vérité ; car les erreurs contraires ſont plus triviales encore.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Etre éternel et formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organiſés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre? non, ſans doute. Tout ce qu'on en ſait, eſt que le grain eſt doué de la faculté de végéter, et le cerf de celle de courir.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes, ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitat molem.*

Les ſenſations, les idées de ces animaux, peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus cachées?

Mécanique des ſens et des idées.

C'EST par ces lois que tout animal ſe meut pour chercher ſa nourriture. Vous devez donc conjecturer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal; donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les ſenſations qui cauſent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin les inſtrumens merveilleux des ſens; aura-t-il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'atmoſphère et les oreilles, pour qu'il ait encore beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé eſt impuiſſance; la multiplicité des ſecours eſt faibleſſe: donc il eſt à croire que tout marche par le même reſſort.

Le grand Etre fait tout.

NON-SEULEMENT nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation, nous ne pouvons

même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible et intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, ſoit qu'il n'y en ait pas ; et il faut convenir que dans tous les ſyſtêmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous naiſſons ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, aurait donc raiſon de dire philoſophiquement que nous ſommes dans DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU ; comme St *Paul* le dit dans le langage de la théologie, *Aratus* et *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée ? ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'eſt pas ſi anti-philoſophique qu'on l'a cru, de dire : C'eſt DIEU qui fait des idées

dans ma tête, de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Comment tout eſt-il action de DIEU?

IL n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel et agiſſant; il ne peut en exiſter deux; car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe; ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors du grand tout. DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui et par lui.

Ce ſyſtême renferme celui de la *prémotion phyſique*,

phyſique, mais comme une roue immenſe renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'expoſer eſt trop vaſte pour admettre aucune vue particulière.

La prémotion phyſique occupe l'Etre univerſel des changemens qui ſe paſſent dans la tête d'un janſéniſte et d'un moliniſte ; mais pour nous autres, nous n'occupons l'Etre des êtres que des lois de l'univers. La prémotion phyſique fait une affaire importante à DIEU de cinq propoſitions dont une ſœur converſe aura entendu parler ; et nous feſons à DIEU l'affaire la plus ſimple de l'arrangement de tous les mondes.

La prémotion phyſique eſt fondée ſur ce principe à la grecque, que, *ſi un être penſant ſe donnait une idée, il augmenterait ſon être.* Or nous ne ſavons ce que c'eſt qu'augmenter ſon être ; nous n'entendons rien à cela. Nous diſons qu'un être penſant ſe donnerait de nouveaux modes, et non pas une addition d'exiſtence. De même que quand vous danſez, vos coulés, vos entrechats et vos attitudes ne vous donnent pas une exiſtence nouvelle, qui nous ſemblerait abſurde. Nous ne ſommes d'accord avec la prémotion phyſique qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le ſyſtême de la prémotion, et contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté : Dieu nous en garde ! Il n'y a qu'à s'entendre ſur ce mot *Liberté :* nous en parlerons en ſon lieu ; et en attendant, le monde ira comme il eſt allé toujours, ſans que les thomiſtes, ni leurs adverſaires, ni tous les diſputeurs du monde, y puiſſent rien changer : et nous aurons toujours des idées ſans ſavoir préciſément ce que c'eſt qu'une idée.

IDENTITÉ.

Ce terme ſcientifique ne ſignifie que *même choſe*. Il pourrait être rendu en français par *mêmeté*. Ce ſujet eſt bien plus intéreſſant qu'on ne penſe. On convient qu'on ne doit jamais punir que la perſonne coupable, le même individu, et point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'eſt réellement point le même individu que l'homme de vingt ; il n'a plus aucune des parties qui formaient ſon corps ; et s'il a perdu la mémoire du paſſé, il eſt certain que rien ne lie ſon exiſtence actuelle à une exiſtence qui eſt perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le ſentiment continu de ce que vous avez été et de ce que vous êtes ; vous n'avez le ſentiment de votre être paſſé que par la mémoire : ce n'eſt donc

que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre perſonne.

Nous ſommes réellement phyſiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'eſt le même fleuve par ſon lit, ſes rives, ſa ſource, ſon embouchure, par tout ce qui n'eſt pas lui; mais, changeant à tout moment ſon eau qui conſtitue ſon être, il n'y a nulle identité, nulle mêmeté pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Helleſpont pour lui avoir déſobéi, et qui lui envoyait une paire de menottes; ſi le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, et que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de ſon fils, l'Euphrate aurait raiſon de lui répondre: Prenez-vous en aux flots qui roulaient dans le temps que votre fils ſe baignait: ces flots ne m'appartiennent point du tout; ils ſont allés dans le golfe perſique, une partie s'y eſt ſalée, une autre s'eſt convertie en vapeurs, et s'en eſt allée dans les Gaules par un vent de ſud-eſt; elle eſt entrée dans les chicorées et dans les laitues que les Gaulois ont mangées: prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en eſt ainſi d'un arbre dont une branche caſſée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'eſt plus le même arbre,

toutes ſes parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'eſt point à cet arbre ; elle n'exiſte plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait abſolument perdu la mémoire avant ſa mort, et dont les membres ſeraient changés en d'autres ſubſtances, pourrait être puni de ſes fautes, ou récompenſé de ſes vertus quand il ne ſerait plus lui-même? J'ai lu dans un livre connu cette demande et cette réponſe :

Demande. Comment pourrai-je être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, quand il ne reſtera rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence perdue?

Réponſe. C'eſt-à-dire que, ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU : ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire ; vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme?

Cette réponſe eſt très-louable, mais elle ne réſout pas entièrement la queſtion.

Il s'agit d'abord de ſavoir ſi l'entendement et la ſenſation ſont une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une ſubſtance créée ; ce qui ne peut guère ſe décider par la philoſophie, qui eſt ſi faible et ſi incertaine.

Enſuite il faut ſavoir ſi l'ame étant une ſubſtance, et ayant perdu toute connaiſſance du mal qu'elle a pu faire, étant auſſi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec ſon corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut et doit, ſelon notre manière de raiſonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaiſſance ; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le ſouvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre préſente aux délits anéantis dans ſon entendement, pour la faire la même perſonne qu'elle était ſur terre ; ou bien, ſi DIEU la jugerait à peu-près comme nous condamnons ſur la terre un coupable, quoiqu'il ait abſolument oublié ſes crimes manifeſtes. Il ne s'en ſouvient plus ; mais nous nous en ſouvenons pour lui ; nous le puniſſons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il ſerve d'exemple aux vivans. Perſonne ne ſait ſi ce mort eſt condamné ou abſous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il ſentit et qu'il exécuta autrefois le déſir de mal faire. Mais ſi, quand il ſe préſente

mort au tribunal de DIEU, il n'a plus rien de ce désir; s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans; s'il n'est plus du tout la même personne, qui DIEU punira-t-il en lui?

Ces questions ne paraissent guère du ressort de l'esprit humain: il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule; c'est toujours notre dernier asile.

Lucrèce avait en partie senti ces difficultés quand il peint dans son troisième livre un homme qui craint ce qui lui arrivera lorsqu'il ne sera plus le même homme:

Non radicitus è vitâ se tollit et evit;
Sed facit esse sui quiddam super insciius ipse.
Sa raison parle en vain; sa crainte le dévore,
Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'est pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adresser pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland*, qui fit sa propre épitaphe, la finit par ces mots: *Idem futurus Tolandus nunquam;* il ne sera jamais le même *Toland.* Cependant il est à croire que DIEU l'aurait bien su retrouver s'il avait voulu; mais il est à croire aussi que l'Etre qui existe nécessairement est nécessairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, du grec *Eidos*, figure ; *Eidolos*, repréſentation d'une figure ; *Latreuein*, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on ſait, beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect, ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, et enfin communément rendre un culte ſuprême. Toujours des équivoques.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les païens étaient idolâtres, et que les Indiens ſont encore des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appela perſonne païen avant *Théodoſe* le jeune. Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *pagorum incolæ*, *pagani*, qui conſervèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt mahométan ; et les Mahométans ſont les implacables ennemis des images et de l'idolâtrie. Troiſièmement, on ne doit point appeler idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines caſtes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIERE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de *gavache* que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, et celui de *maranes* que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au ſénat de Rome, à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perſe : *Etes-vous idolâtres?* ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu : Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot idolâtre, idolâtrie, ni dans *Homère*, ni dans *Héſiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervît en dieux, qu'on les regardât comme des dieux.

Quand les capitaines romains et carthaginois feſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces dieux, dont le dénombrement était

était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les dieux comme préſens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'eſt pas aſſurément le ſimulacre qui conſtituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les ſtatues de leurs fauſſes divinités dans les temples ? du même œil, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, que les catholiques voient les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fauſſe divinité repréſentée par ce bois et ce marbre. La différence entre eux et les catholiques n'eſt pas qu'ils euſſent des images et que les catholiques n'en aient point ; la différence eſt que leurs images figuraient des êtres fantaſtiques dans une religion fauſſe, et que les images chrétiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la ſtatue d'*Hercule*, et nous celle de St *Chriſtophe ;* ils avaient *Eſculape* et ſa chèvre, et nous St *Roch* et ſon chien ; ils avaient *Mars* et ſa lance, et nous St *Antoine* de Padoue et St *Jacques* de Compoſtelle.

Quand le conſul *Pline* adreſſe les prières *aux dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de *Trajan*, ce n'eſt pas à des images

qu'il les adreſſe. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des dieux qui habitent le haut Olympe. Le palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de *Pallas;* c'était elle qu'on vénérait dans le palladium : c'était notre ſainte ampoule.

Mais les Romains et les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont ſanctifié ces coutumes, et ne ſe diſent point idolâtres.

Les femmes en temps de ſéchereſſe portaient les ſtatues des dieux après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nus, les cheveux épars ; et auſſitôt il pleuvait à ſeaux, comme dit *Pétrone : Et ſtatim urceatim pluebat.* N'a-t-on pas conſacré cet uſage illégitime chez les gentils, et légitime parmi les catholiques? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nu-pieds des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur interceſſion? Si un turc, un lettré chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance accuſer les Italiens de mettre leur confiance dans les ſimulacres qu'ils promènent ainſi en proceſſion.

SECTION II.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du temps de *Charles I*, on déclara la religion catholique idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens ſont perſuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent, et des figures qui ſont l'ouvrage de leurs ſculpteurs et de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux gentils.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains et des Grecs ; et enſuite on eſt ſurpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèſe avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il ſe feſait plus de miracles dans le temple d'*Eſculape* à Epidaure que dans un autre de ſes temples. La ſtatue de *Jupiter Olympien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puiſqu'il faut toujours oppoſer ici les coutumes d'une religion vraie à celles d'une religion fauſſe, n'avons-nous pas eu depuis pluſieurs ſiècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres ?

Notre-Dame de Lorette n'a-t-elle pas été préférée à Notre-Dame des Neiges, à celle des Ardens, à celle de Hall, &c.? Ce n'eſt pas à dire qu'il y ait plus de vertu dans une ſtatue à Lorette que dans une ſtatue du village de Hall, mais nous avons eu plus de dévotion à l'une qu'à l'autre ; nous avons cru que celle qu'on invoquait aux pieds de ſes ſtatues daignait du haut du ciel répandre plus de faveurs, opérer plus de miracles dans Lorette que dans Hall. Cette multiplicité d'images de la même perſonne prouve même que ce ne ſont point ces images qu'on vénère, et que le culte ſe rapporte à la perſonne qui eſt repréſentée ; car il n'eſt pas poſſible que chaque image ſoit la choſe même : il y a mille images de St *François*, qui même ne lui reſſemblent point, et qui ne ſe reſſemblent point entre elles ; et toutes indiquent un ſeul St *François*, invoqué le jour de ſa fête par ceux qui ont dévotion à ce ſaint.

Il en était abſolument de même chez les païens : on n'avait imaginé qu'une ſeule divinité, un ſeul *Apollon*, et non pas autant d'*Apollons* et de *Dianes* qu'ils avaient de temples et de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait

être rapporté à cette ſtatue, à cette idole; et par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres. C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie ?

Une populace groſſière et ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſavait ni douter ; ni nier, ni croire, qui courait au temple par oiſiveté, et parce que les petits y ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, et qui n'était guère au-deſſus des victimes qu'elle amenait ; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande *Diane* et de *Jupiter* tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, et adorer ſans le ſavoir la ſtatue même. C'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos payſans groſſiers ; et on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux mortels reçus dans le ciel qu'ils doivent demander leur interceſſion, et non à des figures de bois et de pierre.

Les Grecs et les Romains augmentèrent le nombre de leurs dieux par leurs apothéoſes. Les Grecs diviniſaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*. Rome dreſſa des autels à ſes empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent ; nous avons infiniment plus de ſaints qu'ils n'avaient de ces dieux

ſecondaires, mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes ſimplement vertueux, qui ſeraient ignorés ſur la terre s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéoſes des anciens ſont faites par la flatterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu.

Cicéron dans ſes ouvrages philoſophiques ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des dieux, et les confondre avec les dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroient la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre et de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette ſottiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'exiſtait pas, on n'en avait aucune idée; il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une ſtatue de *Priape;* il lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier, ne ſachant s'il ferait de moi un dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire dieu.* Que conclure de cette plaiſanterie? *Priape* était de ces divinités ſubalternes, abandonnées aux railleurs; et cette plaiſanterie même eſt la preuve la plus forte que cette figure de *Priape*, qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiſeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier, en ſe livrant à l'eſprit commentateur, n'a pas manqué d'obſerver que *Baruch* avait prédit cette aventure en diſant : *Ils ne feront que ce que voudront les ouvriers ;* mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues. *Baruch* aurait-il eu une viſion ſur les ſatires d'*Horace ?*

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi-bien une cuvette qu'une figure d'*Alexandre* ou de *Jupiter*, ou de quelque autre choſe plus reſpectable. La matière dont étaient formés les chérubins du ſaint des ſaints aurait pu ſervir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier, au lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de *Priape*, et que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent des ſtatues de leurs dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans *Martial :*

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos ; qui colit ille facit.
L'artiſan ne fait point les dieux,
C'eſt celui qui les prie.

Dans *Ovide :*

Colitur pro Jove forma Jovis.
Dans l'image de Dieu c'eſt Dieu ſeul qu'on adore.

Dans *Stace :*

Nulla autem effigies, nulli commiſſa metallo :
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.
Les Dieux ne ſont jamais dans une arche enfermés ;
Ils habitent nos cœurs.

Dans *Lucain :*

Eſtne Dei ſedes, niſi terra et pontus et aër ?
L'univers eſt de Dieu la demeure et l'empire.

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que les images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choiſi certains autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère* et dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ſes oracles ſur les

montagnes, en tel temple, en telle ville ; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adreſſée à une ſtatue ; ſi on croyait que l'eſprit divin préférait quelques temples, quelques images, comme on croyait auſſi qu'il préférait quelques hommes, la choſe était certainement poſſible ; ce n'était qu'une erreur de fait. Combien avons-nous d'images miraculeuſes ! Les anciens ſe vantaient d'avoir ce que nous poſſédons en effet ; et ſi nous ne ſommes point idolâtres, de quel droit dirons-nous qu'ils l'ont été ?

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les dieux dans les ſtatues ; non pas les grands dieux, mais les dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que *Mercure triſmégiſte* appelait *faire des dieux ;* et c'eſt ce que ſaint *Auguſtin* réfute dans ſa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il fallait qu'un magicien les animât ; et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue, pour la faire parler.

En un mot, les images des dieux n'étaient point des dieux. *Jupiter*, et non pas ſon image, lançait le tonnerre ; ce n'était pas la ſtatue de

Neptune qui soulevait les mers, ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs et les Romains étaient des gentils, des polythéistes, et n'étaient point des idolâtres.

Nous leur prodiguâmes cette injure quand nous n'avions ni statues ni temples, et nous avons continué dans notre injustice depuis que nous avons fait servir la peinture et la sculpture à honorer nos vérités, comme ils s'en servaient pour honorer leurs erreurs.

SECTION III.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs, ont été idolâtres; et de quelle antiquité est l'origine des simulacres appelés idoles? Histoire de leur culte.

C'EST une grande erreur d'appeler idolâtres les peuples qui rendirent un culte au soleil et aux étoiles. Ces nations n'eurent long-temps ni simulacres ni temples. Si elles se trompèrent, c'est en rendant aux astres ce qu'elles devaient au créateur des astres. Encore le dogme de *Zoroastre* ou *Zerdust*, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un Etre suprême, vengeur et rémunérateur; et cela est bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine

n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conſervé le culte ſimple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-kan chez les Tartares n'était point idolâtre, et n'avait aucun ſimulacre. Les muſulmans qui rempliſſent la Gréce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde et l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres *giaours*, parce qu'ils croient que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils brisèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Sainte-Sophie et dans l'égliſe des Saints-Apôtres, et dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa, comme elle trompe toujours les hommes, et leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complète ; cependant il n'en eſt rien. Les chrétiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, et ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de DIEU qui gît dans ſes ſaints. Les iconoclaſtes et les proteſtans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Egliſe, et on leur a fait la même réponſe.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées préciſes, et ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis et ſans équivoque, nous appelâmes du nom d'idolâtres

les gentils et ſurtout les polythéiſtes. On a écrit des volumes immenſes, on a débité des ſentimens divers ſur l'origine de ce culte rendu à DIEU ou à pluſieurs dieux ſous des figures ſenſibles : cette multitude de livres et d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne ſait pas qui inventa les habits et les chauſſures, et on veut ſavoir qui le premier inventa les idoles ? Qu'importe un paſſage de *Sanchoniathon* qui vivait avant la guerre de Troye ? que nous apprend-il quand il dit que le chaos, l'eſprit, c'eſt-à-dire *le ſouffle*, amoureux de ſes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* et ſa femme *Baü* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos*, que *Cronos* leur deſcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint dieu, et qu'il donna l'Egypte à ſon fils *Thaut?* voilà un des plus reſpectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans ſa théogonie que *Damaſcius* nous a conſervée. Il repréſente le principe du monde ſous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un viſage au milieu qu'il appelle *viſage-dieu*, et des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images

ſenſibles et les hiéroglyphes ſont de l'antiquité la plus haute ; l'autre que tous les anciens philoſophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéiſme, le bon ſens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eſt-à-dire, des animaux faibles, capables de raiſon et de folie, ſujets à tous les accidens, à la maladie et à la mort, ces hommes ont ſenti leur faibleſſe et leur dépendance : ils ont reconnu aiſément qu'il eſt quelque choſe de plus puiſſant qu'eux ; ils ont ſenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens, une dans l'air qui ſouvent les détruit, une dans le feu qui conſume, et dans l'eau qui ſubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préſidaient à ces élémens ? quoi de plus naturel que de révérer la force inviſible qui feſait luire aux yeux le ſoleil et les étoiles ? et dès qu'on voulut ſe former une idée de ces puiſſances ſupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière ſenſible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, et qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images ſous leſquelles DIEU eſt repréſenté. Il daigne parler dans un buiſſon le langage humain, il paraît ſur une montagne. Les eſprits céleſtes qu'il envoie viennent tous avec

une forme humaine; enfin le ſanctuaire eſt couvert de chérubins qui ſont des corps d'hommes avec des ailes et des têtes d'animaux. C'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, et de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré ſa défenſe de peindre et de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe, dans le chap. VI, voit le Seigneur aſſis ſur un trône, et le bas de ſa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend ſa main, et touche la bouche de *Jérémie*, au chap. I de ce prophète. *Ezéchiel*, au chap. III, voit un trône de ſaphir, et DIEU lui paraît comme un homme aſſis ſur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles pour repréſenter DIEU aux yeux du peuple.

Les lettrés chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt *Iſis* et *Oſiris* furent figurés; bientôt *Bel* à Babylone fut un gros coloſſe. *Brama* fut un monſtre bizarre dans la preſqu'île de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplièrent les noms des dieux, les ſtatues et les temples, mais en attribuant toujours la ſuprême puiſſance à leur *Zeus*

nommé par les latins *Jupiter*, maître des dieux et des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les dieux dans le ciel, sans savoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (*)

Les Romains eurent leurs douze grands dieux, six mâles et six femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. *Jupiter*, *Neptune*, *Apollon*, *Vulcain*, *Mars*, *Mercure*; *Junon*, *Vesta*, *Minerve*, *Cérès*, *Vénus*, *Dianè*. *Pluton* fut alors oublié, *Vesta* prit sa place.

Ensuite venaient les dieux *minorum gentium*, les dieux indigètes, les héros, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Esculape*; les dieux infernaux, *Pluton*, *Proserpine*; ceux de la mer, comme *Téthys*, *Amphitrite*, les Néréides, *Glaucus*; puis les Driades, les Naïades, les dieux des jardins, ceux des bergers : il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le dieu *Pet*. On divinisa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le dieu *Pet*, ni la déesse *Pertunda*, ni *Priape*, ni *Rumilia* la déesse des tetons, ni *Stercutius* le dieu de la garde-robe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel et de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits dieux pénates n'en

(*) Voyez CIEL.

eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait ſon cabinet; c'étaient les amuſemens des vieilles femmes et des enfans, qui n'étaient autoriſés par aucun culte public. On laiſſait agir à ſon gré la ſuperſtition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si perſonne ne ſait quand les hommes commencèrent à ſe faire des idoles, on ſait qu'elles ſont de l'antiquité la plus haute. *Tharé*, père d'*Abraham*, en feſait à Ur en Chaldée. *Rachel* déroba et emporta les idoles de ſon beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion préciſe avaient les anciennes nations de tous ces ſimulacres? Quelle vertu, quelle puiſſance leur attribuait-on? croyait-on que les dieux deſcendaient du ciel pour venir ſe cacher dans ces ſtatues, ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'eſprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'eſt encore ſur quoi on a très-inutilement écrit; il eſt clair que chaque homme en jugeait ſelon le degré de ſa raiſon, ou de ſa crédulité, ou de ſon fanatiſme. Il eſt évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient

à

à leurs ſtatues, pour s'attirer plus d'offrandes. On ſait que les philoſophes réprouvaient ces ſuperſtitions, que les guerriers s'en moquaient, que les magiſtrats les toléraient, et que le peuple toujours abſurde ne ſavait ce qu'il ſefait. C'eſt en peu de mots l'hiſtoire de toutes les nations à qui DIEU ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, et que pluſieurs villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblèmes. Enſuite un certain bœuf *Apis*, un certain chien nommé *Anubis*, furent adorés : on mangea toujours du bœuf et des oignons : mais il eſt difficile de ſavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte des oignons ſacrés et des bœufs.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On ſefait commémoration à Rome, le jour de la fête de *Cybèle*, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du roi *Attale* :

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem ;
Dignus Roma locus quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-„ moi vîte ; Rome eſt digne que tout dieu „ s'y établiſſe. „

La ſtatue de la Fortune avait parlé ; les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Céſars*, à la vérité, n'en croyaient rien ; mais la vieille à qui *Encolpe* donna un écu pour acheter des oies et des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient auſſi des oracles, et les prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de dieux et de tant de théogonies différentes, et de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres* ? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même : car chaque nation, reconnaiſſant pluſieurs dieux inférieurs, trouva bon que ſes voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous exceptez *Cambyſe* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'hiſtoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion excluſive, et les prêtres ne ſongèrent qu'à multiplier les offrandes et les ſacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes ; ils devinrent bouchers et cruels : enfin ils introduiſirent l'uſage horrible de ſacrifier des victimes humaines, et ſurtout des

enfans et des jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parſis, ni les Indiens, ne furent coupables de ces abominations ; mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de *Porphyre*, on immola des hommes.

Dans la Tauride, on ſacrifiait des étrangers ; heureuſement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois eurent cette ſuperſtition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion ; et *Plutarque* rapporte qu'ils immolèrent deux grecs et deux gaulois, pour expier les galanteries de trois veſtales. *Procope*, contemporain du roi des Francs *Théodebert*, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce prince. Les Gaulois, les Germains feſaient communément de ces affreux ſacrifices. On ne peut guère lire l'hiſtoire ſans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il eſt vrai que chez les Juifs *Jephté* ſacrifia ſa fille, et que *Saül* fut prêt d'immoler ſon fils ; il eſt vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème ne pouvaient être rachetés ainſi qu'on rachetait les bêtes, et qu'il fallait qu'ils périſſent.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines ſacrifiées dans toutes les religions.

Pour conſoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacriléges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie ſacrée et l'erreur populaire, le culte ſecret et les cérémonies publiques, la religion des ſages et celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul dieu aux initiés dans les myſtères : il n'y a qu'à jeter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les myſtères de *Cérès Eleuſine*, ſi célèbre en Europe et en Aſie : » Contemple la nature » divine, illumine ton eſprit, gouverne ton » cœur, marche dans la voie de la juſtice, » que le Dieu du ciel et de la terre ſoit tou- » jours préſent à tes yeux ; il eſt unique, il » exiſte ſeul par lui-même, tous les êtres » tiennent de lui leur exiſtence ; il les ſou- » tient tous : il n'a jamais été vu des mor- » tels, et il voit toutes choſes. »

Qu'on liſe encore ce paſſage du philoſophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déjà cité : » Quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez » ſtupide pour douter qu'il ſoit un Dieu » ſuprême, éternel, infini, qui n'a rien » engendré de ſemblable à lui-même, et qui » eſt le père commun de toutes choſes ? »

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encore le polythéiſme.

Epictète, ce modèle de réſignation et de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Reliſez encore cette maxime : „ DIEU „ m'a créé, DIEU eſt au-dedans de moi, „ je le porte par-tout. Pourrais-je le ſouiller „ par des penſées obſcènes, par des actions „ injuſtes, par d'infames déſirs ? Mon devoir „ eſt de remercier DIEU de tout, de le louer „ de tout, et de ne ceſſer de le bénir qu'en „ ceſſant de vivre. „ Toutes les idées d'*Epictète* roulent ſur ce principe. Eſt-ce là un idolâtre ?

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire romain qu'*Epictète* dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême et les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? „ Notre „ ame, dit-il, eſt une émanation de la Divi- „ nité. Mes enfans, mon corps, mes eſprits, „ me viennent de DIEU. „

Les ſtoïciens, les platoniciens, admettaient une nature divine et univerſelle ; les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que

d'un seul Dieu dans les mystères. Où étaient donc les idolâtres? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reste, c'est une des plus grandes erreurs du dictionnaire de *Moréri*, de dire que du temps de *Théodose le jeune*, il ne resta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Asie et de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encore gentils, même au septième siècle. Le nord de l'Allemagne, depuis le Vézer, n'était pas chrétien du temps de *Charlemagne*. La Pologne et tout le Septentrion restèrent long-temps après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares, ont conservé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïèdes, quelques Tartares, qui aient persévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finissons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appelions le pays des mahométans *la Paganie*, nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs d'images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons, encore une fois, que les Turcs sont

plus excuſables de nous croire idolâtres, quand ils voient nos autels chargés d'images et de ſtatues.

Un gentilhomme du prince *Ragotski* m'a aſſuré ſur ſon honneur qu'étant entré dans un café à Conſtantinople, la maîtreſſe ordonna qu'on ne le ſervît point parce qu'il était idolâtre. Il était proteſtant; il lui jura qu'il n'adorait ni hoſtie ni images. Ah! ſi cela eſt, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous ſerez ſervi pour rien.

IGNACE DE LOYOLA.

VOULEZ-VOUS acquérir un grand nom, être fondateur? ſoyez complètement fou; mais d'une folie qui convienne à votre ſiècle. Ayez dans votre folie un fonds de raiſon qui puiſſe ſervir à diriger vos extravagances, et ſoyez exceſſivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous ſoyez pendu; mais ſi vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels.

En conſcience y a-t il jamais eu un homme plus digne des petites-maiſons que St *Ignace* ou St *Inigo* le biſcaïen, car c'eſt ſon véritable nom? La tête lui tourna à la lecture de la légende dorée, comme elle tourna depuis à don *Quichotte de la Manche* pour avoir lu des

romans de chevalerie. Voilà mon biſcaïen qui ſe fait d'abord chevalier de la Vierge, et qui fait la veille des armes à l'honneur de ſa dame. La ſainte Vierge lui apparaît, et accepte ſes ſervices ; elle revient pluſieurs fois, elle lui amène ſon fils. Le diable qui eſt aux aguets, et qui prévoit tout le mal que les jéſuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans la maiſon, caſſe toutes les vitres ; le biſcaïen le chaſſe avec un ſigne de croix ; le diable s'enfuit à travers la muraille, et y laiſſe une grande ouverture que l'on montrait encore aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de ſon eſprit, veut le faire enfermer et le mettre au régime : il ſe débarraſſe de ſa famille ainſi que du diable, et s'enfuit ſans ſavoir où il va. Il rencontre un maure, et diſpute avec lui ſur l'immaculée conception. Le maure, qui le prend pour ce qu'il eſt, le quitte au plus vîte. Le biſcaïen ne ſait s'il tuera le maure, ou s'il priera DIEU pour lui ; il en laiſſe la déciſion à ſon cheval, qui, plus ſage que lui, reprit la route de ſon écurie.

Mon homme, après cette aventure, prend le parti d'aller en pélerinage à Bethléem, en mendiant ſon pain ; ſa folie augmente en chemin ; les dominicains prennent pitié de lui

lui à Menrèſe, ils le gardent chez eux pendant quelques jours, et le renvoient ſans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Veniſe; on le chaſſe de Veniſe, il revient à Barcelone toujours mendiant ſon pain, toujours ayant des extaſes, et voyant fréquemment la ſainte Vierge et JESUS-CHRIST.

Enfin on lui fit entendre que pour aller dans la Terre-Sainte convertir les Turcs, les chrétiens de l'Egliſe grecque, les Arméniens et les Juifs, il fallait commencer par étudier un peu de théologie. Mon biſcaïen ne demande pas mieux; mais pour être théologien, il faut ſavoir un peu de grammaire et un peu de latin, celá ne l'embarraſſe point, il va au collége à l'âge de trente-trois ans : on ſe moque de lui, et il n'apprend rien.

Il était déſeſpéré de ne pouvoir aller convertir des infidelles : le diable eut pitié de lui cette fois-là, il lui apparut, et lui jura foi de chrétien que s'il voulait ſe donner à lui, il le rendrait le plus ſavant homme de l'Egliſe de DIEU. *Ignace* n'eut garde de ſe mettre ſous la diſcipline d'un tel maître : il retourna en claſſe, on lui donna le fouet quelquefois, et il n'en fut pas plus ſavant.

Chaſſé du collége de Barcelone, perſécuté par le diable qui le puniſſait de ſes refus,

abandonné par la vierge *Marie*, qui ne se mettait point du tout en peine de secourir son chevalier, il ne se rebute pas ; il se met à courir le pays avec des pélerins de Saint-Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'inquisition. Délivré de l'inquisition, on le met en prison dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque, et on l'y enferme encore. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophète dans son pays, *Ignace* prend la résolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied, précédé d'un âne qui portait son bagage, ses livres et ses écrits. Don *Quichotte* du moins eut un cheval et un écuyer ; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il essuie à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne : on lui fait mettre culotte bas au collége de Sainte-Barbe, et on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque considération, se soit fait des disciples, et ait été le fondateur d'un ordre puissant, dans lequel il y a eu des hommes très-estimables ? c'est qu'il était opiniâtre et enthousiaste. Il trouva des enthousiastes comme lui, auxquels il s'associa. Ceux-là, ayant plus de raison que lui,

rétablirent un peu la ſienne : il devint plus aviſé ſur la fin de ſa vie, et il mit même quelque habileté dans ſa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être auſſi fou qu'*Ignace* dans les premières converſations qu'il eut avec l'ange *Gabriel ;* et peut-être *Ignace*, à la place de *Mahomet*, aurait fait d'auſſi grandes choſes que le prophète ; car il était auſſi ignorant, tout auſſi viſionnaire, et auſſi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choſes-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas long-temps qu'un ruſtre anglais, plus ignorant que l'eſpagnol *Ignace*, a établi la ſociété de ceux qu'on nomme *quakers*, ſociété fort au-deſſus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la ſecte des moraves ; et les convulſionnaires de Paris ont été ſur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été aſſez opiniâtres.

Fin du Tome ſixième.

TABLE
DES ARTICLES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

GENEALOGIE. SECTION I. Page 3
SECTION II. 12
GENERATION. 15
GENESE. 17
GENIE. SECTION I. 47
SECTION II. 51
GENIES. 53
GENRE DE STYLE. 57
GENS DE LETTRES. 61
GEOGRAPHIE. 65
GEOMETRIE. 73
GLOIRE, GLORIEUX. SECTION I. 85
SECTION II. 89
SECTION III. *Entretien avec un chinois.* 92
GOUT. SECTION I. 97

SECTION II. 102

Du goût particulier d'une nation. 111

Du goût des connaiſſeurs. 112

Exemples du bon et du mauvais goût, tirés des tragédies françaiſes et anglaiſes. 114

Rareté des gens de goût. 119

GOUVERNEMENT. SECTION I. 123

SECTION II. 126

SECTION III. 130

SECTION IV. 135

SECTION V. 136

SECTION VI. *Tableau du gouvernement anglais.* 138

SECTION VII. 148

SECTION VIII. 155

GRACE. 157

GRACE. (DE LA) SECTION I. 162

SECTION II. 165

SECTION III. 167

SECTION IV. 170

GRACIEUX. 174

GRAND, GRANDEUR. *De ce qu'on entend par ces mots.* 175

GRAVE, GRAVITÉ. 180

GREC. *Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.* 182

GREGOIRE VII. 185

GUERRE. 193

GUEUX, MENDIANT. 201

HABILE, HABILETÉ. 205

HAUTAIN. 209

HAUTEUR. *Grammaire, morale.* 211

HEMISTICHE. 212

HERESIE. SECTION I. 219

SECTION II. *De l'extirpation des héréſies.* 227

SECTION III. 230

HERMÈS, OU ERMÈS, OU MERCURE TRISMEGISTE, OU THAUT, OU TAUT, OU THOT. 238

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT. 243

HISTOIRE. SECTION I. *Définition.* 249

Premiers fondemens de l'hiſtoire. 250

Des monumens. 252

SECTION II. 259

SECTION III. *De la certitude de l'hiſtoire.* 266

Incertitude de l'hiſtoire. 268

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles même ſont-elles des preuves hiſtoriques ? 270

Doit-on dans l'hiſtoire inſérer des harangues, et faire des portraits ? 272

Des portraits. 273

De la maxime de Cicéron concernant l'hiſtoire, que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité. 274

De l'hiſtoire ſatirique. 275

SECTION IV. *De la méthode, de la manière d'écrire l'hiſtoire, et du ſtyle.* 279

SECTION V. *Hiſtoire des rois juifs, et des Paralipomènes.* 282

SECTION VI. *Des mauvaiſes actions conſacrées ou excuſées dans l'hiſtoire.* 285

HISTORIOGRAPHE. 288

HOMME. 293

Différentes races d'hommes. 300
Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en ſociété. 303
L'homme eſt-il né méchant ? 308
De l'homme dans l'état de pure nature. 312
Examen d'une penſée de Paſcal ſur l'homme. 314
Réflexion générale ſur l'homme. 317
HONNEUR. ibid.
HORLOGE. *Horloge d'Achas.* 322
HUMILITÉ. 326
HYPATHIE. 329
JAPON. 331
JEOVA. 335
JEPHTÉ. SECTION I. 336
SECTION II. 338
JESUITES, OU ORGUEIL. 341
JOB. 348
JOSEPH. 355
JUDÉE. 359
JUIFS. SECTION I. 362

SECTION II. *Sur la loi des Juifs.* 383

SECTION III. *De la diſperſion des Juifs.* 386

SECTION IV. *Réponſe à quelques objections.* 391

Lettre à MM. Joſeph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï et David Wincker. ibid.

PREMIERE LETTRE. ibid.

SECONDE LETTRE. *De l'antiquité des Juifs.* 395

TROISIEME LETTRE. *Sur quelques chagrins arrivés au peuple de* DIEU. 401

QUATRIEME LETTRE. *Sur la femme à Michas.* 403

CINQUIEME LETTRE. *Aſſaſſinats juifs. Les Juifs ont-ils été anthropophages? leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères et mères ont-ils immolé leurs enfans? et de quelques autres belles actions du peuple de* DIEU. 405

Calamités juives et grands aſſaſſinats. ibid.

Roitelets, ou Melchim juifs. 407

Si les Juifs ont mangé de la chair humaine. 408

Si les dames juives couchèrent avec des boucs. 409

Si les Juifs immolèrent des hommes. ibid.

Des trente-deux mille pucelles, des soixante et quinze mille bœufs, et du fertile désert de Madian. 410

Des enfans juifs immolés par leurs mères. 413

SIXIEME LETTRE. *Sur la beauté de la terre promise.* 415

SEPTIEME LETTRE. *Sur la charité que le peuple de* DIEU *et les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.* 420

JULIEN. SECTION I. 421

SECTION II. 428

SECTION III. 436

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE. 439

JUSTICE. 442

Lettre de M. Cassen à M. Beccaria. 443

Présomptions contre la famille Verron. 446

Présomptions en faveur de la famille Verron. 450

Raisons du maréchal de camp, contre les raisons de la famille Verron. 452

IDÉE. SECTION I. 463

SECTION II. *Tout en* DIEU. 467

Lois de la nature. 469

Mécanique des ſens et des idées. 470

Le grand Etre fait tout. ibid.

Comment tout eſt-il action de DIEU? 472

IDENTITÉ. 474

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE. 479

SECTION I. *Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre?* 480

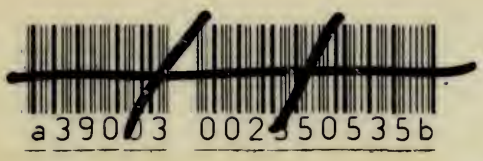
SECTION II. *Examen de l'idolâtrie ancienne.* 483

SECTION III. *Si les Perſes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres; et de quelle antiquité eſt l'origine des ſimulacres appelés idoles. Hiſtoire de leur culte.* 490

IGNACE DE LOYOLA. 503

Fin de la Table du tome ſixième.

Universitas


a39003 002350535b

CE PQ 2070
1785A V052
COO VOLTAIRE, FR OEUVRES CO
ACC# 1353103

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 10 07 06 7